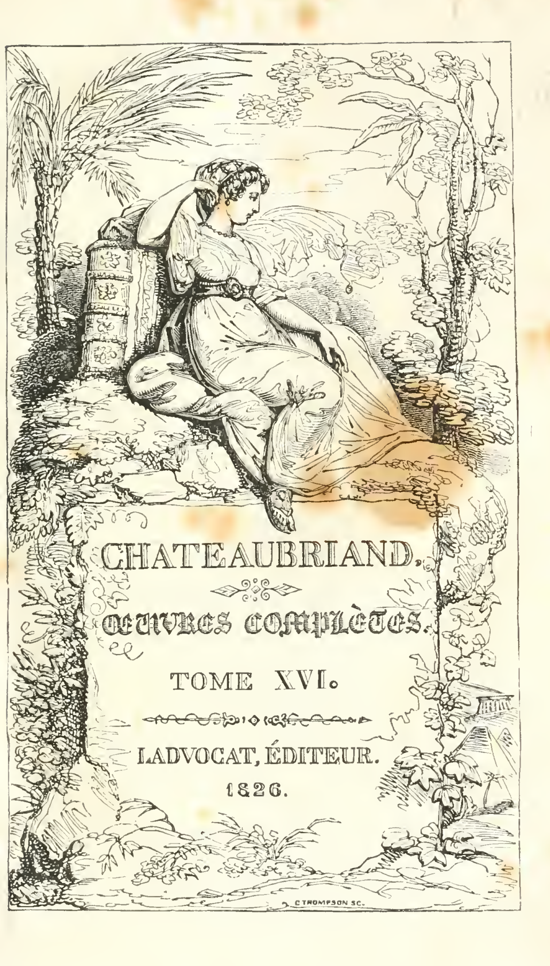



CHATEAUBRIAND,
ŒUVRES COMPLÈTES.
TOME XVI.
LADVOCAT, ÉDITEUR.
1826.
C THOMPSON SC.

ŒUVRES COMPLÈTES

De M. le Vicomte

DE

CHATEAUBRIAND

PAIR DE FRANCE,

MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE.

TOME XVI.



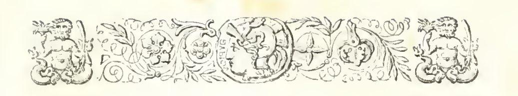


LADVOCAT, LIBRAIRE

DE S. A. R. LE DUC DE CHARTRES.

M. DCCC. XXVI.


LIBRARY
FEB 1973
UNIVERSITY OF TORONTO



AVERTISSEMENT

DE L'AUTEUR,

SUR L'ÉDITION DES ŒUVRES COMPLÈTES.

LA publication de mes principaux ouvrages tombe aux époques les plus remarquables de ces trente dernières années : *l'Essai historique sur les Révolutions*, imprimé à Londres, est du temps de l'émigration; *le Génie du Christianisme* se lie à la renoissance du culte parmi nous; *les Martyrs* et *l'Itinéraire*, fruits d'un second exil après la mort d'un autre Bourbon, se placent au moment le plus brillant de l'Em-

pire ; mes écrits politiques contiennent l'histoire abrégée de la restauration : rangés par ordre chronologique, ces écrits représentent comme dans un miroir les hommes et les choses qui ont traversé l'ère récente de la monarchie.

Tous ces ouvrages déjà publiés feront partie de la présente collection.

Dans cette même collection, les ouvrages inédits composeront sept volumes : quatre volumes tirés de mes anciens manuscrits des *Natchez* et de ceux de mes *Voyages en France*, *en Italie*, etc. ; un volume de *Littérature et de Poésies*, et deux volumes renfermant les *Quatre Discours* qui doivent servir d'introduction à mon *Histoire de France*.

Les *Natchez* sont le grand ouvrage dont j'ai déjà extrait *René*, *Atala*, et plusieurs descriptions de l'Amérique insérées dans *le Génie du Christianisme*. Cet ouvrage est à la fois une espèce de poëme, un voyage et une histoire naturelle. Si les censeurs les plus rigoureux ont parlé avec

quelque indulgence de la description du combat des Francs dans *les Martyrs*, on trouvera, du moins je le pense, dans les *Natchez*, des batailles dont le récit pourra faire pencher à la même indulgence. On reverra René, on rencontrera Chactas à Paris, et à la cour de Louis XIV.

La partie historique des *Natchez*, séparée de la partie d'invention, m'a fourni quelques fragmens du journal même de mon voyage dans les bois de l'Amérique. Quand le manuscrit des *Natchez*, que je croyois perdu, a été retrouvé, comme je le raconterai dans une préface particulière, j'ai été épouvanté de mes travaux : ce manuscrit, sans en compter une copie divisée en livres, n'a pas moins de *deux mille trois cent quatre-vingt-trois pages in-folio*, écrites de ma propre main. Je n'ose dire que j'ai de plus, la suite de l'*Essai historique* en manuscrit. Ajoutez à ces ouvrages ignorés mes ouvrages connus; et vous saurez à peine où j'ai pu placer dans une vie errante, active et sujette à

tant de revers, des études aussi considérables.

Cela s'explique néanmoins à l'aide d'une opiniâtreté particulière à ma nature. Dans ma jeunesse j'ai souvent écrit douze et quinze heures sans quitter la table où j'étois assis. L'âge ne m'a point fait perdre cette obstination au travail. Ma correspondance diplomatique au ministère dans des circonstances difficiles, est presque toute entière de ma main, et quelques heures que j'y consacrois la nuit n'ôtoient rien à l'accomplissement des devoirs du jour.

De mes voyages en Italie et en France, les lecteurs ne connoissent que ma Lettre sur Rome, adressée à M. de Fontanes, quelques notes sur ma course au Vésuve, et des observations sur les paysages de montagnes. Je publie le reste de ces voyages, jusqu'à présent demeuré dans mon portefeuille.

Dans les morceaux de littérature pareillement inédits, on trouvera la tragédie

de *Moïse*. J'ai long-temps fait des vers avant de descendre à la prose. Ce n'étoit qu'avec regret que M. de Fontanes m'avoit vu renoncer aux Muses : moi-même je ne les ai quittées que pour exprimer plus rapidement des vérités que je croyois utiles.

Ces opuscules littéraires contiendront encore une nouvelle espagnole dont le nom est déjà connu, elle est intitulée : les *Aventures du dernier Abencerage*.

Enfin, deux volumes renfermant les quatre Discours qui doivent servir d'introduction à mon histoire de France, complèteront la collection des œuvres inédites.

J'ai déjà parlé des ouvrages publiés qui vont reparaître dans cette édition générale. Un de ces ouvrages pourra exciter la curiosité du lecteur. L'*Essai historique sur les révolutions* a été le prétexte des calomnies du pouvoir contre moi, et de ceux qui servent toujours le pouvoir, quel qu'il soit. Buonaparte fit déterrer l'*Essai historique* pour l'opposer au *Génie du*

Christianisme, lorsque le gouvernement impérial rompit avec la cour de Rome: dans les premières années de la restauration, les mêmes attaques recommencèrent. Mais ce qu'on ne sait pas, c'est que j'ai voulu moi-même donner une nouvelle édition de l'*Essai historique* sous le règne de Buonaparte, ce qui amena entre moi et le directeur général de la librairie, une correspondance que je ferai connoître. Sous la monarchie légitime, j'ai promis de réimprimer ce livre[1]. Je tiens aujourd'hui ma parole. Ou je me trompe bien, ou l'*Essai* lu de suite et dans son ensemble, loin de me nuire, me servira. *Je n'y changerai pas un seul mot*, je l'augmenterai seulement d'une préface et de quelques notes.

J'ai retiré du *Génie du Christianisme* dans cette édition de mes œuvres les deux épisodes d'*Atala* et de *René:* réunis aux *Aventures du dernier Abencerage*, ils formeront un volume à part classé parmi

[1] Voyez la Préface des *Mélanges de Politique*.

les volumes de littérature [1]. Il m'a semblé que beaucoup de lecteurs désiroient avoir pour leur jeune famille, *le Génie du Christianisme* sans les épisodes; j'ai cédé à ce vœu raisonnable. Comme *Atala* et *René* seront dans un autre volume de l'édition, on pourra toujours les lire si on veut.

La politique se divisera en trois parties: les discours et les opinions prononcés aux chambres, les ouvrages politiques proprement dits, et la *polémique*. L'ordre chronologique sera observé dans la réunion de ces écrits, et il résultera de cet ordre un tableau qui ne sera pas sans instruction.

On remarquera de meilleures dispositions de matières dans les ouvrages politiques: j'ai, par exemple, divisé *la monarchie selon la Charte*, en deux parties,

[1] L'ordre de publication adopté par mon Éditeur, la disposition de mon travail, font que ce volume, le XVIe., dans l'ordre des volumes, paroît le premier dans la série des livraisons.

de sorte que ce qu'il y a de dogmatique sur le gouvernement représentatif, sera maintenant séparé de ce qui n'étoit que relatif aux controverses du moment. Cette division étoit généralement désirée.

L'ordre chronologique sera suivi de même pour les articles littéraires qui, dispersés dans différens ouvrages périodiques, sont recueillis dans cette édition.

Ces articles tiennent également aux affaires de notre époque : celui où je rendois compte du voyage en Espagne de M. de La Borde fut un véritable événement qui pensa me devenir funeste : j'avois osé attaquer Buonaparte dans sa toute-puissance et donner des regrets aux Bourbons.

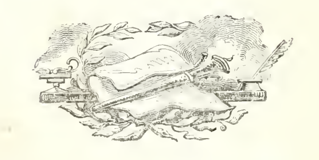
Enfin, quatre divisions générales renfermeront en 25 ou 27 volumes sous ces quatre titres, *Histoire*, *Voyages*, *Politique*, *Littérature*, la collection de mes écrits; et dans ces divisions, les ouvrages seront classés dans l'ordre de leur composition, afin qu'on puisse suivre la pro-

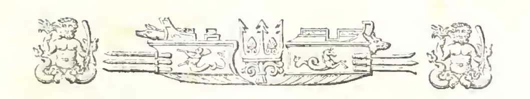
gression et le mouvement des idées de l'auteur.

Je n'ai plus qu'un mot à dire sur le changement de mes éditeurs.

M. Le Normant, après quarante ans de travaux, a pensé ne devoir pas se charger d'une opération aussi importante dans tous ses détails : alors j'ai dû accepter des conditions de réimpression, que j'avois toujours subordonnées à celles qu'il auroit cru pouvoir m'offrir. On ne s'attache pas impunément à ma fortune : pendant les cent jours, M. Le Normant a vu son fils prêt à périr pour avoir répandu mon *Rapport fait au Roi dans son conseil à Gand;* M. Le Normant fut depuis enveloppé dans le bizarre procès intenté à la *monarchie selon la Charte;* et dans un autre procès à l'occasion du *Conservateur*. Heureusement les persécutions dont mon nom étoit l'objet ne nuisoient point au succès commercial de M. Le Normant. Le nouvel éditeur, M. Ladvocat, dont j'ai tant à me louer, sera le premier à applaudir au té-

moignage public d'attachement et d'estime que je me plais à donner ici à son honorable prédécesseur.





PRÉFACE GÉNÉRALE.

Si j'avois été le maître de la Fortune, je n'aurois jamais publié le recueil de mes ouvrages. L'avenir (supposé que l'avenir entende parler de moi) eût fait ce qu'il auroit voulu. Plus d'un quart de siècle passé sur mes premiers écrits sans les avoir étouffés, ne m'a pas fait présumer une immortalité que j'ambitionne peut-être moins qu'on ne le pense. C'est donc contre mon penchant naturel, et aux dépens de ce re-

pos, dernier besoin de l'homme, que je donne aujourd'hui l'édition de mes œuvres. Peu importe au public les motifs de ma détermination, il suffit qu'il sache (ce qui est la vérité) que ces motifs sont honorables.

J'ai entrepris les *Mémoires* de ma vie : cette vie a été fort agitée. J'ai traversé plusieurs fois les mers ; j'ai vécu dans la hutte des sauvages et dans le palais des rois, dans les camps et dans les cités. Voyageur aux champs de la Grèce, pèlerin à Jérusalem, je me suis assis sur toutes sortes de ruines. J'ai vu passer le royaume de Louis XVI et l'empire de Buonaparte ; j'ai partagé l'exil des Bourbons, et j'ai annoncé leur retour. Deux poids qui semblent attachés à ma fortune la font successivement monter et descendre dans une proportion égale : on me prend, on me laisse, on me

reprend ; dépouillé un jour, le lendemain on me jette un manteau pour m'en dépouiller encore. Accoutumé à ces bourrasques, dans quelque port que j'arrive, je me regarde toujours comme un navigateur qui va bientôt remonter sur son vaisseau, et je ne fais à terre aucun établissement solide. Deux heures m'ont suffi pour quitter le ministère, et pour remettre les clefs de l'hôtellerie à celui qui devoit l'occuper.

Qu'il faille en gémir ou s'en féliciter, mes écrits ont teint de leur couleur grand nombre des écrits de mon temps ; mon nom, depuis vingt-cinq années, se trouve mêlé aux mouvemens de l'ordre social : il s'attache au règne de Buonaparte, au rétablissement des autels, à celui de la monarchie légitime, à la fondation de la monarchie constitutionnelle. Les uns re-

poussent ma personne, mais prêchent mes doctrines, et s'emparent de ma politique en la dénaturant; les autres s'arrangeroient de ma personne, si je consentois à la séparer de mes principes. Les plus grandes affaires ont passé par mes mains. J'ai connu presque tous les rois, presque tous les hommes, ministres ou autres, qui ont joué un rôle de mon temps: présenté à Louis XVI, j'ai vu Washington au début de ma carrière, et je suis retombé à la fin sur ce que je vois aujourd'hui. Plusieurs fois Buonaparte me menaça de sa colère et de sa puissance, et cependant il étoit entraîné par un secret penchant vers moi, comme je ressentois une involontaire admiration de ce qu'il y avoit de grand en lui. J'aurois tout été dans son gouvernement si je l'avois voulu; mais il m'a toujours manqué pour réussir une passion et un vice: l'ambition et l'hypocrisie.

De pareilles vicissitudes qui me travaillèrent presqu'au sortir d'une enfance malheureuse, répandront peut-être quelque intérêt dans mes Mémoires. Les ouvrages que je publie seront comme les preuves et les pièces justificatives de ces Mémoires. On y pourra lire d'avance ce que j'ai été, car ils embrassent ma vie entière. Les lecteurs qui aiment ce genre d'études rapprocheront les productions de ma jeunesse, de celles de l'âge où je suis parvenu : il y a toujours quelque chose à gagner à ces analyses de l'esprit humain.

Je crois ne me faire aucune illusion, et me juger avec impartialité : il m'a paru, en relisant mes ouvrages pour les corriger, que deux sentimens y dominoient : l'amour d'une religion charitable, et un attachement sincère aux libertés publiques. Dans l'*Essai historique* même,

au milieu d'innombrables erreurs, on distingue ces deux sentimens. Si cette remarque est juste, si j'ai lutté, partout et en tout temps, en faveur de l'indépendance des hommes et des principes religieux, qu'ai-je à craindre de la postérité? Elle pourra m'oublier, mais elle ne maudira pas ma mémoire.

Mes ouvrages, qui sont une histoire fidèle des trente prodigieuses années qui viennent de s'écouler, offrent encore auprès du passé des vues assez claires de l'avenir : j'ai beaucoup prédit, et il restera après moi des preuves irrécusables de ce que j'ai inutilement annoncé. Je n'ai point été aveugle sur les destinées futures de l'Europe ; je n'ai cessé de répéter à de vieux gouvernemens qui furent bons dans leur temps et qui eurent leur renommée, que force étoit pour eux de s'arrêter

dans des monarchies constitutionnelles ou d'aller se perdre dans la république : le despotisme militaire, qu'ils pourroient secrètement désirer, n'auroit pas même aujourd'hui une existence de quelque durée.

L'Europe, pressée entre un nouveau monde tout républicain et un ancien empire tout militaire, lequel a tressailli subitement au milieu du repos des armes, cette Europe a plus que jamais besoin de comprendre sa position pour se sauver. Qu'aux fautes politiques intérieures on mêle les fautes politiques extérieures, et la décomposition s'achèvera plus vite : le coup de canon dont on refuse quelquefois d'appuyer une cause juste, tôt ou tard on est obligé de le tirer dans une cause déplorable.

Vingt-cinq années se sont écoulées depuis le commencement du siècle. Les

hommes de vingt-cinq ans qui vont prendre nos places n'ont point connu le siècle dernier, n'ont point recueilli ses traditions, n'ont point sucé ses doctrines avec le lait, n'ont point été nourris sous l'ordre politique qui l'a régi, en un mot ne sont point sortis des entrailles de l'ancienne monarchie, et n'attachent au passé que l'intérêt que l'on prend à l'histoire d'un peuple qui n'est plus. Les premiers regards de ces générations cherchèrent en vain la légitimité sur le trône, emportée qu'elle étoit déjà depuis sept années par la révolution. Le géant, qui remplissoit le vide immense que cette légitimité avoit laissé après elle, d'une main touchoit le bonnet de la liberté, de l'autre la couronne : il alloit bientôt les mettre à la fois sur sa tête, et seul il étoit capable de porter ce double fardeau.

Ces enfans qui n'entendirent que le bruit des armes, qui ne virent que des palmes

autour de leurs berceaux, échappèrent par leur âge à l'oppression de l'empire : ils n'eurent que les jeux de la victoire dont leurs pères portoient les chaînes. Race innocente et libre, ces enfans n'étoient pas nés quand la révolution commit ses forfaits ; ils n'étoient pas hommes quand la restauration multiplia ses fautes; ils n'ont pris aucun engagement avec nos crimes ou avec nos erreurs.

Combien il eût été facile de s'emparer de l'esprit d'une jeunesse sur laquelle des malheurs, qu'elle n'a pas connus, ont néanmoins répandu une ombre et quelque chose de grave. La restauration s'est contentée de donner à cette jeunesse sérieuse des représentations théâtrales des anciens jours, des imitations du passé qui ne sont plus le passé. Qu'a-t-on fait pour la race sur qui repose aujourd'hui les destinées de la France? Rien. S'est-on même

aperçu qu'elle existoit? Non; dans une lutte misérable d'ambitions vulgaires, on a laissé le monde s'arranger sans guide. Les débris du dix-huitième siècle, qui flottent épars dans le dix-neuvième, sont au moment de s'abîmer : encore quelques années, et la société religieuse, philosophique et politique appartiendra à des fils étrangers aux mœurs de leurs aïeux. Les semences des idées nouvelles ont levé partout ; ce seroit en vain qu'on les voudroit détruire : on pouvoit cultiver la plante naissante, la dégager de son venin, lui faire porter un fruit salutaire; il n'est donné à personne de l'arracher.

Une déplorable illusion est de supposer nos temps épuisés, parce qu'il ne semble plus possible qu'ils produisent encore, après avoir enfanté tant de choses. La foiblesse s'endort dans cette illusion; la

folie croit qu'elle peut surprendre le genre humain dans un moment de lassitude, et le contraindre à rétrograder. Voyez pourtant ce qui arrive.

Quand on a vu la révolution françoise, dites-vous, que peut-il survenir qui soit digne d'occuper les yeux? La plus vieille monarchie du monde renversée, l'Europe tour à tour conquise et conquérante, des crimes inouïs, des malheurs affreux recouverts d'une gloire sans exemple : qu'y a-t-il après de pareils événemens? Ce qu'il y a? Portez vos regards au delà des mers. L'Amérique entière sort républicaine de cette révolution que vous prétendiez finie, et remplace un étonnant spectacle par un spectacle plus étonnant encore.

Et l'on croiroit que le monde a pu changer ainsi, sans que rien ait changé dans les idées des hommes, on croiroit que les

trente dernières années peuvent être regardées comme non avenues, que la société peut être rétablie telle qu'elle existoit autrefois! Des souvenirs non partagés, de vains regrets, une génération expirante que le passé appelle, que le présent dévore, ne parviendront point à faire renaître ce qui est sans vie. Il y a des opinions qui périssent comme il y a des races qui s'éteignent, et les unes et les autres restent tout au plus un objet de curiosité et de recherche, dans les champs de la mort. Que, loin d'être arrivée au but, la société marche à des destinées nouvelles, c'est ce qui me paroît incontestable. Mais laissons cet avenir plus ou moins éloigné à ses jeunes héritiers: le mien est trop rapproché de moi pour étendre mes regards au delà de l'horizon de ma tombe.

O France, *mon cher pays et mon pre-*

mier amour! un de vos fils, au bout de sa carrière, rassemble sous vos yeux les titres qu'il peut avoir à votre bienveillance maternelle. S'il ne peut plus rien pour vous, vous pouvez tout pour lui, en déclarant que son attachement à votre religion, à votre roi, à vos libertés, vous fut agréable. Illustre et belle patrie, je n'aurois désiré un peu de gloire que pour augmenter la tienne!





PRÉFACE

D'ATALA ET DE RENÉ.

(Édition in-12 de 1805.)

L'INDULGENCE, avec laquelle on a bien voulu accueillir mes ouvrages, m'a imposé la loi d'obéir au goût du public, et de céder au conseil de la critique.

Quant au premier, j'ai mis tous mes soins à le satisfaire. Des personnes, chargées de l'instruction de la jeunesse, ont désiré avoir une édition du Génie du Christianisme qui fût dépouillée de cette partie de l'Apologie, uniquement destinée aux gens du monde : malgré la répugnance naturelle que j'avois à mutiler mon ouvrage, et ne considérant que l'utilité publique, j'ai publié l'abrégé que l'on attendoit de moi.

Une autre classe de lecteurs demandoit une édition séparée des deux épisodes de l'ouvrage : je donne aujourd'hui cette édition.

Je dirai maintenant ce que j'ai fait relativement à la critique.

Je me suis arrêté, pour le Génie du Christianisme, à des idées différentes de celles que j'ai adoptées pour ses épisodes.

Il m'a semblé d'abord que, par égard pour les personnes qui ont acheté les premières éditions, je ne devois faire, du moins à présent, aucun changement notable à un livre qui se vend aussi cher que le Génie du Christianisme. L'amour-propre et l'intérêt ne m'ont pas paru des raisons assez bonnes, même dans ce siècle, pour manquer à la délicatesse.

En second lieu, il ne s'est pas écoulé assez de temps depuis la publication du Génie du Christianisme, pour que je sois parfaitement éclairé sur les défauts d'un ouvrage de cette étendue. Où trouverois-je la vérité parmi une foule d'opinions contradictoires? L'un vante mon sujet aux dépens de mon style; l'autre approuve mon style et désapprouve mon sujet. Si l'on m'assure, d'une part, que le Génie du Christianisme est un monument à jamais mémorable pour la main qui l'éleva, et pour le commencement du dix-neuvième siècle[1]; de l'autre, on a pris soin de m'avertir, un mois ou deux après la publication de l'ouvrage, que les critiques venoient trop tard, puisque cet ouvrage étoit déjà oublié[2].

Je sais qu'un amour-propre plus affermi que le mien trouveroit peut-être quelques motifs d'espérance pour se rassurer contre cette dernière asser-

[1] M. de Fontanes (Voyez le 5e. vol. du Gén. du Christ.).

[2] M. Ginguené (Décad. philosoph.).

tion. Les éditions du Génie du Christianisme se multiplient, malgré les circonstances qui ont ôté à la cause que j'ai défendue le puissant intérêt du malheur. L'ouvrage, si je ne m'abuse, paroît même augmenter d'estime dans l'opinion publique à mesure qu'il vieillit, et il semble que l'on commence à y voir autre chose qu'un ouvrage de *pure imagination*. Mais à Dieu ne plaise que je prétende persuader de mon foible mérite ceux qui ont sans doute de bonnes raisons pour ne pas y croire. Hors la religion et l'honneur, j'estime trop peu de choses dans le monde pour ne pas souscrire aux arrêts de la critique la plus rigoureuse. Je suis si peu aveuglé par quelques succès, et si loin de regarder quelques éloges comme un jugement définitif en ma faveur, que je n'ai pas cru devoir mettre la dernière main à mon ouvrage. J'attendrai encore, afin de laisser le temps aux préjugés de se calmer, à l'esprit de parti de s'éteindre; alors l'opinion qui se sera formée sur mon livre sera sans doute la véritable opinion; je saurai ce qu'il faudra changer au Génie du Christianisme, pour le rendre tel que je désire le laisser après moi, s'il me survit [1].

Mais si j'ai résisté à la censure dirigée contre l'ouvrage entier par les raisons que je viens de déduire, j'ai suivi pour Atala, prise séparément, un système absolument opposé. Je n'ai pu être

[1] C'est ce qui a été fait dans la présente édition des Œuvres complètes de l'auteur.

arrêté dans les corrections ni par la considération du prix du livre, ni par celle de la longueur de l'ouvrage. Quelques années ont été plus que suffisantes pour me faire connoître les endroits foibles ou vicieux de cet épisode. Docile sur ce point à la critique, jusqu'à me faire reprocher mon trop de facilité, j'ai prouvé à ceux qui m'attaquoient que je ne suis jamais volontairement dans l'erreur, et que, dans tous les temps et sur tous les sujets, je suis prêt à céder à des lumières supérieures aux miennes. Atala a été réimprimée onze fois : cinq fois séparément, et six fois dans le Génie du Christianisme; si l'on confrontoit ces onze éditions, à peine en trouveroit-on deux tout-à-fait semblables.

La douzième, que je publie aujourd'hui, a été revue avec le plus grand soin. J'ai consulté des *amis prompts à me censurer;* j'ai pesé chaque phrase, examiné chaque mot. Le style, dégagé des épithètes qui l'embarrassoient, marche peut-être avec plus de naturel et de simplicité. J'ai mis plus d'ordre et de suite dans quelques idées; j'ai fait disparoître jusqu'aux moindres incorrections de langage. M. de la Harpe me disoit au sujet d'Atala : « Si vous voulez vous enfermer avec moi » seulement quelques heures, ce temps nous suffira » pour effacer les taches qui font crier si haut vos » censeurs. » J'ai passé quatre ans à revoir cet épisode, mais aussi il est tel qu'il doit rester. C'est la seule Atala que je reconnoîtrai à l'avenir.

Cependant il y a des points sur lesquels je n'ai pas cédé entièrement à la critique. On a prétendu que quelques sentiments exprimés par le père Aubry renfermoient une doctrine désolante. On a, par exemple, été révolté de ce passage : (nous avons aujourd'hui tant de sensibilité !)

« Que dis-je ! ô vanité des vanités ! Que parlé-je
» de la puissance des amitiés de la terre ! Voulez-
» vous, ma chère fille, en connoître l'étendue? Si
» un homme revenoit à la lumière quelques années
» après sa mort, je doute qu'il fût revu avec joie
» par ceux-là même qui ont donné le plus de lar-
» mes à sa mémoire : tant on forme vîte d'autres
» liaisons, tant on prend facilement d'autres ha-
» bitudes, tant l'inconstance est naturelle à l'hom-
» me, tant notre vie est peu de chose, même dans
» le cœur de nos amis ! »

Il ne s'agit pas de savoir si ce sentiment est pénible à avouer, mais s'il est vrai et fondé sur la commune expérience. Il seroit difficile de ne pas en convenir. Ce n'est pas surtout chez les François que l'on peut avoir la prétention de ne rien oublier. Sans parler des morts dont on ne se souvient guère, que de vivants sont revenus dans leurs familles et n'y ont trouvé que l'oubli, l'humeur et le dégoût ! D'ailleurs quel est ici le but du père Aubry ? N'est-ce pas d'ôter à Atala tout regret d'une existence qu'elle vient de s'arracher volontairement, et à laquelle elle voudroit en vain revenir ? Dans cette intention, le missionnaire, en exagérant même à cette infor-

tunée les maux de la vie, ne feroit encore qu'un acte d'humanité. Mais il n'est pas nécessaire de recourir à cette explication. Le père Aubry exprime une chose malheureusement trop vraie. S'il ne faut pas calomnier la nature humaine, il est aussi très-inutile de la voir meilleure qu'elle ne l'est en effet.

Le même critique, M. l'abbé Morellet s'est encore élevé contre cette autre pensée, comme fausse et paradoxale :

« Croyez-moi, mon fils, les douleurs ne sont » point éternelles ; il faut tôt ou tard qu'elles finis- » sent, parce que le cœur de l'homme est fini. » C'est une de nos grandes misères : nous ne som- » mes pas même capables d'être long-temps mal- » heureux. »

Le critique prétend que cette sorte d'incapacité de l'homme pour la douleur est au contraire un des grands biens de la vie. Je ne lui répondrai pas que, si cette réflexion est vraie, elle détruit l'observation qu'il a faite sur le premier passage du discours du père Aubry. En effet, ce seroit soutenir, d'un côté, que l'on n'oublie jamais ses amis ; et de l'autre, qu'on est très-heureux de n'y plus penser. Je remarquerai seulement que l'habile grammairien me semble ici confondre les mots. Je n'ai pas dit : « C'est une de nos grandes *infortunes ;* » ce qui seroit faux, sans doute ; mais : « C'est une de nos grandes *misères*, » ce qui est très-vrai. Eh ! qui ne sent que cette impuissance où est le cœur de l'homme de nourrir long-temps un sentiment, même celui de la dou-

leur, est la preuve la plus complète de sa stérilité, de son indigence, de sa *misère ?* M. l'abbé Morellet paroît faire, avec beaucoup de raison, un cas infini du bon sens, du jugement, du naturel. Mais suit-il toujours dans la pratique la théorie qu'il professe ? Il seroit assez singulier que ses idées riantes sur l'homme et sur la vie me donnassent le droit de le soupçonner, à mon tour, de porter dans ces sentiments l'exaltation et les illusions de la jeunesse.

La nouvelle nature et les mœurs nouvelles que j'ai peintes m'ont attiré encore un autre reproche peu réfléchi. On m'a cru l'inventeur de quelques détails extraordinaires, lorsque je rappelois seulement des choses connues de tous les voyageurs. Des notes ajoutées à cette édition d'Atala m'auroient aisément justifié ; mais s'il en avoit fallu mettre dans tous les endroits où chaque lecteur pouvoit en avoir besoin, elles auroient bientôt surpassé la longueur de l'ouvrage. J'ai donc renoncé à faire des notes. Je me contenterai de transcrire ici un passage de la Défense du Génie du Christianisme. Il s'agit des ours enivrés de raisin, que les doctes censeurs avoient pris pour une gaîté de mon imagination. Après avoir cité des autorités respectables et le témoignage de Carver, Bartram, Imley, Charlevoix, j'ajoute : « Quand on trouve dans un auteur une » circonstance qui ne fait pas beauté en elle-même, » et qui ne sert qu'à donner de la ressemblance au » tableau ; si cet auteur a d'ailleurs montré quelque » sens commun, il seroit assez naturel de supposer

» qu'il n'a pas inventé cette circonstance, et qu'il » n'a fait que rapporter une chose réelle, bien qu'elle » ne soit pas très-connue. Rien n'empêche qu'on ne » trouve Atala une méchante production ; mais j'ose » dire que la nature américaine y est peinte avec » la plus scrupuleuse exactitude. C'est une justice » que lui rendent tous les voyageurs qui ont visité » la Louisiane et les Florides. Les deux traductions » angloises d'Atala sont parvenues en Amérique ; » les papiers publics ont annoncé, en outre, une » troisième traduction publiée à Philadelphie avec » succès ; si les tableaux de cette histoire eussent » manqué de vérité, auroient-ils réussi chez un » peuple qui pouvoit dire à chaque pas : Ce ne sont » pas là nos fleuves, nos montagnes, nos forêts ? » Atala est retournée au désert, et il semble que » sa patrie l'ait reconnue pour véritable enfant de » la solitude [1].

René, qui accompagne Atala dans la présente édition, n'avoit point encore été imprimé à part. Je ne sais s'il continuera d'obtenir la préférence que plusieurs personnes lui donnent sur Atala. Il fait suite naturelle à cet épisode, dont il diffère néanmoins par le style et par le ton. Ce sont à la vérité les mêmes lieux et les mêmes personnages ; mais ce sont d'autres mœurs et un autre ordre de sentiments et d'idées. Pour toute préface, je citerai

[1] Défense du Génie du Christianisme.

encore les passages du Génie du Christianisme et de la Défense qui se rapportent à René.

EXTRAIT

DU GÉNIE DU CHRISTIANISME,

IIe. Partie, Liv. III.

Chap. IX, intitulé : *Du Vague des Passions.*

« IL reste à parler d'un état de l'âme, qui, ce » nous semble, n'a pas encore été bien observé : » c'est celui qui précède le développement des » grandes passions, lorsque toutes les facultés, » jeunes, actives, entières, mais renfermées, ne » se sont exercées que sur elles-mêmes, sans but » et sans objet. Plus les peuples avancent en ci- » vilisation, plus cet état du vague des passions » augmente ; car il arrive alors une chose fort triste : » le grand nombre d'exemples qu'on a sous les » yeux, la multitude de livres qui traitent de » l'homme et de ses sentiments, rendent habile » sans expérience. On est détrompé sans avoir » joui ; il reste encore des désirs, et l'on n'a plus » d'illusions. L'imagination est riche, abondante » et merveilleuse, l'existence pauvre, sèche et » désenchantée. On habite, avec un cœur plein, » un monde vide ; et sans avoir usé de rien, on » est désabusé de tout.

» L'amertume que cet état de l'âme répand sur

» la vie, est incroyable ; le cœur se retourne et se » replie en cent manières, pour employer des » forces qu'il sent lui être inutiles. Les anciens ont » peu connu cette inquiétude secrète, cette aigreur » des passions étouffées qui fermentent toutes en- » semble : une grande existence politique, les jeux » du gymnase et du champ de Mars, les affaires du » forum et de la place publique, remplissoient » tous leurs moments, et ne laissoient aucune place » aux ennuis du cœur.

» D'une autre part, ils n'étoient pas enclins » aux exagérations, aux espérances, aux craintes » sans objet, à la mobilité des idées et des senti- » ments, à la perpétuelle inconstance, qui n'est » qu'un dégoût constant, dispositions que nous » acquérons dans la société intime des femmes. Les » femmes, chez les peuples modernes, indépen- » damment de la passion qu'elles inspirent, in- » fluent encore sur tous les autres sentiments. Elles » ont dans leur existence un certain abandon qu'elles » font passer dans la nôtre ; elles rendent notre » caractère d'homme moins décidé ; et nos pas- » sions, amollies par le mélange des leurs, pren- » nent à la fois quelque chose d'incertain et de » tendre.....

» Il suffiroit de joindre quelques infortunes à » cet état indéterminé des passions, pour qu'il » pût servir de fond à un drame admirable. Il est » étonnant que les écrivains modernes n'aient pas » encore songé à peindre cette singulière position

» de l'âme. Puisque nous manquons d'exemples, » nous seroit-il permis de donner aux lecteurs un » épisode extrait, comme Atala, de nos anciens » Natchez? C'est la vie de ce jeune René, à qui » Chactas a raconté son histoire, etc., etc. »

EXTRAIT

DE LA DÉFENSE DU GÉNIE DU CHRISTIANISME.

« On a déjà fait remarquer la tendre sollicitude » des critiques [1] pour la pureté de la religion; on » devoit donc s'attendre qu'ils se formaliseroient » des deux épisodes que l'auteur a introduits dans » son livre. Cette objection particulière rentre dans » la grande objection qu'ils ont opposée à tout l'ou- » vrage, et elle se détruit par la réponse générale » qu'on y a faite plus haut. Encore une fois, l'au- » teur a dû combattre des poëmes et des romans » impies, avec des poëmes et des romans pieux; » il s'est couvert des mêmes armes dont il voyoit » l'ennemi revêtu : c'étoit une conséquence natu- » relle et nécessaire du genre d'apologie qu'il » avoit choisi. Il a cherché à donner l'exemple » avec le précepte. Dans la partie théorique de » son ouvrage, il avoit dit que la religion em- » bellit notre existence, corrige les passions sans » les éteindre, jette un intérêt singulier sur tous » les sujets où elle est employée; il avoit dit que

[1] Il s'agit ici des PHILOSOPHES uniquement.

» sa doctrine et son culte se mêlent merveilleuse-
» ment aux émotions du cœur et aux scènes de la
» nature ; qu'elle est enfin la seule ressource dans
» les grands malheurs de la vie : il ne suffisoit
» pas d'avancer tout cela, il falloit encore le prou-
» ver. C'est ce que l'auteur a essayé de faire dans
» les deux épisodes de son livre. Ces épisodes
» étoient en outre une amorce préparée à l'espèce
» de lecteurs pour qui l'ouvrage est spécialement
» écrit. L'auteur avoit-il donc si mal connu le
» cœur humain, lorsqu'il a tendu ce piége inno-
» cent aux incrédules ? Et n'est-il pas probable que
» tel lecteur n'eût jamais ouvert le Génie du Chris-
» tianisme, s'il n'y avoit cherché René et Atala ?

Sai che là corre il mondo dove più versi
Delle sue dolcezze il lusinger parnasso,
E che'l verso, condito in molli versi,
I più schivi allettando, ha persuaso.

» Tout ce qu'un critique impartial qui veut en-
» trer dans l'esprit de l'ouvrage étoit en droit
» d'exiger de l'auteur, c'est que les épisodes de
» cet ouvrage eussent une tendance visible à faire
» aimer la religion et à en démontrer l'utilité. Or,
» la nécessité des cloîtres pour certains malheurs
» de la vie, et pour ceux-là même qui sont les
» plus grands, la puissance d'une religion qui
» peut seule fermer des plaies que tous les bau-
» mes de la terre ne sauroient guérir, ne sont-
» elles pas invinciblement prouvées dans l'histoire

» de René ? L'auteur y combat en outre le travers
» particulier des jeunes gens du siècle, le travers
» qui mène directement au suicide. C'est J.-J.
» Rousseau qui introduisit le premier parmi nous
» ces rêveries si désastreuses et si coupables. En
» s'isolant des hommes, en s'abandonnant à ses
» songes, il a fait croire à une foule de jeunes gens
» qu'il est beau de se jeter ainsi dans le vague de
» la vie. Le roman de Werther a développé depuis
» ce germe de poison. L'auteur du Génie du Chris-
» tianisme, obligé de faire entrer dans le cadre
» de son Apologie quelques tableaux pour l'ima-
» gination, a voulu dénoncer cette espèce de vice
» nouveau, et peindre les funestes conséquences
» de l'amour outré de la solitude. Les couvents of-
» froient autrefois des retraites à ces âmes con-
» templatives, que la nature appelle impérieuse-
» ment aux méditations. Elles y trouvoient auprès
» de Dieu de quoi remplir le vide qu'elles sentent
» en elles-mêmes, et souvent l'occasion d'exercer
» de rares et sublimes vertus. Mais, depuis la des-
» truction des monastères et les progrès de l'in-
» crédulité, on doit s'attendre à voir se multiplier
» au milieu de la société (comme il est arrivé en
» Angleterre), des espèces de solitaires tout à la
» fois passionnés et philosophes, qui ne pouvant
» ni renoncer aux vices du siècle, ni aimer ce
» siècle, prendront la haine des hommes pour l'é-
» lévation du génie, renonceront à tout devoir di-
» vin et humain, se nourriront à l'écart des plus

» vaines chimères, et se plongeront de plus en
» plus dans une misanthropie orgueilleuse, qui les
» conduira à la folie, ou à la mort.

» Afin d'inspirer plus d'éloignement pour ces rê-
» veries criminelles, l'auteur a pensé qu'il devoit
» prendre la punition de René dans le cercle de ces
» malheurs épouvantables qui appartiennent moins
» à l'individu qu'à la famille de l'homme, et que
» les anciens attribuoient à la fatalité. L'auteur eût
» choisi le sujet de Phèdre s'il n'eût été traité par
» Racine. Il ne restoit que celui d'Érope et de
» Thyeste [1] chez les Grecs, ou d'Amnon et de Tha-
» mar chez les Hébreux [2]; et bien qu'il ait été aussi
» transporté sur notre scène [3], il est toutefois moins
» connu que celui de Phèdre. Peut-être aussi s'ap-
» plique-t-il mieux aux caractères que l'auteur a
» voulu peindre. En effet, les folles rêveries de
» René commencent le mal, et ses extravagances
» l'achèvent : par les premières, il égare l'imagina-
» tion d'une foible femme ; par les dernières, en
» voulant attenter à ses jours, il oblige cette infor-
» tunée à se réunir à lui ; ainsi le malheur naît du
» sujet, et la punition sort de la faute.

» Il ne restoit qu'à sanctifier, par le Christianis-

[1] Sen. in Atr. et Th. Voyez aussi Canacé et Macareus, et Caune et Byblis dans les Métamorphóses et dans les Héroïdes d'Ovide. J'ai rejeté comme trop abominable le sujet de Myrra, qu'on retrouve encore dans celui de Loth et de ses filles

[2] Reg. 13, 14.

[3] Dans l'Abufar de M. Ducis.

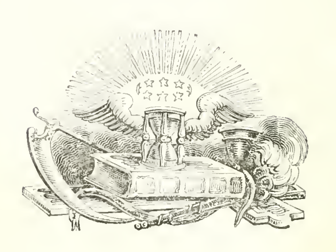
» me, cette catastrophe empruntée à la fois de l'an-
» tiquité païenne et de l'antiquité sacrée. L'auteur,
» même alors, n'eut pas tout à faire; car il trouva
» cette histoire presque naturalisée chrétienne dans
» une vieille ballade de Pèlerin, que les paysans chan-
» tent encore dans plusieurs provinces [1]. Ce n'est
» pas par les maximes répandues dans un ouvrage,
» mais par l'impression que cet ouvrage laisse au
» fond de l'âme, que l'on doit juger de sa moralité.
» Or, la sorte d'épouvante et de mystère qui règne
» dans l'épisode de René, serre et contriste le cœur
» sans y exciter d'émotion criminelle. Il ne faut pas
» perdre de vue qu'Amélie meurt heureuse et gué-
» rie, et que René finit misérablement. Ainsi le
» vrai coupable est puni, tandis que sa trop foible
» victime, remettant son âme blessée entre les
» mains de *celui qui retourne le malade sur sa*
» *couche*, sent renaître une joie ineffable du fond
» même des tristesses de son cœur. Au reste, le
» discours du père Souël ne laisse aucun doute
» sur le but et les moralités religieuses de l'histoire
» de René. »

On voit, par le chapitre cité du Génie du Christianisme, quelle espèce de passion nouvelle j'ai essayé de peindre; et, par l'extrait de la Défense,

[1] C'est le chevalier des Landes,

Malheureux chevalier, etc.

quel vice non encore attaqué j'ai voulu combattre. J'ajouterai que, quant au style, René a été revu avec autant de soin qu'Atala, et qu'il a reçu le degré de perfection que je suis capable de lui donner.



ATALA.



ATALA.

PROLOGUE.

LA France possédoit autrefois, dans l'Amérique septentrionale, un vaste empire qui s'étendoit depuis le Labrador jusqu'aux Florides, et depuis les rivages de l'Atlantique jusqu'aux lacs les plus reculés du haut Canada.

Quatre grands fleuves, ayant leurs sources dans les mêmes montagnes, divisoient ces régions immenses : le fleuve Saint-Laurent qui se perd à l'est dans le golfe de son nom, la rivière de l'Ouest qui porte ses eaux à des mers inconnues, le fleuve Bourbon qui se précipite du midi au nord dans la baie d'Hudson, et le

Meschacebé [1], qui tombe du nord au midi dans le golfe du Mexique.

Ce dernier fleuve, dans un cours de plus de mille lieues, arrose une délicieuse contrée que les habitants des Etats-Unis appellent le nouvel Éden, et à laquelle les François ont laissé le doux nom de Louisiane. Mille autres fleuves, tributaires du Meschacebé, le Missouri, l'Illinois, l'Akanza, l'Ohio, le Wabache, le Tenase, l'engraissent de leur limon et la fertilisent de leurs eaux. Quand tous ces fleuves se sont gonflés des déluges de l'hiver; quand les tempêtes ont abattu des pans entiers de forêts, les arbres déracinés s'assemblent sur les sources. Bientôt les vases les cimentent, les lianes les enchaînent, et des plantes y prenant racine de toutes parts, achèvent de consolider ces débris. Chariés par les vagues écumantes, ils descendent au Meschacebé. Le fleuve s'en empare, les pousse au golfe Mexicain, les échoue sur des bancs de sable et accroît ainsi le nombre de ses embouchures. Par intervalle, il élève sa voix, en passant sous les monts, et répand ses eaux débordées autour des colonnades des forêts et des pyramides des tombeaux indiens; c'est le

[1] Vrai nom du Mississipi ou Meschassipi.

Nil des déserts. Mais la grâce est toujours unie à la magnificence dans les scènes de la nature : tandis que le courant du milieu entraîne vers la mer les cadavres des pins et des chênes, on voit sur les deux courants latéraux remonter le long des rivages, des îles flottantes de pistia et de nénuphar, dont les roses jaunes s'élèvent comme de petits pavillons. Des serpents verts, des hérons bleus, des flammants roses, de jeunes crocodiles s'embarquent passagers sur ces vaisseaux de fleurs, et la colonie, déployant au vent ses voiles d'or, va aborder endormie dans quelque anse retirée du fleuve.

Les deux rives du Meschacebé présentent le tableau le plus extraordinaire. Sur le bord occidental, des savanes se déroulent à perte de vue; leurs flots de verdure, en s'éloignant, semblent monter dans l'azur du ciel où ils s'évanouissent. On voit dans ces prairies sans bornes errer à l'aventure des troupeaux de trois ou quatre mille buffles sauvages. Quelquefois un bison chargé d'années, fendant les flots a la nage, se vient coucher parmi de hautes herbes, dans une île du Meschacebé. A son front orné de deux croissants, à sa barbe antique et limoneuse, vous le prendriez pour le dieu du fleuve, qui jette un œil satisfait sur la gran-

deur de ses ondes, et la sauvage abondance de ses rives.

Telle est la scène sur le bord occidental; mais elle change sur le bord opposé, et forme avec la première un admirable contraste. Suspendus sur le cours des eaux, groupés sur les rochers et sur les montagnes, dispersés dans les vallées, des arbres de toutes les formes, de toutes les couleurs, de tous les parfums, se mêlent, croissent ensemble, montent dans les airs à des hauteurs qui fatiguent les regards. Les vignes sauvages, les bignonias, les coloquintes, s'entrelacent au pied de ces arbres, escaladent leurs rameaux, grimpent à l'extrémité des branches, s'élancent de l'érable au tulipier, du tulipier à l'alcée, en formant mille grottes, mille voûtes, mille portiques. Souvent égarées d'arbre en arbre, ces lianes traversent des bras de rivières, sur lesquels elles jettent des ponts de fleurs. Du sein de ces massifs, le magnolia élève son cône immobile; surmonté de ses larges roses blanches, il domine toute la forêt, et n'a d'autre rival que le palmier, qui balance légèrement auprès de lui ses éventails de verdure.

Une multitude d'animaux placés dans ces retraites par la main du Créateur, y répandent

l'enchantement et la vie. De l'extrémité des avenues, on aperçoit des ours enivrés de raisins, qui chancellent sur les branches des ormeaux; des cariboux se baignent dans un lac; des écureuils noirs se jouent dans l'épaisseur des feuillages; des oiseaux-moqueurs, des colombes de Virginie de la grosseur d'un passereau, descendent sur les gazons rougis par les fraises; des perroquets verts à tête jaune, des piverts empourprés, des cardinaux de feu, grimpent en circulant au haut des cyprès; des colibris étincellent sur le jasmin des Florides, et des serpents-oiseleurs sifflent suspendus aux dômes des bois, en s'y balançant comme des lianes.

Si tout est silence et repos dans les savanes de l'autre côté du fleuve, tout ici, au contraire, est mouvement et murmure : des coups de bec contre le tronc des chênes, des froissements d'animaux qui marchent, broutent ou broient entre leurs dents les noyaux des fruits, des bruissements d'ondes, de foibles gémissements, de sourds meuglements, de doux roucoulements, remplissent ces déserts d'une tendre et sauvage harmonie. Mais quand une brise vient à animer ces solitudes, à balancer ces corps flottants, à confondre ces masses de blanc, d'azur, de vert, de rose, à mêler toutes les couleurs, à réunir

tous les murmures; alors il sort de tels bruits du fond des forêts, il se passe de telles choses aux yeux, que j'essaierois en vain de les décrire à ceux qui n'ont point parcouru ces champs primitifs de la nature.

Après la découverte du Meschacebé par le père Marquette et l'infortuné La Salle, les premiers François qui s'établirent au Biloxi et à la Nouvelle-Orléans, firent alliance avec les Natchez, nation Indienne, dont la puissance étoit redoutable dans ces contrées. Des querelles et des jalousies ensanglantèrent dans la suite la terre de l'hospitalité. Il y avoit parmi ces Sauvages un vieillard nommé Chactas [1], qui par son âge, sa sagesse, et sa science dans les choses de la vie, étoit le patriarche et l'amour des déserts. Comme tous les hommes, il avoit acheté la vertu par l'infortune. Non-seulement les forêts du Nouveau-Monde furent remplies de ses malheurs, mais il les porta jusque sur les rivages de la France. Retenu aux galères à Marseille par une cruelle injustice, rendu à la liberté, présenté à Louis XIV, il avoit conversé avec les grands hommes de ce siècle et assisté aux fêtes de Versailles, aux tragédies de

[1] La voix harmonieuse.

Racine, aux oraisons funèbres de Bossuet, en un mot, le Sauvage avoit contemplé la société à son plus haut point de splendeur.

Depuis plusieurs années, rentré dans le sein de sa patrie, Chactas jouissoit du repos. Toutefois le ciel lui vendoit encore cher cette faveur; le vieillard étoit devenu aveugle. Une jeune fille l'accompagnoit sur les coteaux du Meschacebé, comme Antigone guidoit les pas d'Œdipe sur le Cythéron, ou comme Malvina conduisoit Ossian sur les rochers de Morven.

Malgré les nombreuses injustices que Chactas avoit éprouvées de la part des François, il les aimoit. Il se souvenoit toujours de Fénélon, dont il avoit été l'hôte, et désiroit pouvoir rendre quelque service aux compatriotes de cet homme vertueux. Il s'en présenta une occasion favorable. En 1725, un François nommé René, poussé par des passions et des malheurs, arriva à la Louisiane. Il remonta le Meschacebé jusqu'aux Natchez, et demanda à être reçu guerrier de cette nation. Chactas l'ayant interrogé, et le trouvant inébranlable dans sa résolution, l'adopta pour fils, et lui donna pour épouse une Indienne appelée Céluta. Peu de temps

après ce mariage, les Sauvages se préparèrent à la chasse du castor.

Chactas, quoique aveugle, est désigné par le conseil des Sachems [1] pour commander l'expédition, à cause du respect que les tribus indiennes lui portoient. Les prières et les jeûnes commencent ; les Jongleurs interprètent les songes; on consulte les Manitous; on fait des sacrifices de petun; on brûle des filets de langue d'orignal; on examine s'ils pétillent dans la flamme, afin de découvrir la volonté des Génies; on part enfin, après avoir mangé le chien sacré. René est de la troupe. A l'aide des contre-courants, les pirogues remontent le Meschacebé, et entrent dans le lit de l'Ohio. C'est en automne. Les magnifiques déserts du Kentucky se déploient aux yeux étonnés du jeune François. Une nuit, à la clarté de la lune, tandis que tous les Natchez dorment au fond de leurs pirogues, et que la flotte indienne, élevant ses voiles de peaux de bêtes, fuit devant une légère brise, René, demeuré seul avec Chactas, lui demande le récit de ses aventures. Le vieillard consent à le satisfaire, et assis avec lui sur la poupe de la pirogue, il commence en ces mots :

[1] Vieillards ou conseillers.

LE RÉCIT.

LES CHASSEURS.

« C'est une singulière destinée, mon cher fils, que celle qui nous réunit. Je vois en toi l'homme civilisé qui s'est fait sauvage; tu vois en moi l'homme sauvage, que le grand Esprit (j'ignore pour quel dessein) a voulu civiliser. Entrés l'un et l'autre dans la carrière de la vie par les deux bouts opposés, tu es venu te reposer à ma place, et j'ai été m'asseoir à la tienne : ainsi nous avons dû avoir des objets une vue totalement différente. Qui, de toi ou de moi, a le plus gagné ou le plus perdu à ce changement de position? C'est ce que savent les Génies dont le moins savant a plus de sagesse que tous les hommes ensemble.

» A la prochaine lune des fleurs [1], il y aura sept fois dix neiges, et trois neiges de plus [2], que ma mère me mit au monde sur les bords du Meschacebé. Les Espagnols s'étoient depuis peu établis dans la baie de Pensacola, mais aucun blanc n'habitoit encore la Louisiane. Je comptois à peine dix-sept chutes de feuilles,

[1] Mois de mai.

[2] Neige pour année; 73 ans.

lorsque je marchai avec mon père, le guerrier Outalissi, contre les Muscogulges, nation puissante des Florides. Nous nous joignîmes aux Espagnols nos alliés, et le combat se donna sur une des branches de la Maubile. Areskoui [1] et les Manitous ne nous furent pas favorables. Les ennemis triomphèrent; mon père perdit la vie; je fus blessé deux fois en le défendant. Oh! que ne descendis-je alors dans le pays des âmes [2]! j'aurois évité les malheurs qui m'attendoient sur la terre. Les Esprits en ordonnèrent autrement : je fus entraîné par les fuyards à Saint-Augustin.

» Dans cette ville, nouvellement bâtie par les Espagnols, je courois le risque d'être enlevé pour les mines de Mexico, lorsqu'un vieux Castillan, nommé Lopez, touché de ma jeunesse et de ma simplicité, m'offrit un asile, et me présenta à une sœur avec laquelle il vivoit sans épouse.

» Tous les deux prirent pour moi les sentiments les plus tendres. On m'éleva avec beaucoup de soin, on me donna toutes sortes de maîtres. Mais après avoir passé trente lunes à Saint-Augustin, je fus saisi du dégoût de la vie des cités.

[1] Dieu de la guerre.

[2] Les enfers.

Je dépérissois à vue d'œil : tantôt je demeurois immobile pendant des heures, à contempler la cime des lointaines forêts; tantôt on me trouvoit assis au bord d'un fleuve, que je regardois tristement couler. Je me peignois les bois à travers lesquels cette onde avoit passé, et mon âme étoit toute entière à la solitude.

» Ne pouvant plus résister à l'envie de retourner au désert, un matin je me présentai à Lopez, vêtu de mes habits de Sauvage, tenant d'une main mon arc et mes flèches, et de l'autre mes vêtements européens. Je les remis à mon généreux protecteur, aux pieds duquel je tombai, en versant des torrents de larmes. Je me donnai des noms odieux, je m'accusai d'ingratitude : « Mais enfin, lui dis-je, ô mon père, tu » le vois toi-même : je meurs, si je ne reprends » la vie de l'Indien. »

» Lopez, frappé d'étonnement, voulut me détourner de mon dessein. Il me représenta les dangers que j'allois courir, en m'exposant à tomber de nouveau entre les mains des Muscogulges. Mais voyant que j'étois résolu à tout entreprendre, fondant en pleurs, et me serrant dans ses bras : « Va, s'écria-t-il, enfant de la na- » ture! reprends cette indépendance de l'homme

» que Lopez ne te veut point ravir. Si j'étois » plus jeune moi-même, je t'accompagnerois au » désert (où j'ai aussi de doux souvenirs)! et je » te remettrois dans les bras de ta mère. Quand » tu seras dans tes forêts, songe quelquefois à » ce vieil Espagnol qui te donna l'hospitalité, » et rappelle-toi, pour te porter à l'amour de » tes semblables, que la première expérience » que tu as faite du cœur humain, a été toute » en sa faveur. » Lopez finit par une prière au Dieu des Chrétiens, dont j'avois refusé d'embrasser le culte, et nous nous quittâmes avec des sanglots.

» Je ne tardai pas à être puni de mon ingratitude. Mon inexpérience m'égara dans les bois, et je fus pris par un parti de Muscogulges et de Siminoles, comme Lopez me l'avoit prédit. Je fus reconnu pour Natché, à mon vêtement et aux plumes qui ornoient ma tête. On m'enchaîna, mais légèrement, à cause de ma jeunesse. Simaghan, le chef de la troupe, voulut savoir mon nom; je répondis : « Je m'appelle » Chactas, fils d'Outalissi, fils de Miscou, qui » ont enlevé plus de cent chevelures aux héros » muscogulges. » Simaghan me dit : « Chactas, » fils d'Outalissi, fils de Miscou, réjouis-toi; » tu seras brûlé au grand village. » Je repartis :

« Voilà qui va bien ; » et j'entonnai ma chanson de mort.

» Tout prisonnier que j'étois, je ne pouvois, durant les premiers jours, m'empêcher d'admirer mes ennemis. Le Muscogulge, et surtout son allié le Siminole, respire la gaieté, l'amour, le contentement. Sa démarche est légère, son abord ouvert et serein. Il parle beaucoup et avec volubilité ; son langage est harmonieux et facile. L'âge même ne peut ravir aux Sachems cette simplicité joyeuse : comme les vieux oiseaux de nos bois, ils mêlent encore leurs vieilles chansons aux airs nouveaux de leur jeune postérité.

» Les femmes qui accompagnoient la troupe témoignoient pour ma jeunesse une pitié tendre et une curiosité aimable. Elles me questionnoient sur ma mère, sur les premiers jours de ma vie ; elles vouloient savoir si l'on suspendoit mon berceau de mousse aux branches fleuries des érables, si les brises m'y balançoient, auprès du nid des petits oiseaux. C'étoit ensuite mille autres questions sur l'état de mon cœur : elles me demandoient si j'avois vu une biche blanche dans mes songes, et si les arbres de la vallée secrète m'avoient conseillé d'aimer. Je répondois avec naïveté aux mères, aux filles et aux épou-

ses des hommes. Je leur disois : « Vous êtes les
» grâces du jour, et la nuit vous aime comme la
» rosée. L'homme sort de votre sein pour se
» suspendre à votre mamelle et à votre bouche ;
» vous savez des paroles magiques qui endor-
» ment toutes les douleurs. Voilà ce que m'a
» dit celle qui m'a mis au monde, et qui ne me
» reverra plus ! Elle m'a dit encore que les vier-
» ges étoient des fleurs mystérieuses qu'on trouve
» dans les lieux solitaires. »

» Ces louanges faisoient beaucoup de plaisir aux femmes ; elles me combloient de toute sorte de dons ; elles m'apportoient de la crème de noix, du sucre d'érable, de la sagamité [1], des jambons d'ours, des peaux de castors, des coquillages pour me parer, et des mousses pour ma couche. Elles chantoient, elles rioient avec moi, et puis elles se prenoient à verser des larmes, en songeant que je serois brûlé.

» Une nuit que les Muscogulges avoient placé leur camp sur le bord d'une forêt, j'étois assis auprès du *feu de la guerre*, avec le chasseur commis à ma garde. Tout à coup j'entendis le murmure d'un vêtement sur l'herbe, et une femme à demi voilée vint s'asseoir à mes côtés. Des pleurs

[1] Sorte de pâte de maïs.

rouloient sous sa paupière; à la lueur du feu un petit crucifix d'or brilloit sur son sein. Elle étoit régulièrement belle; l'on remarquoit sur son visage je ne sais quoi de vertueux et de passionné, dont l'attrait étoit irrésistible. Elle joignoit à cela des grâces plus tendres; une extrême sensibilité, unie à une mélancolie profonde, respiroit dans ses regards; son sourire étoit céleste.

» Je crus que c'étoit la *Vierge des dernières amours*, cette vierge qu'on envoie au prisonnier de guerre pour enchanter sa tombe. Dans cette persuasion, je lui dis en balbutiant, et avec un trouble qui pourtant ne venoit pas de la crainte du bûcher : « Vierge, vous êtes digne des pre-
» mières amours, et vous n'êtes pas faite pour
» les dernières. Les mouvements d'un cœur qui
» va bientôt cesser de battre répondroient mal
» aux mouvements du vôtre. Comment mêler
» la mort et la vie? Vous me feriez trop regret-
» ter le jour. Qu'un autre soit plus heureux que
» moi, et que de longs embrassements unissent
» la liane et le chêne! »

» La jeune fille me dit alors : « Je ne suis
» point la *Vierge des dernières amours*. Es-tu
» chrétien? » Je répondis que je n'avois point

trahi les génies de ma cabane. A ces mots, l'Indienne fit un mouvement involontaire. Elle me dit : « Je te plains de n'être qu'un méchant ido-
» lâtre. Ma mère m'a fait chrétienne; je me
» nomme Atala, fille de Simaghan aux brace-
» lets d'or, et chef des guerriers de cette troupe.
» Nous nous rendons à Apalachucla où tu seras
» brûlé. » En prononçant ces mots, Atala se lève et s'éloigne. »

Ici Chactas fut contraint d'interrompre son récit. Les souvenirs se pressèrent en foule dans son âme; ses yeux éteints inondèrent de larmes ses joues flétries : telles deux sources, cachées dans la profonde nuit de la terre, se décèlent par les eaux qu'elles laissent filtrer entre les rochers.

« O mon fils, reprit-il enfin, tu vois que Chactas est bien peu sage, malgré sa renommée de sagesse. Hélas, mon cher enfant, les hommes ne peuvent déjà plus voir, qu'ils peuvent encore pleurer! Plusieurs jours s'écoulèrent; la fille du Sachem revenoit chaque soir me parler. Le sommeil avoit fui de mes yeux, et Atala étoit dans mon cœur, comme le souvenir de la couche de mes pères.

» Le dix-septième jour de marche, vers le temps où l'éphémère sort des eaux, nous entrâmes sur la grande savane Alachua. Elle est environnée de coteaux qui, fuyant les uns derrière les autres, portent, en s'élevant jusqu'aux nues des forêts étagées de copalmes, de citronniers, de magnolias et de chênes-verts. Le chef poussa le cri d'arrivée, et la troupe campa au pied des collines. On me relégua à quelque distance, au bord d'un de ces *puits naturels*, si fameux dans les Florides. J'étois attaché au pied d'un arbre; un guerrier veilloit impatiemment auprès de moi. J'avois à peine passé quelques instants dans ce lieu, qu'Atala parut sous les liquidambars de la fontaine. « Chasseur, dit-elle » au héros muscogulge, si tu veux poursuivre le » chevreuil, je garderai le prisonnier. » Le guerrier bondit de joie à cette parole de la fille du chef; il s'élance du sommet de la colline et allonge ses pas dans la plaine.

» Étrange contradiction du cœur de l'homme! Moi qui avois tant désiré de dire les choses du mystère à celle que j'aimois déjà comme le soleil, maintenant interdit et confus, je crois que j'eusse préféré d'être jeté aux crocodiles de la fontaine, à me trouver seul ainsi avec Atala. La fille du désert étoit aussi troublée que son prisonnier; nous gar-

dions un profond silence; les génies de l'amour avoit dérobé nos paroles. Enfin Atala, faisant un effort, dit ceci : « Guerrier, vous êtes retenu » bien foiblement; vous pouvez aisément vous » échapper. » A ces mots, la hardiesse revint sur ma langue, je répondis : « Foiblement retenu, ô femme...! » Je ne sus comment achever. Atala hésita quelques moments; puis elle dit : « Sauvez-vous. » Et elle me détacha du tronc de l'arbre. Je saisis la corde; je la remis dans la main de la fille étrangère, en forçant ses beaux doigts à se fermer sur ma chaîne. « Reprenez-la! reprenez-la! » m'écriai-je. — Vous êtes un insensé, » dit Atala d'une voix émue. Malheureux! ne » sais-tu pas que tu seras brûlé? Que prétends-tu? » Songes-tu bien que je suis la fille d'un redoutable Sachem? » — « Il fut un temps, répliquai-je avec des larmes, que j'étois aussi porté » dans une peau de castor, aux épaules d'une » mère. Mon père avoit aussi une belle hutte, et » ses chevreuils buvoient les eaux de mille torrents; mais j'erre maintenant sans patrie. » Quand je ne serai plus, aucun ami ne mettra » un peu d'herbe sur mon corps pour le garantir » des mouches. Le corps d'un étranger malheureux n'intéresse personne. »

» Ces mots attendrirent Atala. Ses larmes

tombèrent dans la fontaine. « Ah ! repris-je avec » vivacité, si votre cœur parloit comme le mien ! » Le désert n'est-il pas libre? Les forêts n'ont-» elles point des replis où nous cacher? Faut-il » donc, pour être heureux, tant de choses aux » enfants des cabanes ! O fille plus belle que le » premier songe de l'époux ! O ma bien-aimée ! » ose suivre mes pas. » Telles furent mes paroles. Atala me répondit d'une voix tendre : « Mon jeune ami, vous avez appris le langage » des blancs ; il est aisé de tromper une In-» dienne. » — « Quoi ! m'écriai-je, vous m'appelez » votre jeune ami ! Ah ! si un pauvre esclave... » — « Eh bien ! dit-elle en se penchant sur moi, » un pauvre esclave... » Je repris avec ardeur : » Qu'un baiser l'assure de ta foi ! » Atala écouta ma prière. Comme un faon semble pendre aux fleurs de lianes roses, qu'il saisit de sa langue délicate dans l'escarpement de la montagne, ainsi je restai suspendu aux lèvres de ma bien-aimée.

» Hélas, mon cher fils, la douleur touche de près au plaisir. Qui eût pu croire que le moment où Atala me donnait le premier gage de son amour seroit celui-là même où elle détruiroit mes espérances? Cheveux blanchis du vieux Chactas, quel fut votre étonnement lorsque

la fille du Sachem prononça ces paroles! « Beau
» prisonnier, j'ai follement cédé à ton désir;
» mais où nous conduira cette passion? Ma re-
» ligion me sépare de toi pour toujours... O ma
» mère! qu'as-tu fait?... » Atala se tut tout à
coup, et retint je ne sus quel fatal secret près
d'échapper à ses lèvres. Ses paroles me plongè-
rent dans le désespoir. « Eh bien! m'écriai-je, je
» serai aussi cruel que vous; je ne fuirai point.
» Vous me verrez dans le cadre de feu; vous
» entendrez les gémissements de ma chair, et
» vous serez pleine de joie. » Atala saisit mes
mains entre les deux siennes. « Pauvre jeune
» idolâtre, s'écria-t-elle, tu me fais réellement
» pitié! Tu veux donc que je pleure tout mon
» cœur? Quel dommage que je ne puisse fuir
» avec toi! Malheureux a été le ventre de ta
» mère, ô Atala! Que ne te jettes-tu au croco-
» dile de la fontaine! »

» Dans ce moment même, les crocodiles, aux
approches du coucher du soleil, commençoient
à faire entendre leurs rugissements. Atala me
dit : « Quittons ces lieux. » J'entraînai la fille
de Simaghan au pied des coteaux qui for-
moient des golfes de verdure, en avançant leurs
promontoires dans la savane. Tout étoit calme
et superbe au désert. La cigogne crioit sur son

nid, les bois retentissoient du chant monotone des cailles, du sifflement des perruches, du mugissement des bisons et du hennissement des cavales siminoles.

» Notre promenade fut presque muette. Je marchois à côté d'Atala; elle tenoit le bout de la corde, que je l'avois forcée de reprendre. Quelquefois nous versions des pleurs, quelquefois nous essayions de sourire. Un regard, tantôt levé vers le ciel, tantôt attaché à la terre, une oreille attentive au chant de l'oiseau, un geste vers le soleil couchant, une main tendrement serrée, un sein tour à tour palpitant, tour à tour tranquille, les noms de Chactas et d'Atala doucement répétés par intervalle..... Oh! première promenade de l'amour, il faut que votre souvenir soit bien puissant, puisqu'après tant d'années d'infortune vous remuez encore le cœur du vieux Chactas!

» Qu'ils sont incompréhensibles les mortels agités par les passions! Je venois d'abandonner le généreux Lopez, je venois de m'exposer à tous les dangers pour être libre; dans un instant le regard d'une femme avoit changé mes goûts, mes résolutions, mes pensées! Oubliant mon pays, ma mère, ma cabane et la mort affreuse qui m'at-

tendoit, j'étois devenu indifférent à tout ce qui n'étoit pas Atala. Sans force pour m'élever à la raison de l'homme, j'étois retombé tout à coup dans une espèce d'enfance; et loin de pouvoir rien faire pour me soustraire aux maux qui m'attendoient, j'aurois eu presque besoin qu'on s'occupât de mon sommeil et de ma nourriture!

» Ce fut donc vainement, qu'après nos courses dans la savane, Atala, se jetant à mes genoux, m'invita de nouveau à la quitter. Je lui protestai que je retournerois seul au camp, si elle refusoit de me rattacher au pied de mon arbre. Elle fut obligée de me satisfaire, espérant me convaincre une autre fois.

» Le lendemain de cette journée, qui décida du destin de ma vie, on s'arrêta dans une vallée, non loin de Cuscowilla, capitale des Siminoles. Ces Indiens, unis aux Muscogules, forment avec eux la confédération des Creeks. La fille du pays des palmiers vint me trouver au milieu de la nuit. Elle me conduisit dans une grande forêt de pins, et renouvela ses prières pour m'engager à la fuite. Sans lui répondre, je pris sa main dans ma main, et je forçai cette biche altérée d'errer avec moi dans la forêt. La nuit étoit délicieuse. Le génie des airs secouoit sa chevelure bleue,

embaumée de la senteur des pins, et l'on respiroit la foible odeur d'ambre qu'exhaloient les crocodiles couchés sous les tamarins des fleuves. La lune brilloit au milieu d'un azur sans tache, et sa lumière gris de perle descendoit sur la cime indéterminée des forêts. Aucun bruit ne se faisoit entendre, hors je ne sais quelle harmonie lointaine qui régnoit dans la profondeur des bois : on eût dit que l'âme de la solitude soupiroit dans toute l'étendue du désert.

» Nous aperçûmes à travers les arbres un jeune homme, qui, tenant à la main un flambeau, ressembloit au génie du printemps, parcourant les forêts pour ranimer la nature. C'étoit un amant qui alloit s'instruire de son sort à la cabane de sa maîtresse.

» Si la vierge éteint le flambeau, elle accepte les vœux offerts; si elle se voile sans l'éteindre, elle rejette un époux.

» Le guerrier, en se glissant dans les ombres, chantoit à demi-voix ces paroles :

« Je devancerai les pas du jour sur le sommet
» des montagnes, pour chercher ma colombe
» solitaire parmi les chênes de la forêt.

» J'ai attaché à son cou un collier de porce-
» laines [1] ; on y voit trois grains rouges pour
» mon amour, trois violets pour mes craintes,
» trois bleus pour mes espérances.

» Mila a les yeux d'une hermine et la cheve-
» lure légère d'un champ de riz ; sa bouche est
» un coquillage rose, garni de perles ; ses deux
» seins sont comme deux petits chevreaux sans
» tache, nés au même jour d'une seule mère.

» Puisse Mila éteindre ce flambeau ! Puisse
» sa bouche verser sur lui une ombre volup-
» tueuse ! Je fertiliserai son sein. L'espoir de la
» patrie pendra à sa mamelle féconde, et je
» fumerai mon calumet de paix sur le berceau
» de mon fils !

» Ah ! laissez-moi devancer les pas du jour
» sur le sommet des montagnes, pour chercher
» ma colombe solitaire parmi les chênes de la
» forêt ! »

» Ainsi chantoit ce jeune homme, dont les accents portèrent le trouble jusqu'au fond de mon âme, et firent changer de visage à Atala. Nos mains unies frémirent l'une dans l'autre.

[1] Sorte de coquillage.

Mais nous fûmes distraits de cette scène, par une scène non moins dangereuse pour nous.

» Nous passâmes auprès du tombeau d'un enfant, qui servait de limite à deux nations. On l'avoit placé au bord du chemin, selon l'usage, afin que les jeunes femmes, en allant à la fontaine, pussent attirer dans leur sein l'âme de l'innocente créature, et la rendre à la patrie. On y voyoit dans ce moment des épouses nouvelles qui, désirant les douceurs de la maternité, cherchoient, en entr'ouvrant leurs lèvres, à recueillir l'âme du petit enfant, qu'elles croyoient voir errer sur les fleurs. La véritable mère vint ensuite déposer une gerbe de maïs et des fleurs de lis blancs sur le tombeau. Elle arrosa la terre de son lait, s'assit sur le gazon humide, et parla à son enfant d'une voix attendrie :

« Pourquoi te pleuré-je dans ton berceau de » terre, ô mon nouveau-né? Quand le petit oi- » seau devient grand, il faut qu'il cherche sa » nourriture, et il trouve dans le désert bien des » graines amères. Du moins tu as ignoré les » pleurs; du moins ton cœur n'a point été exposé » au souffle dévorant des hommes. Le bouton qui » sèche dans son enveloppe passe avec tous ses » parfums, comme toi, ô mon fils! avec toute

» ton innocence. Heureux ceux qui meurent au » berceau, ils n'ont connu que les baisers et les » souris d'une mère ! »

» Déjà subjugués par notre propre cœur, nous fûmes accablés par ces images d'amour et de maternité, qui sembloient nous poursuivre dans ces solitudes enchantées. J'emportai Atala dans mes bras au fond de la forêt, et je lui dis des choses qu'aujourd'hui je chercherois en vain sur mes lèvres. Le vent du midi, mon cher fils, perd sa chaleur en passant sur des montagnes de glace. Les souvenirs de l'amour dans le cœur d'un vieillard sont comme les feux du jour réfléchis par l'orbe paisible de la lune, lorsque le soleil est couché et que le silence plane sur les huttes des sauvages.

» Qui pouvoit sauver Atala? Qui pouvoit l'empêcher de succomber à la nature? Rien qu'un miracle, sans doute; et ce miracle fut fait! La fille de Simaghan eut recours au Dieu des Chrétiens; elle se précipita sur la terre, et prononça une fervente oraison, adressée à sa mère et à la Reine des vierges. C'est de ce moment, ô René, que j'ai conçu une merveilleuse idée de cette religion qui, dans les forêts, au milieu de toutes les privations de la vie, peut remplir de mille dons les

infortunés; de cette religion qui, opposant sa puissance au torrent des passions, suffit seule pour les vaincre, lorsque tout les favorise, et le secret des bois, et l'absence des hommes, et la fidélité des ombres. Ah! qu'elle me parut divine la simple Sauvage, l'ignorante Atala, qui à genoux devant un vieux pin tombé, comme au pied d'un autel, offroit à son Dieu des vœux pour un amant idolâtre! Ses yeux levés vers l'astre de la nuit, ses joues brillantes des pleurs de la religion et de l'amour, étoient d'une beauté immortelle. Plusieurs fois il me sembla qu'elle alloit prendre son vol vers les cieux; plusieurs fois je crus voir descendre sur les rayons de la lune et entendre dans les branches des arbres, ces Génies que le Dieu des Chrétiens envoie aux hermites des rochers, lorsqu'il se dispose à les rappeler à lui. J'en fus affligé, car je craignis qu'Atala n'eût que peu de temps à passer sur la terre.

» Cependant elle versa tant de larmes, elle se montra si malheureuse, que j'allois peut-être consentir à m'éloigner, lorsque le cri de mort retentit dans la forêt. Quatre hommes armés se précipitent sur moi : nous avions été découverts; le chef de guerre avoit donné l'ordre de nous poursuivre.

» Atala, qui ressembloit à une reine pour l'or-

gueil de la démarche, dédaigna de parler à ces guerriers. Elle leur lança un regard superbe, et se rendit auprès de Simaghan.

» Elle ne put rien obtenir. On redoubla mes gardes, on multiplia mes chaînes, on écarta mon amante. Cinq nuits s'écoulent, et nous apercevons Apalachucla située au bord de la rivière Chata-Uche. Aussitôt on me couronne de fleurs; on me peint le visage d'azur et de vermillon; on m'attache des perles au nez et aux oreilles, et l'on me met à la main un chichikoué[1].

» Ainsi paré pour le sacrifice, j'entre dans Apalachucla, aux cris répétés de la foule. C'en étoit fait de ma vie, quand tout à coup le bruit d'une conque se fait entendre, et le Mico, ou chef de la nation, ordonne de s'assembler.

» Tu connois, mon fils, les tourments que les sauvages font subir aux prisonniers de guerre. Les missionnaires chrétiens, aux périls de leurs jours, et avec une charité infatigable, étoient parvenus, chez plusieurs nations, à faire substituer un esclavage assez doux aux horreurs du bûcher. Les Muscogulges n'avoient point encore adopté cette coutume; mais un parti nombreux

[1] Instrument de musique des Sauvages.

s'étoit déclaré en sa faveur. C'étoit pour prononcer sur cette importante affaire que le Mico convoquoit les Sachems. On me conduit au lieu des délibérations.

» Non loin d'Apalachucla s'élevoit, sur un tertre isolé, le pavillon du conseil. Trois cercles de colonnes formoient l'élégante architecture de cette rotonde. Les colonnes étoient de cyprès poli et sculpté ; elles augmentoient en hauteur et en épaisseur, et diminuoient en nombre, à mesure qu'elles se rapprochoient du centre marqué par un pilier unique. Du sommet de ce pilier partoient des bandes d'écorce, qui, passant sur le sommet des autres colonnes, couvroient le pavillon, en forme d'éventail à jour.

» Le conseil s'assemble. Cinquante vieillards, en manteau de castor, se rangent sur des espèces de gradins faisant face à la porte du pavillon. Le grand chef est assis au milieu d'eux, tenant à la main le calumet de paix à demi-coloré pour la guerre. A la droite des vieillards, se placent cinquante femmes couvertes d'une robe de plumes de cygnes. Les chefs de guerre, le tomahawk [1] à la main, le pennache en tête, les bras et la poitrine teints de sang, prennent la gauche.

[1] La hache.

» Au pied de la colonne centrale, brûle le feu du conseil. Le premier jongleur, environné des huit gardiens du temple, vêtu de longs habits, et portant un hibou empaillé sur la tête, verse du baume de copalme sur la flamme et offre un sacrifice au soleil. Ce triple rang de vieillards, de matrones, de guerriers, ces prêtres, ces nuages d'encens, ce sacrifice, tout sert à donner à ce conseil un appareil imposant.

» J'étois debout enchaîné au milieu de l'assemblée. Le sacrifice achevé, le Mico prend la parole, et expose avec simplicité l'affaire qui rassemble le conseil. Il jette un collier bleu dans la salle, en témoignage de ce qu'il vient de dire.

» Alors un Sachem de la tribu de l'Aigle se lève, et parle ainsi :

« Mon père le Mico, Sachems, matrones, guer-
» riers des quatre tribus de l'Aigle, du Castor,
» du Serpent et de la Tortue, ne changeons rien
» aux mœurs de nos aïeux, brûlons le prison-
» nier, et n'amollissons point nos courages. C'est
» une coutume des blancs qu'on vous propose,
» elle ne peut être que pernicieuse. Donnez un
» collier rouge qui contienne mes paroles. J'ai
» dit. »

» Et il jette un collier rouge dans l'assemblée.

» Une matrone se lève, et dit :

« Mon père l'Aigle, vous avez l'esprit d'un re-
» nard, et la prudente lenteur d'une tortue. Je
» veux polir avec vous la chaîne d'amitié, et
» nous planterons ensemble l'arbre de paix. Mais
» changeons les coutumes de nos aïeux, en ce
» qu'elles ont de funeste. Ayons des esclaves qui
» cultivent nos champs, et n'entendons plus les
» cris du prisonnier, qui troublent le sein des
» mères. J'ai dit. »

» Comme on voit les flots de la mer se briser pendant un orage, comme en automne les feuilles séchées sont enlevées par un tourbillon, comme les roseaux du Meschacebé plient et se relèvent dans une inondation subite, comme un grand troupeau de cerfs brame au fond d'une forêt, ainsi s'agitoit et murmuroit le conseil. Des Sachems, des guerriers, des matrones parlent tour à tour ou tous ensemble. Les intérêts se choquent, les opinions se divisent, le conseil va se dissoudre ; mais enfin l'usage antique l'emporte, et je suis condamné au bûcher.

» Une circonstance vint retarder mon supplice ; la *Fête des morts* ou le *Festin des âmes* appro-

choit. Il est d'usage de ne faire mourir aucun captif pendant les jours consacrés à cette cérémonie. On me confia à une garde sévère; et sans doute les Sachems éloignèrent la fille de Simaghan, car je ne la revis plus.

» Cependant les nations de plus de trois cents lieues à la ronde arrivoient en foule pour célébrer le *Festin des âmes*. On avoit bâti une longue hutte sur un site écarté. Au jour marqué, chaque cabane exhuma les restes de ses pères de leurs tombeaux particuliers, et l'on suspendit les squelettes, par ordre et par famille, aux murs de la *Salle commune des aïeux*. Les vents (une tempête s'étoit élevée), les forêts, les cataractes mugissoient au-dehors, tandis que les vieillards des diverses nations concluoient entre eux des traités de paix et d'alliance sur les os de leurs pères.

» On célèbre les jeux funèbres, la course, la balle, les osselets. Deux vierges cherchent à s'arracher une baguette de saule. Les boutons de leurs seins viennent se toucher, leurs mains voltigent sur la baguette qu'elles élèvent au-dessus de leurs têtes. Leurs beaux pieds nus s'entrelacent, leurs bouches se rencontrent, leurs douces haleines se confondent; elles se penchent et mêlent leurs chevelures; elles regardent leurs mères,

rougissent : on applaudit [1]. Le jongleur invoque Michabou, génie des eaux. Il raconte les guerres du grand Lièvre contre Matchimanitou, dieu dn mal. Il dit le premier homme et Atahensic la première femme précipités du ciel pour avoir perdu l'innocence, la terre rougie du sang fraternel, Jouskeka l'impie immolant le juste Tahouistsaron, le déluge descendant à la voix du grand Esprit, Massou sauvé seul dans son canot d'écorce, et le corbeau envoyé à la découverte de la terre : il dit encore la belle Endaé, retirée de la contrée des âmes par les douces chansons de son époux.

» Après ces jeux et ces cantiques, on se prépare à donner aux aïeux une éternelle sépulture.

» Sur les bords de la rivière Chata-Uche se voyoit un figuier sauvage, que le culte des peuples avoit consacré. Les vierges avoient accoutumé de laver leurs robes d'écorce dans ce lieu et de les exposer au souffle du désert, sur les rameaux de l'arbre antique. C'étoit là qu'on avoit creusé un immense tombeau. On part de la salle funèbre, en chantant l'hymne à la mort ; chaque famille porte quelque débris sacrés. On arrive à la tombe ; on y descend les reliques ; on

[1] La rougeur est sensible chez les jeunes Sauvages.

les y étend par couche; on les sépare avec des peaux d'ours et de castors; le mont du tombeau s'élève, et l'on y plante l'*Arbre des pleurs et du sommeil.*

» Plaignons les hommes, mon cher fils! Ces mêmes Indiens dont les coutumes sont si touchantes; ces mêmes femmes qui m'avoient témoigné un intérêt si tendre, demandoient maintenant mon supplice à grands cris; et des nations entières retardoient leur départ, pour avoir le plaisir de voir un jeune homme souffrir des tourments épouvantables.

» Dans une vallée au nord, à quelque distance du grand village, s'élevoit un bois de cyprès et de sapins, appelé le *Bois du sang*. On y arrivoit par les ruines d'un de ces monuments dont on ignore l'origine, et qui sont l'ouvrage d'un peuple maintenant inconnu. Au centre de ce bois, s'étendoit une arène, où l'on sacrifioit les prisonniers de guerre. On m'y conduit en triomphe. Tout se prépare pour ma mort : on plante le poteau d'Areskoui; les pins, les ormes, les cyprès tombent sous la cognée; le bûcher s'élève; les spectateurs bâtissent des amphithéâtres avec des branches et des troncs d'arbres. Chacun invente un supplice : l'un se propose de m'arracher

la peau du crâne, l'autre de me brûler les yeux avec des haches ardentes. Je commence ma chanson de mort.

« Je ne crains point les tourments : je suis
» brave, ô Muscogulges, je vous défie ! je vous
» méprise plus que des femmes. Mon père Ou-
» talissi, fils de Miscou, a bu dans le crâne de
» vos plus fameux guerriers, vous n'arracherez
» pas un soupir de mon cœur. »

» Provoqué par ma chanson, un guerrier me perça le bras d'une flèche; je dis : « Frère, je te
» remercie. »

» Malgré l'activité des bourreaux, les préparatifs du supplice ne purent être achevés avant le coucher du soleil. On consulta le jongleur, qui défendit de troubler les Génies des ombres, et ma mort fut encore suspendue jusqu'au lendemain. Mais dans l'impatience de jouir du spectacle, et pour être plus tôt prêts au lever de l'aurore, les Indiens ne quittèrent point le *Bois du sang*; ils allumèrent de grands feux, et commencèrent des festins et des danses.

» Cependant on m'avoit étendu sur le dos. Des cordes partant de mon cou, de mes pieds, de

mes bras, alloient s'attacher à des piquets enfoncés en terre. Des guerriers étoient couchés sur ces cordes, et je ne pouvois faire un mouvement, sans qu'ils en fussent avertis. La nuit s'avance: les chants et les danses cessent par degré ; les feux ne jettent plus que des lueurs rougeâtres, devant lesquelles on voit encore passer les ombres de quelques Sauvages; tout s'endort; à mesure que le bruit des hommes s'affoiblit, celui du désert augmente, et au tumulte des voix succèdent les plaintes du vent dans la forêt.

» C'étoit l'heure où une jeune Indienne qui vient d'être mère se réveille en sursaut au milieu de la nuit, car elle a cru entendre les cris de son premier-né, qui lui demande la douce nourriture. Les yeux attachés au ciel, où le croissant de la lune erroit dans les nuages, je réfléchissois sur ma destinée. Atala me sembloit un monstre d'ingratitude. M'abandonner au moment du supplice, moi qui m'étois dévoué aux flammes plutôt que de la quitter ! Et pourtant je sentois que je l'aimois toujours, et que je mourrois avec joie pour elle.

» Il est dans les extrêmes plaisirs un aiguillon qui nous éveille, comme pour nous avertir de profiter de ce moment rapide ; dans les

grandes douleurs, au contraire, je ne sais quoi de pesant nous endort; des yeux fatigués par les larmes cherchent naturellement à se fermer, et la bonté de la Providence se fait ainsi remarquer jusque dans nos infortunes. Je cédai, malgré moi, à ce lourd sommeil que goûtent quelquefois les misérables. Je rêvois qu'on m'ôtoit mes chaînes; je croyois sentir ce soulagement qu'on éprouve, lorsqu'après avoir été fortement pressé, une main secourable relâche nos fers.

» Cette sensation devint si vive, qu'elle me fit soulever les paupières. A la clarté de la lune, dont un rayon s'échappoit entre deux nuages, j'entrevois une grande figure blanche penchée sur moi, et occupée à dénouer silencieusement mes liens. J'allois pousser un cri, lorsqu'une main, que je reconnus à l'instant, me ferma la bouche. Une seule corde restoit, mais il paroissoit impossible de la couper, sans toucher un guerrier qui la couvroit toute entière de son corps. Atala y porte la main, le guerrier s'éveille à demi, et se dresse sur son séant. Atala reste immobile, et le regarde. L'Indien croit voir l'Esprit des ruines; il se recouche en fermant les yeux et en invoquant son Manitou. Le lien est brisé. Je me lève; je suis ma libératrice, qui me tend le bout d'un arc dont elle tient l'autre extrémité. Mais

que de dangers nous environnent ! Tantôt nous sommes près de heurter des Sauvages endormis ; tantôt une garde nous interroge, et Atala répond en changeant sa voix. Des enfants poussent des cris, des dogues aboient. A peine sommes-nous sortis de l'enceinte funeste, que des hurlements ébranlent la forêt. Le camp se réveille, mille feux s'allument, on voit courir de tous côtés des Sauvages avec des flambeaux ; nous précipitons notre course.

» Quand l'aurore se leva sur les Apalaches, nous étions déjà loin. Quelle fut ma félicité, lorsque je me trouvai encore une fois dans la solitude avec Atala, avec Atala ma libératrice, avec Atala qui se donnoit à moi pour toujours ! Les paroles manquèrent à ma langue, je tombai à genoux, et je dis à la fille de Simaghan : « Les » hommes sont bien peu de chose ; mais quand » les Génies les visitent, alors il ne sont rien » du tout. Vous êtes un Génie, vous m'avez visité, et je ne puis parler devant vous. » Atala me tendit la main avec un sourire : « Il faut bien, » dit-elle, que je vous suive, puisque vous ne vou» lez pas fuir sans moi. Cette nuit, j'ai séduit le » jongleur par des présents, j'ai enivré vos bour» reaux avec de l'essence de feu [1], et j'ai dû ha-

[1] De l'eau-de-vie.

» garder ma vie pour vous, puisque vous aviez
» donné la vôtre pour moi. Oui, jeune idolâtre,
» ajouta-t-elle avec un accent qui m'effraya, le
» sacrifice sera réciproque. »

» Atala me remit les armes qu'elle avoit eu soin d'apporter; ensuite elle pansa ma blessure. En l'essuyant avec une feuille de papaya, elle la mouilloit de ses larmes. « C'est un baume, lui » dis-je, que tu répands sur ma plaie. » — « Je » crains plutôt que ce ne soit un poison, » répondit-elle. Elle déchira un des voiles de son sein, dont elle fit une première compresse, qu'elle attacha avec une boucle de ses cheveux.

» L'ivresse, qui dure long-temps chez les Sauvages, et qui est pour eux une espèce de maladie, les empêcha sans doute de nous poursuivre durant les premières journées. S'ils nous cherchèrent ensuite, il est probable que ce fut du côté du couchant, persuadés que nous aurions essayé de nous rendre au Meschacebé; mais nous avions pris notre route vers l'étoile immobile [1], en nous dirigeant sur la mousse du tronc des arbres.

» Nous ne tardâmes pas à nous apercevoir que nous avions peu gagné à ma délivrance. Le désert

[1] Le Nord.

dérouloit maintenant devant nous ses solitudes démesurées. Sans expérience de la vie des forêts, détournés de notre vrai chemin, et marchant à l'aventure, qu'allions-nous devenir? Souvent, en regardant Atala, je me rappelois cette antique histoire d'Agar, que Lopez m'avoit fait lire, et qui est arrivée dans le désert de Bersabée, il y a bien long-temps, alors que les hommes vivoient trois âges de chêne.

» Atala me fit un manteau avec la seconde écorce du frêne, car j'étois presque nu. Elle me broda des mocassines [1] de peau de rat musqué, avec du poil de porc-épic. Je prenois soin à mon tour de sa parure. Tantôt je lui mettois sur la tête une couronne de ces mauves bleues, que nous trouvions sur notre route, dans des cimetières indiens abandonnés; tantôt je lui faisois des colliers avec des graines rouges d'azalea; et puis je me prenois à sourire, en contemplant sa merveilleuse beauté.

» Quand nous rencontrions un fleuve, nous le passions sur un radeau ou à la nage. Atala appuyoit une de ses mains sur mon épaule; et, comme deux cygnes voyageurs, nous traversions ces ondes solitaires.

[1] Chaussure indienne.

» Souvent dans les grandes chaleurs du jour, nous cherchions un abri sous les mousses des cèdres. Presque tous les arbres de la Floride, en particulier le cèdre et le chêne-vert, sont couverts d'une mousse blanche qui descend de leurs rameaux jusqu'à terre. Quand la nuit, au clair de la lune, vous apercevez sur la nudité d'une savane, une yeuse isolée revêtue de cette draperie, vous croiriez voir un fantôme, traînant après lui ses longs voiles. La scène n'est pas moins pittoresque au grand jour; car une foule de papillons, de mouches brillantes, de colibris, de perruches vertes, de geais d'azur, vient s'accrocher à ces mousses, qui produisent alors l'effet d'une tapisserie en laine blanche, où l'ouvrier européen auroit brodé des insectes et des oiseaux éclatants.

» C'étoit dans ces riantes hôtelleries, préparées par le grand Esprit, que nous nous reposions à l'ombre. Lorsque les vents descendoient du ciel pour balancer ce grand cèdre, que le château aérien bâti sur ses branches alloit flottant avec les oiseaux et les voyageurs endormis sous ses abris, que mille soupirs sortoient des corridors et des voûtes du mobile édifice; jamais les merveilles de l'ancien monde n'ont approché de ce monument du désert.

» Chaque soir nous allumions un grand feu, et nous bâtissions la hutte du voyage, avec une écorce élevée sur quatre piquets. Si j'avois tué une dinde sauvage, un ramier, un faisan des bois, nous le suspendions devant le chêne embrasé, au bout d'une gaule plantée en terre, et nous abandonnions au vent le soin de tourner la proie du chasseur. Nous mangions des mousses appelées Tripes de roches, des écorces sucrées de bouleau, et des pommes de mai, qui ont le goût de la pêche et de la framboise. Le noyer noir, l'érable, le sumac, fournissoient le vin à notre table. Quelquefois j'allais chercher parmi les roseaux une plante, dont la fleur allongée en cornet contenoit un verre de la plus pure rosée. Nous bénissions la Providence qui, sur la foible tige d'une fleur, avoit placé cette source limpide au milieu des marais corrompus, comme elle a mis l'espérance au fond des cœurs ulcérés par le chagrin, comme elle a fait jaillir la vertu du sein des misères de la vie.

» Hélas! je découvris bientôt que je m'étois trompé sur le calme apparent d'Atala. A mesure que nous avancions elle devenoit triste. Souvent elle tressailloit sans cause, et tournoit précipitamment la tête. Je la surprenois attachant sur moi un regard passionné, qu'elle reportoit vers

le ciel avec une profonde mélancolie. Ce qui m'effrayoit surtout, étoit un secret, une pensée cachée au fond de son âme, que j'entrevoyois dans ses yeux. Toujours m'attirant et me repoussant, ranimant et détruisant mes espérances, quand je croyois avoir fait un peu de chemin dans son cœur, je me retrouvois au même point. Que de fois elle m'a dit : « O mon jeune » amant! je t'aime comme l'ombre des bois au » milieu du jour! Tu es beau comme le désert » avec toutes ses fleurs et toutes ses brises. Si je » me penche sur toi, je frémis ; si ma main tombe » sur la tienne, il me semble que je vais mourir. » L'autre jour le vent jeta tes cheveux sur mon » visage, tandis que tu te délassois sur mon sein, » je crus sentir le léger toucher des esprits invisi» bles. Oui, j'ai vu les chevrettes de la monta» gne d'Occone; j'ai entendu les propos des » hommes rassasiés de jours; mais la douceur » des chevreaux et la sagesse des vieillards sont » moins plaisantes et moins fortes que tes paro» les. Eh bien, pauvre Chactas, je ne serai ja» mais ton épouse! »

» Les perpétuelles contradictions de l'amour et de la religion d'Atala, l'abandon de sa tendresse et la chasteté de ses mœurs, la fierté de son caractère et sa profonde sensibilité, l'éléva-

tion de son âme dans les grandes choses, sa susceptibilité dans les petites, tout en faisoit pour moi un être incompréhensible. Atala ne pouvoit pas prendre sur un homme un foible empire : pleine de passions, elle étoit pleine de puissance; il falloit ou l'adorer, ou la haïr.

» Après quinze nuits d'une marche précipitée, nous entrâmes dans la chaîne des monts Allégany, et nous atteignîmes une des branches du Tenase, fleuve qui se jette dans l'Ohio. Aidé des conseils d'Atala, je bâtis un canot, que j'enduisis de gomme de prunier, après en avoir recousu les écorces avec des racines de sapin. Ensuite je m'embarquai avec Atala, et nous nous abandonnâmes au cours du fleuve.

» Le village indien de Sticoë, avec ses tombes pyramidales et ses huttes en ruines, se montroit à notre gauche, au détour d'un promontoire; nous laissions à droite la vallée de Keow, terminée par la perspective des cabanes de Jore, suspendues au front de la montagne du même nom. Le fleuve qui nous entraînoit, couloit entre de hautes falaises, au bout desquelles on apercevoit le soleil couchant. Ces profondes solitudes n'étoient point troublées par la présence de l'homme. Nous ne vîmes qu'un chasseur indien

qui, appuyé sur son arc et immobile sur la pointe d'un rocher, ressembloit à une statue élevée dans la montagne au génie de ces déserts.

» Atala et moi nous joignions notre silence au silence de cette scène. Tout à coup la fille de l'exil fit éclater dans les airs une voix pleine d'émotion et de mélancolie ; elle chantoit la patrie absente :

« Heureux ceux qui n'ont point vu la fumée
» des fêtes de l'étranger, et qui ne se sont assis
» qu'aux festins de leurs pères !

» Si le geai bleu du Meschacebé disoit à la
» nonpareille des Florides : Pourquoi vous plai-
» gnez-vous si tristement? n'avez-vous pas ici de
» belles eaux et de beaux ombrages, et toutes sor-
» tes de pâtures comme dans vos forêts? — Oui,
» répondroit la nonpareille fugitive ; mais mon
» nid est dans le jasmin, qui me l'apportera ?
» Et le soleil de ma savane, l'avez-vous ?

» Heureux ceux qui n'ont point vu la fumée des
» fêtes de l'étranger, et qui ne se sont assis qu'aux
» festins de leurs pères !

» Après les heures d'une marche pénible, le

» voyageur s'assied tristement. Il contemple au-
» tour de lui les toits des hommes; le voyageur
» n'a pas un lieu où reposer sa tête. Le voyageur
» frappe à la cabane, il met son arc derrière la
» porte, il demande l'hospitalité; le maître fait
» un geste de la main; le voyageur reprend son
» arc et retourne au désert!

» Heureux ceux qui n'ont point vu la fumée
» des fêtes de l'étranger, et qui ne se sont assis
» qu'aux festins de leurs pères!

» Merveilleuses histoires racontées autour du
» foyer, tendres épanchements du cœur, longues
» habitudes d'aimer si nécessaires à la vie, vous
» avez rempli les journées de ceux qui n'ont point
» quitté leur pays natal! Leurs tombeaux sont
» dans leur patrie, avec le soleil couchant, les
» pleurs de leurs amis et les charmes de la
» religion.

» Heureux ceux qui n'ont point vu la fumée
» des fêtes de l'étranger, et qui ne se sont assis
» qu'aux festins de leurs pères! »

» Ainsi chantoit Atala. Rien n'interrompoit
ses plaintes, hors le bruit insensible de notre
canot sur les ondes. En deux ou trois endroits

seulement elles furent recueillies par un foible écho, qui les redit à un second plus foible, et celui-ci à un troisième plus foible encore : on eût cru que les âmes des deux amants, jadis infortunés comme nous, attirées par cette mélodie touchante, se plaisoient à en soupirer les derniers sons dans la montagne.

» Cependant la solitude, la présence continuelle de l'objet aimé, nos malheurs même, redoubloient à chaque instant notre amour. Les forces d'Atala commençoient à l'abandonner, et les passions, en abattant son corps, alloient triompher de sa vertu. Elle prioit continuellement sa mère, dont elle avoit l'air de vouloir apaiser l'ombre irritée. Quelquefois elle me demandoit si je n'entendois pas une voix plaintive, si je ne voyois pas des flammes sortir de la terre. Pour moi, épuisé de fatigue, mais toujours brûlant de désir, songeant que j'étois peut-être perdu sans retour au milieu de ces forêts, cent fois je fus prêt à saisir mon épouse dans mes bras, cent fois je lui proposai de bâtir une hutte sur ces rivages et de nous y ensevelir ensemble. Mais elle me résista toujours : « Songe, me disoit-» elle, mon jeune ami, qu'un guerrier se doit » à sa patrie. Qu'est-ce qu'une femme auprès des » devoirs que tu as à remplir? Prends courage,

» fils d'Outalissi, ne murmure point contre ta
» destinée. Le cœur de l'homme est comme l'é-
» ponge du fleuve, qui tantôt boit une onde pure
» dans les temps de sérénité, tantôt s'enfle d'une
» eau bourbeuse, quand le ciel a troublé les eaux.
» L'éponge a-t-elle le droit de dire : Je croyois
» qu'il n'y auroit jamais d'orages, que le soleil
» ne seroit jamais brûlant? »

» O René, si tu crains les troubles du cœur défie-toi de la solitude : les grandes passions sont solitaires, et les transporter au désert, c'est les rendre à leur empire. Accablés de soucis et de craintes, exposés à tomber entre les mains des Indiens ennemis, à être engloutis dans les eaux, piqués des serpents, dévorés des bêtes, trouvant difficilement une chétive nourriture, et ne sachant plus de quel côté tourner nos pas, nos maux sembloient ne pouvoir plus s'accroître lorsqu'un accident y vint mettre le comble.

» C'étoit le vingt-septième soleil depuis notre départ des cabanes : la *lune de feu* [1] avoit commencé son cours, et tout annonçoit un orage. Vers l'heure où les matrones indiennes suspendent la crosse du labour aux branches du savinier, et où les perruches se retirent dans le

[1] Mois de juillet.

creux des cyprès, le ciel commença à se couvrir. Les voix de la solitude s'éteignirent, le désert fit silence, et les forêts demeurèrent dans un calme universel. Bientôt les roulements d'un tonnerre lointain, se prolongeant dans ces bois aussi vieux que le monde, en firent sortir des bruits sublimes. Craignant d'être submergés, nous nous hâtâmes de gagner le bord du fleuve, et de nous retirer dans une forêt.

» Ce lieu étoit un terrain marécageux. Nous avancions avec peine sous une voûte de smilax, parmi des ceps de vigne, des indigos, des faséoles, des lianes rampantes, qui entravoient nos pieds comme des filets. Le sol spongieux trembloit autour de nous, et à chaque instant nous étions près d'être engloutis dans des fondrières. Des insectes sans nombre, d'énormes chauves-souris nous aveugloient; les serpents à sonnette bruissoient de toutes parts; et les loups, les ours, les carcajous, les petits tigres, qui venoient se cacher dans ces retraites, les remplissoient de leurs rugissements.

» Cependant l'obscurité redouble : les nuages abaissés entrent sous l'ombrage des bois. La nue se déchire, et l'éclair trace un rapide losange de feu. Un vent impétueux sorti du couchant,

roule les nuages sur les nuages ; les forêts plient ; le ciel s'ouvre coup sur coup, et à travers ses crevasses, on aperçoit de nouveaux cieux et des campagnes ardentes. Quel affreux, quel magnifique spectacle! La foudre met le feu dans les bois; l'incendie s'étend comme une chevelure de flammes; des colonnes d'étincelles et de fumée assiégent les nues qui vomissent leurs foudres dans le vaste embrasement. Alors le grand Esprit couvre les montagnes d'épaisses ténèbres; du milieu de ce vaste chaos s'élève un mugissement confus formé par le fracas des vents, le gémissement des arbres, le hurlement des bêtes féroces, le bourdonnement de l'incendie, et la chute répétée du tonnerre qui siffle en s'éteignant dans les eaux.

» Le grand Esprit le sait! Dans ce moment je ne vis qu'Atala, je ne pensai qu'à elle. Sous le tronc penché d'un bouleau, je parvins à la garantir des torrents de la pluie. Assis moi-même sous l'arbre, tenant ma bien-aimée sur mes genoux, et réchauffant ses pieds nus entre mes mains, j'étois plus heureux que la nouvelle épouse qui sent pour la première fois son fruit tressaillir dans son sein.

» Nous prêtions l'oreille au bruit de la tem-

pête; tout à coup je sentis une larme d'Atala tomber sur mon sein : « Orage du cœur, m'é-
» criai-je, est-ce une goutte de votre pluie? »
Puis embrassant étroitement celle que j'aimois : « Atala, lui dis-je, vous me cachez quelque
» chose. Ouvre-moi ton cœur, ô ma beauté!
» cela fait tant de bien, quand un ami regarde
» dans notre âme! Raconte-moi cet autre secret
» de la douleur, que tu t'obstines à taire. Ah!
» je le vois, tu pleures ta patrie. » Elle repartit aussitôt : « Enfant des hommes, comment pleu-
» rerois-je ma patrie, puisque mon père n'étoit
» pas du pays des palmiers? » — « Quoi, répli-
» quai-je avec un profond étonnement, votre
» père n'étoit point du pays des palmiers! Quel
» est donc celui qui vous a mise sur cette terre?
» Répondez. » Atala dit ces paroles :

« Avant que ma mère eût apporté en ma-
» riage au guerrier Simaghan trente cavales,
» vingt buffles, cent mesures d'huile de glands,
» cinquante peaux de castors et beaucoup d'au-
» tres richesses, elle avoit connu un homme
» de la chair blanche. Or, la mère de ma mère
» lui jeta de l'eau au visage, et la contraignit
» d'épouser le magnanime Simaghan, tout sem-
» blable à un roi, et honoré des peuples comme
» un Génie. Mais ma mère dit à son nouvel

» époux : « Mon ventre a conçu, tuez-moi. » Simaghan lui répondit : « Le grand Esprit me garde » d'une si mauvaise action. Je ne vous mutilerai point, je ne vous couperai point le nez » ni les oreilles, parce que vous avez été sincère » et que vous n'avez point trompé ma couche. » Le fruit de vos entrailles sera mon fruit, et » je ne vous visiterai qu'après le départ de l'oiseau de rizière, lorsque la treizième lune aura » brillé. » En ce temps-là, je brisai le sein de » ma mère, et je commençai à croître, fière » comme une Espagnole et comme une Sauvage. Ma mère me fit chrétienne, afin que » son Dieu et le Dieu de mon père fût aussi » mon Dieu. Ensuite le chagrin d'amour vint la » chercher, et elle descendit dans la petite cave » garnie de peaux, d'où l'on ne sort jamais. »

» Telle fut l'histoire d'Atala. « Et quel étoit » donc ton père, pauvre orpheline ? lui dis-je ; » comment les hommes l'appeloient-ils sur la » terre, et quel nom portoit-il parmi les Génies ? » — « Je n'ai jamais lavé les pieds de mon » père, dit Atala ; je sais seulement qu'il vivoit » avec sa sœur à Saint-Augustin, et qu'il a toujours été fidèle à ma mère : Philippe étoit » son nom parmi les anges, et les hommes le » nommoient Lopez. »

» A ces mots je poussai un cri qui retentit dans toute la solitude ; le bruit de mes transports se mêla au bruit de l'orage. Serrant Atala sur mon cœur, je m'écriai avec des sanglots : « O ma sœur ! ô fille de Lopez ! fille de mon » bienfaiteur ! » Atàla, effrayée, me demanda d'où venoit mon trouble ; mais quand elle sut que Lopez étoit cet hôte généreux qui m'avoit adopté à Saint-Augustin, et que j'avois quitté pour être libre, elle fut saisie elle-même de confusion et de joie.

» C'en étoit trop pour nos cœurs que cette amitié fraternelle qui venoit nous visiter, et joindre son amour à notre amour. Désormais les combats d'Atala alloient devenir inutiles : en vain je la sentis porter une main à son sein, et faire un mouvement extraordinaire ; déjà je l'avois saisie, déjà je m'étois enivré de son souffle, déjà j'avois bu toute la magie de l'amour sur ses lèvres. Les yeux levés vers le ciel, à la lueur des éclairs, je tenois mon épouse dans mes bras, en présence de l'Éternel. Pompe nuptiale, digne de nos malheurs et de la grandeur de nos amours : superbes forêts qui agitiez vos lianes et vos dômes comme les rideaux et le ciel de notre couche, pins embrasés qui formiez les flambeaux de notre hymen,

fleuve débordé, montagnes mugissantes, affreuse et sublime nature, n'étiez-vous donc qu'un appareil préparé pour nous tromper, et ne pûtes-vous cacher un moment dans vos mystérieuses horreurs la félicité d'un homme !

» Atala n'offrait plus qu'une foible résistance ; je touchois au moment du bonheur, quand tout à coup un impétueux éclair, suivi d'un éclat de la foudre, sillonne l'épaisseur des ombres, remplit la forêt de soufre et de lumière, et brise un arbre à nos pieds. Nous fuyons. O surprise !... dans le silence qui succède, nous entendons le son d'une cloche ! Tous deux interdits, nous prêtons l'oreille à ce bruit, si étrange dans un désert. A l'instant un chien aboie dans le lointain ; il approche, il redouble ses cris, il arrive, il hurle de joie à nos pieds ; un vieux solitaire portant une petite lanterne, le suit à travers les ténèbres de la forêt. « La Providence » soit bénie ! s'écria-t-il, aussitôt qu'il nous » aperçut. Il y a bien long-temps que je vous » cherche ! Notre chien vous a sentis dès le » commencement de l'orage, et il m'a conduit » ici. Bon Dieu ! comme ils sont jeunes ! Pauvres » enfants ! comme ils ont dû souffrir ! Allons : » j'ai apporté une peau d'ours, ce sera pour cette » jeune femme ; voici un peu de vin dans notre

» calebasse. Que Dieu soit loué dans toutes ses » œuvres! sa miséricorde est bien grande, et sa » bonté est infinie! »

» Atala étoit aux pieds du religieux : « Chef » de la prière, lui disoit-elle, je suis chrétienne, » c'est le ciel qui t'envoie pour me sauver. » — « Ma fille, dit l'hermite en la relevant, nous son- » nons ordinairement la cloche de la mission » pendant la nuit et pendant les tempêtes, » pour appeler les étrangers; et, à l'exemple » de nos frères des Alpes et du Liban, nous » avons appris à notre chien à découvrir les » voyageurs égarés. » Pour moi, je comprenois à peine l'hermite; cette charité me sembloit si fort au-dessus de l'homme, que je croyois faire un songe. A la lueur de la petite lanterne que te- noit le religieux, j'entrevoyois sa barbe et ses che- veux tout trempés d'eau; ses pieds, ses mains et son visage étoient ensanglantés par les ronces. « Vieillard, m'écriai-je enfin, quel cœur as-tu » donc, toi qui n'as pas craint d'être frappé de la » foudre? » — « Craindre! repartit le père avec » une sorte de chaleur; craindre lorsqu'il y a des » hommes en péril et que je leur puis être utile! » je serois donc un bien indigne serviteur de » Jésus-Christ! » — « Mais sais-tu, lui dis-je, que » je ne suis pas chrétien? » — « Jeune homme,

» répondit l'hermite, vous ai-je demandé votre » religion ? Jésus-Christ n'a pas dit : « Mon » sang lavera celui-ci, et non celui-là. » Il est » mort pour le Juif et le Gentil, et il n'a vu » dans tous les hommes que des frères et des in- » fortunés. Ce que je fais ici pour vous est fort » peu de chose, et vous trouveriez ailleurs bien » d'autres secours; mais la gloire n'en doit point » retomber sur les prêtres. Que sommes-nous, » foibles solitaires, sinon de grossiers instru- » ments d'une œuvre céleste ? Eh! quel seroit le » soldat assez lâche pour reculer, lorsque son » chef, la croix à la main, et le front couronné » d'épines, marche devant lui au secours des » hommes? »

» Ces paroles saisirent mon cœur; des larmes d'admiration et de tendresse tombèrent de mes yeux. « Mes chers enfants, dit le missionnaire, » je gouverne dans ces forêts un petit troupeau » de vos frères sauvages. Ma grotte est assez » près d'ici dans la montagne; venez vous ré- » chauffer chez moi; vous n'y trouverez pas les » commodités de la vie; mais vous y aurez un » abri, et il faut encore en remercier la bonté » divine, car il y a bien des hommes qui en » manquent. »

LES LABOUREURS.

» Il y a des justes dont la conscience est si tranquille, qu'on ne peut approcher d'eux sans participer à la paix qui s'exhale, pour ainsi dire, de leur cœur et de leurs discours. A mesure que le solitaire parloit, je sentois les passions s'apaiser dans mon sein, et l'orage même du ciel sembloit s'éloigner à sa voix. Les nuages furent bientôt assez dispersés pour nous permettre de quitter notre retraite. Nous sortîmes de la forêt et nous commençâmes à gravir le revers d'une haute montagne. Le chien marchoit devant nous, en portant au bout d'un bâton la lanterne éteinte. Je tenois la main d'Atala, et nous suivions le missionnaire. Il se détournoit souvent pour nous regarder, contemplant avec pitié nos malheurs et notre jeunesse. Un livre étoit suspendu à son cou; il s'appuyoit sur un bâton blanc. Sa taille étoit élevée, sa figure pâle et maigre, sa physionomie simple et sincère. Il n'avoit pas les traits morts et effacés de l'homme né sans passions; on voyoit que ses jours avoient été mauvais, et les rides de son front montroient les belles cicatrices des passions guéries par la vertu et par l'amour de Dieu et des hommes. Quand il nous parloit debout et immobile, sa longue

barbe, ses yeux modestement baissés, le son affectueux de sa voix, tout en lui avoit quelque chose de calme et de sublime. Quiconque a vu, comme moi, le père Aubry cheminant seul avec son bâton et son breviaire dans le désert, a une véritable idée du voyageur chrétien sur la terre.

» Après une demi-heure d'une marche dangereuse par les sentiers de la montagne, nous arrivâmes à la grotte du missionnaire. Nous y entrâmes à travers les lierres et les giraumonts humides, que la pluie avoit abattus des rochers. Il n'y avoit dans ce lieu qu'une natte de feuilles de papaya, une calebasse pour puiser de l'eau, quelques vases de bois, une bêche, un serpent familier, et sur une pierre qui servoit de table, un crucifix et le livre des chrétiens.

» L'homme des anciens jours se hâta d'allumer du feu avec des lianes sèches; il brisa du maïs entre deux pierres, et en ayant fait un gâteau, il le mit cuire sous la cendre. Quand ce gâteau eut pris au feu une belle couleur dorée, il nous le servit tout brûlant avec de la crème de noix dans un vase d'érable. Le soir ayant ramené la sérénité, le serviteur du grand Esprit nous proposa d'aller nous asseoir à l'entrée de la grotte. Nous le suivîmes dans ce lieu qui com-

mandoit une vue immense. Les restes de l'orage étoient jetés en désordre vers l'orient; les feux de l'incendie allumé dans les forêts par la foudre brilloient encore dans le lointain ; au pied de la montagne un bois de pins tout entier étoit renversé dans la vase, et le fleuve rouloit pêle-mêle les argiles détrempées, les troncs des arbres, les corps des animaux et les poissons morts, dont on voyoit le ventre argenté flotter à la surface des eaux.

» Ce fut au milieu de cette scène, qu'Atala raconta notre histoire au vieux Génie de la montagne. Son cœur parut touché, et des larmes tombèrent sur sa barbe : « Mon enfant, dit-il à Atala, » il faut offrir vos souffrances à Dieu, pour la » gloire de qui vous avez déjà fait tant de choses ; » il vous rendra le repos. Voyez fumer ces forêts, » sécher ces torrents, se dissiper ces nuages; » croyez-vous que celui qui peut calmer une pa- » reille tempête ne pourra pas apaiser les trou- » bles du cœur de l'homme? Si vous n'avez pas de » meilleure retraite, ma chère fille, je vous offre » une place au milieu du troupeau que j'ai eu le » bonheur d'appeler à Jésus-Christ. J'instruirai » Chactas, et je vous le donnerai pour époux, » quand il sera digne de l'être. »

» A ces mots je tombai aux genoux du soli-

taire, en versant des pleurs de joie; mais Atala devint pâle comme la mort. Le vieillard me releva avec bénignité, et je m'aperçus alors qu'il avoit les deux mains mutilées. Atala comprit sur-le-champ ses malheurs. « Les barbares! » s'écria-t-elle.

« Ma fille, reprit le père avec un doux sourire, » qu'est-ce que cela auprès de ce qu'a enduré mon » divin Maître? Si les Indiens idolâtres m'ont » affligé, ce sont de pauvres aveugles que Dieu » éclairera un jour. Je les chéris même davan- » tage, en proportion des maux qu'ils m'ont » faits. Je n'ai pu rester dans ma patrie où j'étois » retourné, et où une illustre reine m'a fait l'hon- » neur de vouloir contempler ces foibles marques » de mon apostolat. Et quelle récompense plus » glorieuse pouvois-je recevoir de mes travaux, » que d'avoir obtenu du chef de notre religion la » permission de célébrer le divin sacrifice avec » ces mains mutilées? Il ne me restoit plus, » après un tel honneur, qu'à tâcher de m'en ren- » dre digne : je suis revenu au Nouveau-Monde, » consumer le reste de ma vie au service de mon » Dieu. Il y a bientôt trente ans que j'habite cette » solitude, et il y en aura demain vingt-deux que » j'ai pris possession de ce rocher. Quand j'arri- » vai dans ces lieux je n'y trouvai que des familles » vagabondes, dont les mœurs étoient féroces

» et la vie fort misérable. Je leur ai fait enten-
» dre la parole de paix, et leurs mœurs se sont
» graduellement adoucies. Ils vivent maintenant
» rassemblés au bas de cette montagne. J'ai tâ-
» ché, en leur enseignant les voies du salut, de
» leur apprendre les premiers arts de la vie, mais
» sans les porter trop loin, et en retenant ces
» honnêtes gens dans cette simplicité qui fait le
» bonheur. Pour moi, craignant de les gêner
» par ma présence, je me suis retiré sous cette
» grotte, où ils viennent me consulter. C'est ici
» que, loin des hommes, j'admire Dieu dans la
» grandeur de ces solitudes, et que je me prépare
» à la mort, que m'annoncent mes vieux jours. »

» En achevant ces mots, le solitaire se mit à genoux, et nous imitâmes son exemple. Il commença à haute voix une prière, à laquelle Atala répondoit. De muets éclairs ouvroient encore les cieux dans l'orient, et sur les nuages du couchant, trois soleils brilloient ensemble. Quelques renards dispersés par l'orage allongeoient leurs museaux noirs au bord des précipices, et l'on entendoit le frémissement des plantes qui, séchant à la brise du soir, relevoient de toutes parts leurs tiges abattues.

» Nous rentrâmes dans la grotte, où l'hermite

étendit un lit de mousse de cyprès pour Atala. Une profonde langueur se peignoit dans les yeux et dans les mouvements de cette vierge; elle regardoit le père Aubry, comme si elle eût voulu lui communiquer un secret; mais quelque chose sembloit la retenir, soit ma présence, soit une certaine honte, soit l'inutilité de l'aveu. Je l'entendis se lever au milieu de la nuit, elle cherchoit le solitaire; mais comme il lui avoit donné sa couche, il étoit allé contempler la beauté du ciel et prier Dieu sur le sommet de la montagne. Il me dit le lendemain que c'étoit assez sa coutume, même pendant l'hiver, aimant à voir les forêts balancer leurs cimes dépouillées, les nuages voler dans les cieux et à entendre les vents et les torrents gronder dans la solitude. Ma sœur fut donc obligée de retourner à sa couche, où elle s'assoupit. Hélas! comblé d'espérance, je ne vis dans la foiblesse d'Atala que des marques passagères de lassitude!

» Le lendemain je m'éveillai aux chants des cardinaux et des oiseaux-moqueurs, nichés dans les acacias et les lauriers qui environnoient la grotte. J'allai cueillir une rose de magnolia, et je la déposai humectée des larmes du matin, sur la tête d'Atala endormie. J'espérois, selon la religion de mon pays, que l'âme de quelque en-

fant mort à la mamelle, seroit descendue sur cette fleur dans une goutte de rosée, et qu'un heureux songe la porteroit au sein de ma future épouse. Je cherchai ensuite mon hôte; je le trouvai la robe relevée dans ses deux poches, un chapelet à la main, et m'attendant assis sur le tronc d'un pin tombé de vieillesse. Il me proposa d'aller avec lui à la Mission, tandis qu'Atala reposoit encore; j'acceptai son offre, et nous nous mîmes en route à l'instant.

» En descendant la montagne, j'aperçus des chênes où les Génies sembloient avoir dessiné des caractères étrangers. L'hermite me dit qu'il les avoit tracés lui-même, que c'étoient des vers d'un ancien poëte appelé Homère, et quelques sentences d'un autre poëte plus ancien encore, nommé Salomon. Il y avoit je ne sais quelle mystérieuse harmonie entre cette sagesse des temps, ces vers rongés de mousse, ce vieux Solitaire qui les avoit gravés, et ces vieux chênes qui lui servoient de livres.

» Son nom, son âge, la date de sa mission, étoient aussi marqués sur un roseau de savane, au pied de ces arbres. Je m'étonnai de la fragilité du dernier monument : « Il durera encore plus » que moi, me répondit le père, et aura toujours

» plus de valeur que le peu de bien que j'ai » fait. »

» De là, nous arrivâmes à l'entrée d'une vallée, où je vis un ouvrage merveilleux : c'étoit un pont naturel, semblable à celui de la Virginie, dont tu as peut-être entendu parler. Les hommes, mon fils, surtout ceux de ton pays, imitent souvent la nature, et leurs copies sont toujours petites; il n'en est pas ainsi de la nature, quand elle a l'air d'imiter les travaux des hommes, en leur offrant en effet des modèles. C'est alors qu'elle jette des ponts du sommet d'une montagne au sommet d'une autre montagne, suspend des chemins dans les nues, répand des fleuves pour canaux, sculpte des monts pour colonnes, et pour bassins creuse des mers.

» Nous passâmes sous l'arche unique de ce pont, et nous nous trouvâmes devant une autre merveille : c'étoit le cimetière des Indiens de la Mission, ou *les Bocages de la mort*. Le père Aubry avoit permis à ses néophytes d'ensevelir leurs morts à leur manière et de conserver au lieu de leurs sépultures son nom sauvage; il avoit seulement sanctifié ce lieu par une croix [1]. Le

[1] Le père Aubry avoit fait comme les jésuites à la Chine, qui permettoient aux Chinois d'enterrer leurs parents dans leurs jardins, selon leur ancienne coutume.

sol en étoit divisé, comme le champ commun des moissons, en autant de lots qu'il y avoit de familles. Chaque lot faisoit à lui seul un bois qui varioit selon le goût de ceux qui l'avoient planté. Un ruisseau serpentoit sans bruit au milieu de ces bocages; on l'appeloit *le Ruisseau de la paix*. Ce riant asile des âmes étoit fermé à l'orient par le pont sous lequel nous avions passé; deux collines le bornoient au septentrion et au midi; il ne s'ouvroit qu'à l'occident, où s'élevoit un grand bois de sapins. Les troncs de ces arbres, rouges marbrés de vert, montant sans branches jusqu'à leurs cimes, ressembloient à de hautes colonnes, et formoient le péristyle de ce temple de la mort; il y régnoit un bruit religieux, semblable au sourd mugissement de l'orgue sous les voûtes d'une église; mais lorsqu'on pénétroit au fond du sanctuaire, on n'entendoit plus que les hymnes des oiseaux qui célébroient à la mémoire des morts une fête éternelle.

» En sortant de ce bois, nous découvrîmes le village de la Mission, situé au bord d'un lac, au milieu d'une savane semée de fleurs. On y arrivoit par une avenue de magnolias et de chênes-verts, qui bordoient une de ces anciennes routes, que l'on trouve vers les montagnes qui divisent le Kentucky des Florides. Aussitôt que les In-

diens aperçurent leur pasteur dans la plaine, ils abandonnèrent leurs travaux et accoururent au-devant de lui. Les uns baisoient sa robe, les autres aidoient ses pas; les mères élevoient dans leurs bras leurs petits enfants, pour leur faire voir l'homme de Jésus-Christ, qui répandoit des larmes. Il s'informoit, en marchant, de ce qui se passoit au village; il donnoit un conseil à çelui-ci, réprimandoit doucement celui-là, il parloit des moissons à recueillir, des enfants à instruire, des peines à consoler, et il mêloit Dieu à tous ses discours.

» Ainsi escortés, nous arrivâmes au pied d'une grande croix qui se trouvoit sur le chemin. C'étoit là que le serviteur de Dieu avoit accoutumé de célébrer les mystères de sa religion : « Mes chers néophytes, dit-il en se tournant » vers la foule, il vous est arrivé un frère et une » sœur; et pour surcroît de bonheur, je vois » que la divine Providence a épargné hier vos » moissons : voilà deux grandes raisons de la » remercier. Offrons donc le saint sacrifice, et » que chacun y apporte un recueillement pro» fond, une foi vive, une reconnoissance infinie » et un cœur humilié. »

» Aussitôt le prêtre divin revêt une tunique

blanche d'écorce de mûriers; les vases sacrés sont tirés d'un tabernacle au pied de la croix, l'autel se prépare sur un quartier de roche, l'eau se puise dans le torrent voisin, et une grappe de raisin sauvage fournit le vin du sacrifice. Nous nous mettons tous à genoux dans les hautes herbes; le mystère commence.

» L'aurore paroissant derrière les montagnes, enflammoit l'orient. Tout étoit d'or ou de rose dans la solitude. L'astre annoncé par tant de splendeur sortit enfin d'un abîme de lumière, et son premier rayon rencontra l'hostie consacrée, que le prêtre, en ce moment même, élevoit dans les airs. O charme de la religion! O magnificence du culte chrétien! Pour sacrificateur un vieil hermite, pour autel un rocher, pour église le désert, pour assistance d'innocents Sauvages! Non, je ne doute point qu'au moment où nous nous prosternâmes, le grand mystère ne s'accomplît, et que Dieu ne descendît sur la terre, car je le sentis descendre dans mon cœur.

» Après le sacrifice, où il ne manqua pour moi que la fille de Lopez, nous nous rendîmes au village. Là, régnoit le mélange le plus touchant de la vie sociale et de la vie de la nature: au coin d'une cyprière de l'antique désert, on

découvroit une culture naissante; les épis rouloient à flots d'or sur le tronc du chêne abattu, et la gerbe d'un été remplaçoit l'arbre de trois siècles. Partout on voyoit les forêts livrées aux flammes pousser de grosses fumées dans les airs, et la charrue se promener lentement entre les débris de leurs racines. Des arpenteurs avec de longues chaînes alloient mesurant le terrain; des arbitres établissoient les premières propriétés; l'oiseau cédoit son nid; le repaire de la bête féroce se changeoit en une cabane; on entendoit gronder des forges, et les coups de la cognée faisoient, pour la dernière fois, mugir des échos expirant eux-mêmes avec les arbres qui leur servoient d'asile.

» J'errois avec ravissement au milieu de ces tableaux, rendus plus doux par l'image d'Atala et par les rêves de félicité dont je berçois mon cœur. J'admirois le triomphe du Christianisme sur la vie sauvage; je voyois l'Indien se civilisant à la voix de la religion; j'assistois aux noces primitives de l'Homme et de la Terre : l'homme, par ce grand contrat, abandonnant à la terre l'héritage de ses sueurs; et la terre s'engageant en retour à porter fidèlement les moissons, les fils et les cendres de l'homme.

» Cependant on présenta un enfant au mis-

sionnaire, qui le baptisa parmi des jasmins en fleurs, au bord d'une source, tandis qu'un cercueil, au milieu des jeux et des travaux, se rendoit aux Bocages de la mort. Deux époux reçurent la bénédiction nuptiale sous un chêne, et nous allâmes ensuite les établir dans un coin du désert. Le pasteur marchoit devant nous, bénissant çà et là, et le rocher, et l'arbre, et la fontaine, comme autrefois, selon le livre des Chrétiens, Dieu bénit la terre inculte, en la donnant en héritage à Adam. Cette procession, qui pêle-mêle avec ses troupeaux suivoit de rocher en rocher son chef vénérable, représentoit à mon cœur attendri ces migrations des premières familles, alors que Sem, avec ses enfants, s'avançoit à travers le monde inconnu, en suivant le soleil qui marchoit devant lui.

» Je voulus savoir du saint hermite, comment il gouvernoit ses enfants; il me répondit avec une grande complaisance : « Je ne leur ai donné » aucune loi; je leur ai seulement enseigné à » s'aimer, à prier Dieu, et à espérer une meil- » leure vie : toutes les lois du monde sont là- » dedans. Vous voyez au milieu du village une » cabane plus grande que les autres : elle sert » de chapelle dans la saison des pluies. On » s'y assemble soir et matin pour louer le Sei-

» gneur, et quand je suis absent, c'est un vieil-
» lard qui fait la prière; car la vieillesse est,
» comme la maternité, une espèce de sacerdoce.
» Ensuite on va travailler dans les champs, et
» si les propriétés sont divisées, afin que cha-
» cun puisse apprendre l'économie sociale, les
» moissons sont déposées dans des greniers com-
» muns, pour maintenir la charité fraternelle.
» Quatre vieillards distribuent avec égalité le
» produit du labeur. Ajoutez à cela des céré-
» monies religieuses, beaucoup de cantiques; la
» croix où j'ai célébré les mystères, l'ormeau
» sous lequel je prêche dans les bons jours, nos
» tombeaux tout près de nos champs de blé,
» nos fleuves où je plonge les petits enfants et
» les saint Jean de cette nouvelle Béthanie,
» vous aurez une idée complète de ce royaume
» de Jésus-Christ. »

» Les paroles du Solitaire me ravirent, et je sentis la supériorité de cette vie stable et occupée, sur la vie errante et oisive du Sauvage.

» Ah! René, je ne murmure point contre la Providence, mais j'avoue que je ne me rappelle jamais cette société évangélique, sans éprouver l'amertume des regrets. Qu'une hutte, avec Atala, sur ces bords, eût rendu ma vie heureuse! Là

finissoient toutes mes courses; là, avec une épouse, inconnu des hommes, cachant mon bonheur au fond des forêts, j'aurois passé comme ces fleuves, qui n'ont pas même un nom dans le désert. Au lieu de cette paix que j'osois alors me promettre, dans quel trouble n'ai-je point coulé mes jours! Jouet continuel de la fortune, brisé sur tous les rivages, long-temps exilé de mon pays, et n'y trouvant, à mon retour, qu'une cabane en ruine et des amis dans la tombe : telle devoit être la destinée de Chactas. »

LE DRAME.

« Si mon songe de bonheur fut vif, il fut aussi d'une courte durée, et le réveil m'attendoit à la grotte du Solitaire. Je fus surpris, en y arrivant au milieu du jour, de ne pas voir Atala accourir au-devant de nos pas. Je ne sais quelle soudaine horreur me saisit. En approchant de la grotte, je n'osois appeler la fille de Lopez : mon imagination étoit également épouvantée, ou du bruit, ou du silence qui succéderoit à mes cris. Encore plus effrayé de la nuit qui régnoit à l'entrée du rocher, je dis au missionnaire : « O vous, que le ciel accompagne » et fortifie, pénétrez dans ces ombres. »

» Qu'il est foible celui que les passions do-

minent! Qu'il est fort celui qui se repose en Dieu! Il y avoit plus de courage dans ce cœur religieux, flétri par soixante-seize années, que dans toute l'ardeur de ma jeunesse. L'homme de paix entra dans la grotte, et je restai au dehors plein de terreur. Bientôt un foible murmure semblable à des plaintes sortit du fond du rocher, et vint frapper mon oreille. Poussant un cri, et retrouvant mes forces, je m'élançai dans la nuit de la caverne..... Esprits de mes pères! vous savez seuls le spectacle qui frappa mes yeux!

» Le Solitaire avoit allumé un flambeau de pin; il le tenoit d'une main tremblante, au-dessus de la couche d'Atala. Cette belle et jeune femme, à moitié soulevée sur le coude, se montroit pâle et échevelée. Les gouttes d'une sueur pénible brilloient sur son front; ses regards à demi éteints cherchoient encore à m'exprimer son amour, et sa bouche essayoit de sourire. Frappé comme d'un coup de foudre, les yeux fixés, les bras étendus, les lèvres entr'ouvertes, je demeurai immobile. Un profond silence règne un moment parmi les trois personnages de cette scène de douleur. Le Solitaire le rompt le premier : « Ceci, dit-il, ne sera qu'une fièvre » occasionée par la fatigue, et si nous nous

» résignons à la volonté de Dieu, il aura pitié
» de nous. »

» A ces paroles, le sang suspendu reprit son cours dans mon cœur, et avec la mobilité du Sauvage, je passai subitement de l'excès de la crainte à l'excès de la confiance. Mais Atala ne m'y laissa pas long-temps. Balançant tristement la tête, elle nous fit signe de nous approcher de sa couche.

« Mon père, dit-elle d'une voix affoiblie, en
» s'adressant au religieux, je touche au mo-
» ment de la mort. O Chactas ! écoute sans dés-
» espoir le funeste secret que je t'ai caché, pour
» ne pas te rendre trop misérable, et pour
» obéir à ma mère. Tâche de ne pas m'interrom-
» pre par des marques d'une douleur, qui pré-
» cipiteroient le peu d'instants que j'ai à vivre.
» J'ai beaucoup de choses à raconter, et aux
» battements de ce cœur, qui se ralentissent...
» à je ne sais quel fardeau glacé que mon sein
» soulève à peine... je sens que je ne me saurois
» trop hâter. »

» Après quelques moments de silence, Atala poursuivit ainsi :

« Ma triste destinée a commencé presque

» avant que j'eusse vu la lumière. Ma mère » m'avoit conçue dans le malheur ; je fatiguois » son sein, et elle me mit au monde avec de » grands déchirements d'entrailles : on déses- » péra de ma vie. Pour sauver mes jours, ma » mère fit un vœu : elle promit à la Reine des » Anges que je lui consacrerois ma virginité, si » j'échappois à la mort... Vœu fatal qui me » précipite au tombeau !

» J'entrois dans ma seizième année, lorsque » je perdis ma mère. Quelques heures avant de » mourir, elle m'appela au bord de sa couche. « Ma fille, me dit-elle en présence d'un mis- » sionnaire qui consoloit ses derniers instants ; » ma fille, tu sais le vœu que j'ai fait pour toi. » Voudrois-tu démentir ta mère ? O mon Atala ! » je te laisse dans un monde qui n'est pas » digne de posséder une chrétienne, au milieu » d'idolâtres qui persécutent le Dieu de ton père » et le mien, le Dieu qui, après t'avoir donné » le jour, te l'a conservé par un miracle. Eh ! » ma chère enfant, en acceptant le voile des » vierges, tu ne fais que renoncer aux soucis de » la cabane et aux funestes passions qui ont » troublé le sein de ta mère ! Viens donc, ma » bien-aimée, viens ; jure sur cette image de » la Mère du Sauveur, entre les mains de ce

» saint prêtre et de ta mère expirante, que tu » ne me trahiras point à la face du ciel. Songe » que je me suis engagée pour toi, afin de te » sauver la vie, et que si tu ne tiens ma pro- » messe, tu plongeras l'âme de ta mère dans » des tourments éternels. »

» O ma mère! pourquoi parlâtes-vous ainsi! » O religion qui fais à la fois mes maux et ma » félicité, qui me perds et qui me consoles! » Et toi, cher et triste objet d'une passion qui » me consume jusque dans les bras de la mort, » tu vois maintenant, ô Chactas, ce qui a fait » la rigueur de notre destinée!.... Fondant » en pleurs et me précipitant dans le sein ma- » ternel, je promis tout ce qu'on me voulut » faire promettre. Le missionnaire prononça sur » moi les paroles redoutables, et me donna le » scapulaire qui me lie pour jamais. Ma mère » me menaça de sa malédiction, si jamais je » rompois mes vœux, et après m'avoir recom- » mandé un secret inviolable envers les païens, » persécuteurs de ma religion, elle expira en » me tenant embrassée.

» Je ne connus pas d'abord le danger de mes » serments. Pleine d'ardeur, et chrétienne véri- » table, fière du sang espagnol qui coule dans

» mes veines, je n'aperçus autour de moi que » des hommes indignes de recevoir ma main; » je m'applaudis de n'avoir d'autre époux que » le Dieu de ma mère. Je te vis, jeune et beau » prisonnier, je m'attendris sur ton sort, je » t'osai parler au bûcher de la forêt; alors je » sentis tout le poids de mes vœux. »

» Comme Atala achevoit de prononcer ces paroles, serrant les poings, et regardant le missionnaire d'un air menaçant, je m'écriai : « La voilà donc cette religion que vous m'avez » tant vantée! Périsse le serment qui m'enlève » Atala! Périsse le Dieu qui contrarie la nature! » Homme, prêtre, qu'es-tu venu faire dans ces » forêts? »

« Te sauver, dit le vieillard d'une voix ter- » rible, dompter tes passions, et t'empêcher, » blasphémateur, d'attirer sur toi la colère cé- » leste! Il te sied bien, jeune homme, à peine » entré dans la vie, de te plaindre de tes dou- » leurs! Où sont les marques de tes souffrances? » Où sont les injustices que tu as supportées? » Où sont tes vertus, qui seules pourroient te » donner quelques droits à la plainte? Quel ser- » vice as-tu rendu? Quel bien as-tu fait? Eh! » malheureux, tu ne m'offres que des passions,

» et tu oses accuser le ciel! Quand tu auras, » comme le père Aubry, passé trente années » exilé sur les montagnes, tu seras moins prompt » à juger des desseins de la Providence; tu » comprendras alors que tu ne sais rien, que » tu n'es rien, et qu'il n'y a point de châtiment » si rigoureux, point de maux si terribles, que » la chair corrompue ne mérite de souffrir. »

» Les éclairs qui sortoient des yeux du vieillard, sa barbe qui frappoit sa poitrine, ses paroles foudroyantes le rendoient semblable à un Dieu. Accablé de sa majesté, je tombai à ses genoux, et lui demandai pardon de mes emportements. « Mon fils, me répondit-il avec un » accent si doux, que le remords entra dans » mon âme, mon fils, ce n'est pas pour moi-» même que je vous ai réprimandé. Hélas! vous » avez raison, mon cher enfant : je suis venu » faire bien peu de chose dans ces forêts, et » Dieu n'a pas de serviteur plus indigne que » moi. Mais, mon fils, le ciel, le ciel, voilà » ce qu'il ne faut jamais accuser! Pardonnez-» moi si je vous ai offensé, mais écoutons votre » sœur. Il y a peut-être du remède, ne nous » lassons point d'espérer. Chactas, c'est une » religion bien divine que celle-là qui a fait » une vertu de l'espérance! »

« Mon jeune ami, reprit Atala, tu as été » témoin de mes combats, et cependant tu » n'en as vu que la moindre partie; je te cachois le reste. Non, l'esclave noir qui arrose » de ses sueurs les sables ardents de la Floride » est moins misérable que n'a été Atala. Te » sollicitant à la fuite, et pourtant certaine de » mourir si tu t'éloignois de moi; craignant de » fuir avec toi dans les déserts, et cependant » haletant après l'ombrage des bois.... Ah! s'il » n'avoit fallu que quitter parents, amis, patrie; » si même (chose affreuse) il n'y eût eu que » la perte de mon âme!... Mais ton ombre, ô » ma mère, ton ombre étoit toujours là, me » reprochant ses tourments! J'entendois tes » plaintes, je voyois les flammes de l'enfer te » consumer. Mes nuits étoient arides et pleines » de fantômes, mes jours étaient désolés; la » rosée du soir séchoit en tombant sur ma peau » brûlante; j'entr'ouvrois mes lèvres aux brises, » et les brises, loin de m'apporter la fraîcheur, » s'embrasoient du feu de mon souffle. Quel » tourment de te voir sans cesse auprès de » moi, loin de tous les hommes, dans de profondes solitudes, et de sentir entre toi et moi » une barrière invincible! Passer ma vie à tes » pieds, te servir comme ton esclave, apprêter » ton repas et ta couche dans quelque coin

» ignoré de l'univers, eût été pour moi le bon-
» heur suprême; ce bonheur, j'y touchois, et
» je ne pouvois en jouir. Quel dessein n'ai-je
» point rêvé! Quel songe n'est point sorti de
» ce cœur si triste! Quelquefois en attachant
» mes yeux sur toi, j'allois jusqu'à former des
» désirs aussi insensés que coupables : tantôt
» j'aurois voulu être avec toi la seule créature
» vivante sur la terre; tantôt, sentant une di-
» vinité qui m'arrêtoit dans mes horribles trans-
» ports, j'aurois désiré que cette divinité se fût
» anéantie, pourvu que serrée dans tes bras,
» j'eusse roulé d'abîme en abîme avec les dé-
» bris de Dieu et du monde! A présent même...
» le dirai-je ? à présent que l'éternité va m'en-
» gloutir, que je vais paroître devant le Juge
» inexorable, au moment où, pour obéir à ma
» mère, je vois avec joie ma virginité dévorer
» ma vie; eh bien! par une affreuse contradic-
» tion, j'emporte le regret de n'avoir pas été
» à toi!... »

—« Ma fille, interrompit le missionnaire, votre
» douleur vous égare. Cet excès de passion au-
» quel vous vous livrez est rarement juste, il
» n'est pas même dans la nature; et en cela il
» est moins coupable aux yeux de Dieu, parce
» que c'est plutôt quelque chose de faux dans

» l'esprit, que de vicieux dans le cœur. Il faut » donc éloigner de vous ces emportements, qui » ne sont pas dignes de votre innocence. Mais » aussi, ma chère enfant, votre imagination » impétueuse vous a trop alarmée sur vos vœux. » La religion n'exige point de sacrifice plus » qu'humain. Ses sentiments vrais, ses vertus » tempérées sont bien au-dessus des sentiments » exaltés et des vertus forcées d'un prétendu hé- » roïsme. Si vous aviez succombé, eh bien! » pauvre brebis égarée, le Bon Pasteur vous au- » roit cherchée, pour vous ramener au troupeau. » Les trésors du repentir vous étoient ouverts : » il faut des torrents de sang pour effacer nos » fautes aux yeux des hommes, une seule larme » suffit à Dieu. Rassurez-vous donc, ma chère » fille, votre situation exige du calme ; adres- » sons-nous à Dieu, qui guérit toutes les plaies » de ses serviteurs. Si c'est sa volonté, comme » je l'espère, que vous échappiez à cette mala- » die, j'écrirai à l'évêque de Québec ; il a les » pouvoirs nécessaires pour vous relever de vos » vœux, qui ne sont que des vœux simples, et » vous achèverez vos jours près de moi avec » Chactas votre époux. »

» A ces paroles du vieillard, Atala fut saisie d'une longue convulsion, dont elle ne sortit

que pour donner des marques d'une douleur effrayante. « Quoi ! dit-elle en joignant les » deux mains avec passion, il y avoit du remède ! » Je pouvois être relevée de mes vœux ! » — « Oui, » ma fille, répondit le père ; et vous le pouvez » encore. » — « Il est trop tard, il est trop tard ! » s'écria-t-elle. Faut-il mourir, au moment où » j'apprends que j'aurois pu être heureuse ! Que » n'ai-je connu plus tôt ce saint vieillard ! Aujour- » d'hui, de quel bonheur je jouirois, avec toi, » avec Chactas chrétien..., consolée, rassurée par » ce prêtre auguste... dans ce désert... pour » toujours..... oh ! c'eût été trop de félicité ! »

« — Calme-toi, lui dis-je, en saisissant une des » mains de l'infortunée ; calme-toi, ce bonheur, » nous allons le goûter. » — « Jamais ! jamais ! » dit Atala. — « Comment ? » repartis-je. — « Tu ne » sais pas tout, s'écria la vierge : c'est hier..... » pendant l'orage... J'allois violer mes vœux ; » j'allois plonger ma mère dans les flammes de » l'abîme ; déjà sa malédiction étoit sur moi ; » déjà je mentois au Dieu qui m'a sauvé la vie.... » Quand tu baisois mes lèvres tremblantes, tu » ne savois pas, tu ne savois pas que tu n'em- » brassois que la mort ! » — « O ciel ! s'écria le » missionnaire, chère enfant, qu'avez-vous » fait ? » — « Un crime, mon père, dit Atala les » yeux égarés ; mais je ne perdois que moi, et

» je sauvois ma mère. » — « Achève donc, » m'écriai-je plein d'épouvante. — «Eh bien! dit» elle, j'avois prévu ma foiblesse; en quittant » les cabanes, j'ai emporté avec moi......... » — « Quoi? » repris-je avec horreur. — « Un poison! dit le père. — « Il est dans mon sein! » s'écria Atala.

» Le flambeau échappe de la main du Solitaire, je tombe mourant près de la fille de Lopez, le vieillard nous saisit l'un et l'autre dans ses bras, et tous trois, dans l'ombre, nous mêlons un moment nos sanglots sur cette couche funèbre.

« Réveillons-nous, réveillons-nous, dit bientôt » le courageux hermite en allumant une lampe! » Nous perdons des moments précieux : intré» pides chrétiens, bravons les assauts de l'ad» versité: la corde au cou, la cendre sur la tête, » jetons-nous aux pieds du Très-Haut, pour im» plorer sa clémence, ou pour nous soumettre » à ses décrets. Peut-être est-il temps encore. » Ma fille, vous eussiez dû m'avertir hier au » soir. »

— « Hélas! mon père, dit Atala, je vous ai » cherché la nuit dernière; mais le ciel en pu-

» nition de mes fautes, vous a éloigné de moi.
» Tout secours eût d'ailleurs été inutile; car les
» Indiens même, si habiles dans ce qui re-
» garde les poisons, ne connoissent point de
» remède à celui que j'ai pris. O Chactas! juge
» de mon étonnement, quand j'ai vu que le
» coup n'étoit pas aussi subit que je m'y atten-
» dois! Mon amour a redoublé mes forces, mon
» âme n'a pu si vîte se séparer de toi. »

» Ce ne fut plus ici par des sanglots que je troublai le récit d'Atala, ce fut par ces emportements qui ne sont connus que des Sauvages. Je me roulai furieux sur la terre en me tordant les bras, et en me dévorant les mains. Le vieux prêtre, avec une tendresse merveilleuse, couroit du frère à la sœur, et nous prodiguoit mille secours. Dans le calme de son cœur et sous le fardeau des ans, il savoit se faire entendre à notre jeunesse, et sa religion lui fournissoit des accents plus tendres et plus brûlants que nos passions même. Ce prêtre, qui depuis quarante années s'immoloit chaque jour au service de Dieu et des hommes dans ces montagnes, ne te rappelle-t-il pas ces holocaustes d'Israël, fumant perpétuellement sur les hauts lieux, devant le Seigneur?

» Hélas! ce fut en vain qu'il essaya d'appor-

ter quelque remède aux maux d'Atala. La fatigue, le chagrin, le poison et une passion plus mortelle que tous les poisons ensemble, se réunissoient pour ravir cette fleur à la solitude. Vers le soir, des symptômes effrayants se manifestèrent; un engourdissement général saisit les membres d'Atala, et les extrémités de son corps commencèrent à refroidir : « Touche mes doigts, me » disoit-elle, ne les trouves-tu pas bien glacés? » Je ne savois que répondre, et mes cheveux se hérissoient d'horreur; ensuite elle ajoutoit: « Hier » encore, mon bien-aimé, ton seul toucher me » faisoit tressaillir, et voilà que je ne sens plus » ta main, je n'entends presque plus ta voix, les » objets de la grotte disparoissent tour à tour. Ne » sont-ce pas les oiseaux qui chantent ? Le soleil » doit être près de se coucher maintenant? Chactas, ses rayons seront bien beaux au désert, » sur ma tombe ! »

» Atala s'apercevant que ces paroles nous faisoient fondre en pleurs, nous dit : « Pardonnez-» moi, mes bons amis, je suis bien foible; mais » peut-être que je vais devenir plus forte. Cependant mourir si jeune, tout à la fois, quand » mon cœur étoit si plein de vie ! Chef de la » prière, aie pitié de moi; soutiens-moi. Crois-

» tu que ma mère soit contente, et que Dieu me
» pardonne ce que j'ai fait ? »

— « Ma fille, répondit le bon religieux, en versant des larmes, et les essuyant avec ses doigts
» tremblants et mutilés ; ma fille, tous vos malheurs viennent de votre ignorance ; c'est votre
» éducation sauvage et le manque d'instruction
» nécessaire qui vous ont perdue ; vous ne saviez
» pas qu'une chrétienne ne peut disposer de sa
» vie. Consolez-vous donc, ma chère brebis ;
» Dieu vous pardonnera, à cause de la simplicité
» de votre cœur. Votre mère et l'imprudent missionnaire qui la dirigeoit, ont été plus coupables que vous ; ils ont passé leurs pouvoirs,
» en vous arrachant un vœu indiscret ; mais
» que la paix du Seigneur soit avec eux ! Vous
» offrez tous trois un terrible exemple des dangers de l'enthousiasme, et du défaut de lumières en matière de religion. Rassurez-vous,
» mon enfant ; celui qui sonde les reins et les
» cœurs vous jugera sur vos intentions, qui étoient
» pures, et non sur votre action qui est condamnable.

» Quant à la vie, si le moment est arrivé de
» vous endormir dans le Seigneur, ah ! ma chère
» enfant, que vous perdez peu de choses, en perdant ce monde ! Malgré la solitude où vous

» avez vécu, vous avez connu les chagrins; que » penseriez-vous donc, si vous eussiez été témoin » des maux de la société, si, en abordant sur les » rivages de l'Europe, votre oreille eût été frap- » pée de ce long cri de douleur, qui s'élève de » cette vieille terre? L'habitant de la cabane, et » celui des palais, tout souffre, tout gémit ici- » bas; les reines ont été vues pleurant comme » de simples femmes, et l'on s'est étonné de la » quantité de larmes que contiennent les yeux » des rois!

» Est-ce votre amour que vous regrettez? Ma » fille, il faudroit autant pleurer un songe. Con- » noissez-vous le cœur de l'homme, et pourriez- » vous compter les inconstances de son désir? » Vous calculeriez plutôt le nombre des vagues » que la mer roule dans une tempête. Atala, » les sacrifices, les bienfaits ne sont pas des » liens éternels : un jour, peut-être, le dégoût » fût venu avec la satiété, le passé eût été compté » pour rien, et l'on n'eût plus aperçu que les » inconvénients d'une union pauvre et méprisée. » Sans doute, ma fille, les plus belles amours » furent celles de cet homme et de cette femme, » sortis de la main du Créateur. Un paradis » avoit été formé pour eux, ils étoient inno- » cents et immortels. Parfaits de l'âme et du

» corps, ils se convenoient en tout : Ève avoit
» été créée pour Adam, et Adam pour Eve.
» S'ils n'ont pu toutefois se maintenir dans cet
» état de bonheur, quels couples le pourront
» après eux? Je ne vous parlerai point des ma-
» riages des premiers-nés des hommes, de ces
» unions ineffables, alors que la sœur étoit l'é-
» pouse du frère, que l'amour et l'amitié fra-
» ternelle se confondoient dans le même cœur,
» et que la pureté de l'une augmentoit les dé-
» lices de l'autre. Toutes ces unions ont été
» troublées; la jalousie s'est glissée à l'autel de
» gazon où l'on immoloit le chevreau, elle a
» régné sous la tente d'Abraham, et dans ces
» couches même où les patriarches goûtoient
» tant de joie, qu'ils oublioient la mort de
» leurs mères.

» Vous seriez-vous donc flattée, mon en-
» fant, d'être plus innocente et plus heureuse
» dans vos liens, que ces saintes familles dont
» Jésus-Christ a voulu descendre? Je vous épar-
» gne les détails des soucis du ménage, les dis-
» putes, les reproches mutuels, les inquiétu-
» des et toutes ces peines secrètes qui veillent
» sur l'oreiller du lit conjugal. La femme re-
» nouvelle ses douleurs chaque fois qu'elle est
» mère, et elle se marie en pleurant. Que de

» maux dans la seule perte d'un nouveau-né à
» qui l'on donnoit le lait, et qui meurt sur votre
» sein! La montagne a été pleine de gémisse-
» ments; rien ne pouvoit consoler Rachel, parce
» que ses fils n'étoient plus. Ces amertumes at-
» tachées aux tendresses humaines sont si fortes,
» que j'ai vu dans ma patrie de grandes dames,
» aimées par des rois, quitter la cour pour s'en-
» sevelir dans des cloîtres, et mutiler cette
» chair révoltée, dont les plaisirs ne sont que
» des douleurs.

» Mais peut-être direz-vous que ces derniers
» exemples ne vous regardent pas; que toute
» votre ambition se réduisoit à vivre dans une
» obscure cabane avec l'homme de votre choix;
» que vous cherchiez moins les douceurs du ma-
» riage, que les charmes de cette folie que la
» jeunesse appelle amour? Illusion, chimère,
» vanité, rêve d'une imagination blessée! Et
» moi aussi, ma fille, j'ai connu les troubles du
» cœur; cette tête n'a pas toujours été chauve,
» ni ce sein aussi tranquille qu'il vous le paroît
» aujourd'hui. Croyez-en mon expérience: si
» l'homme, constant dans ses affections, pou-
» voit sans cesse fournir à un sentiment renou-
» velé sans cesse, sans doute, la solitude et l'a-
» mour l'égaleroient à Dieu même; car ce sont

» là les deux éternels plaisirs du grand Être.
» Mais l'âme de l'homme se fatigue, et jamais
» elle n'aime long-temps le même objet avec
» plénitude. Il y a toujours quelques points
» par où deux cœurs ne se touchent pas, et
» ces points suffisent à la longue pour rendre
» la vie insupportable.

» Enfin, ma chère fille, le grand tort des
» hommes, dans leur songe de bonheur, est
» d'oublier cette infirmité de la mort attachée
» à leur nature : il faut finir. Tôt ou tard,
» quelle qu'eût été votre félicité, ce beau vi-
» sage se fût changé en cette figure uniforme
» que le sépulcre donne à la famille d'Adam;
» l'œil même de Chactas n'auroit pu vous re-
» connoître entre vos sœurs de la tombe. L'a-
» mour n'étend point son empire sur les vers
» du cercueil. Que dis-je? (ô vanité des vani-
» tés!) que parlé-je de la puissance des amitiés
» de la terre? Voulez-vous, ma chère fille, en
» connoître l'étendue? Si un homme revenoit
» à la lumière, quelques années après sa mort,
» je doute qu'il fût revu avec joie, par ceux-là
» même qui ont donné le plus de larmes à sa
» mémoire : tant on forme vîte d'autres liai-
» sons, tant on prend facilement d'autres ha-
» bitudes, tant l'inconstance est naturelle à

» l'homme, tant notre vie est peu de chose
» même dans le cœur de nos amis!

» Remerciez donc la bonté divine, ma chère
» fille, qui vous retire si vîte de cette vallée de
» misère. Déjà le vêtement blanc et la cou-
» ronne éclatante des vierges se préparent pour
» vous sur les nuées; déjà j'entends la Reine
» des Anges qui vous crie : « Venez, ma digne
» servante, venez, ma colombe, venez vous as-
» seoir sur un trône de candeur, parmi toutes
» ces filles qui ont sacrifié leur beauté et leur
» jeunesse au service de l'humanité, à l'éduca-
» tion des enfants et aux chefs-d'œuvre de la pé-
» nitence. Venez, rose mystique, vous reposer
» sur le sein de Jésus-Christ. Ce cercueil, lit
» nuptial que vous vous êtes choisi, ne sera
» point trompé; et les embrassements de votre
» céleste époux ne finiront jamais! »

» Comme le dernier rayon du jour abat les vents et répand le calme dans le ciel, ainsi la parole tranquille du vieillard apaisa les passions dans le sein de mon amante. Elle ne parut plus occupée que de ma douleur, et des moyens de me faire supporter sa perte. Tantôt elle me disoit qu'elle mourroit heureuse, si je lui promettois de sécher mes pleurs; tantôt elle me

parloit de ma mère, de ma patrie; elle cherchoit à me distraire de la douleur présente, en réveillant en moi une douleur passée. Elle m'exhortoit à la patience, à la vertu. « Tu ne » seras pas toujours malheureux, disoit-elle : si » le ciel t'éprouve aujourd'hui, c'est seulement » pour te rendre plus compatissant aux maux » des autres. Le cœur, ô Chactas, est comme » ces sortes d'arbres qui ne donnent leur baume » pour les blessures des hommes, que lorsque » le fer les a blessés eux-mêmes. »

» Quand elle avoit ainsi parlé, elle se tournoit vers le missionnaire, cherchoit auprès de lui le soulagement qu'elle m'avoit fait éprouver, et, tour à tour consolante et consolée, elle donnoit et recevoit la parole de vie sur la couche de la mort.

» Cependant l'hermite redoubloit de zèle. Ses vieux os s'étoient ranimés par l'ardeur de la charité, et toujours préparant des remèdes, rallumant le feu, rafraîchissant la couche, il faisoit d'admirables discours sur Dieu et sur le bonheur des justes. Le flambeau de la religion à la main, il sembloit précéder Atala dans la tombe, pour lui en montrer les secrètes merveilles. L'humble grotte étoit remplie de la

grandeur de ce trépas chrétien, et les esprits célestes étoient, sans doute, attentifs à cette scène où la religion luttoit seule contre l'amour, la jeunesse et la mort.

» Elle triomphoit cette religion divine, et l'on s'apercevoit de sa victoire à une sainte tristesse qui succédoit dans nos cœurs aux premiers transports des passions. Vers le milieu de la nuit, Atala sembla se ranimer pour répéter des prières que le religieux prononçoit au bord de sa couche. Peu de temps après, elle me tendit la main, et avec une voix qu'on entendoit à peine, elle me dit : « Fils d'Outalissi, te rap-
» pelles-tu cette première nuit où tu me pris
» pour la Vierge des dernières amours? Sin-
» gulier présage de notre destinée ! » Elle s'arrêta ; puis elle reprit : « Quand je songe que
» je te quitte pour toujours, mon cœur fait un
» tel effort pour revivre, que je me sens presque
» le pouvoir de me rendre immortelle à force
» d'aimer. Mais, ô mon Dieu, que votre vo-
» lonté soit faite! » Atala se tut pendant quelques instants; elle ajouta : « Il ne me reste plus
» qu'à vous demander pardon des maux que
» je vous ai causés. Je vous ai beaucoup tour-
» menté par mon orgueil et mes caprices. Chac-
» tas, un peu de terre jeté sur mon corps va

» mettre tout un monde entre vous et moi,
» et vous délivrer pour toujours du poids de
» mes infortunes. »

—« Vous pardonner, répondis-je noyé de lar-
» mes, n'est-ce pas moi qui ai causé tous vos
» malheurs? » — « Mon ami, dit-elle en m'in-
» terrompant, vous m'avez rendue très-heu-
» reuse, et si j'étois à recommencer la vie, je
» préférerois encore le bonheur de vous avoir
» aimé quelques instants dans un exil infortuné
» à toute une vie de repos dans ma patrie. »

» Ici la voix d'Atala s'éteignit; les ombres de la mort se répandirent autour de ses yeux et de sa bouche; ses doigts errants cherchoient à toucher quelque chose; elle conversoit tout bas avec des esprits invisibles. Bientôt, faisant un effort, elle essaya, mais en vain, de détacher de son cou le petit crucifix; elle me pria de le dénouer moi-même, et elle me dit :

« Quand je te parlai pour la première fois,
» tu vis cette croix briller à la lueur du feu sur
» mon sein; c'est le seul bien que possède Atala.
» Lopez, ton père et le mien, l'envoya à ma
» mère, peu de jours après ma naissance. Reçois
» donc de moi cet héritage, ô mon frère, con-

» serve-le en mémoire de mes malheurs. Tu
» auras recours à ce Dieu des infortunés dans
» les chagrins de ta vie. Chactas, j'ai une der-
» nière prière à te faire. Ami, notre union au-
» roit été courte sur la terre, mais il est après
» cette vie une plus longue vie. Qu'il seroit af-
» freux d'être séparée de toi pour jamais! Je ne
» fais que te devancer aujourd'hui, et je te vais
» attendre dans l'empire céleste. Si tu m'as ai-
» mée, fais-toi instruire dans la religion chré-
» tienne, qui prépara notre réunion. Elle fait
» sous tes yeux un grand miracle cette religion
» puisqu'elle me rend capable de te quitter,
» sans mourir dans les angoisses du désespoir.
» Cependant, Chactas, je ne veux de toi qu'une
» simple promesse, je sais trop ce qu'il en coûte,
» pour te demander un serment. Peut-être ce
» vœu te sépareroit-il de quelque femme plus
» heureuse que moi.... O ma mère! pardonne
» à ta fille. O Vierge! retenez votre courroux. Je
» retombe dans mes foiblesses, et je te dérobe,
» ô mon Dieu, des pensées qui ne devroient
» être que pour toi! »

» Navré de douleur, je promis à Atala d'embrasser un jour la religion chrétienne. A ce spectacle, le Solitaire se levant d'un air inspiré, et étendant les bras vers la voûte de la grotte :

« Il est temps, s'écria-t-il, il est temps d'appeler
» Dieu ici ! »

» A peine a-t-il prononcé ces mots, qu'une force surnaturelle me contraint de tomber à genoux, et m'incline la tête au pied du lit d'Atala. Le prêtre ouvre un lieu secret où étoit renfermée une urne d'or, couverte d'un voile de soie ; il se prosterne et adore profondément. La grotte parut soudain illuminée ; on entendit dans les airs les paroles des anges et les frémissements des harpes célestes ; et lorsque le Solitaire tira le vase sacré de son tabernacle, je crus voir Dieu lui-même sortir du flanc de la montagne.

» Le prêtre ouvrit le calice ; il prit entre ses deux doigts une hostie blanche comme la neige, et s'approcha d'Atala, en prononçant des mots mystérieux. Cette sainte avoit les yeux levés au ciel, en extase. Toutes ses douleurs parurent suspendues, toute sa vie se rassembla sur sa bouche ; ses lèvres s'entr'ouvrirent, et vinrent avec respect chercher le Dieu caché sous le pain mystique. Ensuite le divin vieillard trempe un peu de coton dans une huile consacrée ; il en frotte les tempes d'Atala, il regarde un moment la fille mourante, et tout à coup ces fortes

paroles lui échappent : « Partez, âme chré-
» tienne : allez rejoindre votre Créateur ! » Relevant alors ma tête abattue, je m'écriai, en regardant le vase où étoit l'huile sainte : « Mon père, ce remède rendra-t-il la vie à
» Atala ? » — « Oui, mon fils, dit le vieillard
» en tombant dans mes bras, la vie éternelle ! »
Atala venoit d'expirer. »

Dans cet endroit, pour la seconde fois depuis le commencement de son récit, Chactas fut obligé de s'interrompre. Ses pleurs l'inondoient, et sa voix ne laissoit échapper que des mots entrecoupés. Le Sachem aveugle ouvrit son sein, il en tira le crucifix d'Atala. « Le voilà,
» s'écria-t-il, ce gage de l'adversité ! O René,
» ô mon fils, tu le vois ; et moi, je ne le vois
» plus ! Dis-moi, après tant d'années, l'or n'en
» est-il point altéré ? N'y vois-tu point la trace
» de mes larmes ! Pourrois-tu reconnoître l'en-
» droit qu'une sainte a touché de ses lèvres ?
» Comment Chactas n'est-il point encore chré-
» tien ? Quelles frivoles raisons de politique et
» de patrie l'ont jusqu'à présent retenu dans les
» erreurs de ses pères ? Non, je ne veux pas
» tarder plus long-temps. La terre me crie :
» Quand donc descendras-tu dans la tombe, et
» qu'attends-tu pour embrasser une religion di-

» vine ?.... O terre ! vous ne m'attendrez pas
» long-temps : aussitôt qu'un prêtre aura ra-
» jeuni dans l'onde cette tête blanchie par les
» chagrins, j'espère me réunir à Atala.... Mais
» achevons ce qui me reste à conter de mon
» histoire. »

LES FUNÉRAILLES.

« Je n'entreprendrai point, ô René, de te peindre aujourd'hui le désespoir qui saisit mon âme, lorsque Atala eut rendu le dernier soupir. Il faudroit avoir plus de chaleur qu'il ne m'en reste; il faudroit que mes yeux fermés se pussent rouvrir au soleil, pour lui demander compte des pleurs qu'ils versèrent à sa lumière. Oui, cette lune qui brille à présent sur nos têtes se lassera d'éclairer les solitudes du Kentucky; oui, le fleuve qui porte maintenant nos pirogues suspendra le cours de ses eaux, avant que mes larmes cessent de couler pour Atala ! Pendant deux jours entiers, je fus insensible aux discours de l'hermite. En essayant de calmer mes peines, cet excellent homme ne se servoit point des vaines raisons de la terre, il se contentoit de me dire, « Mon fils, c'est » la volonté de Dieu; » et il me pressoit dans ses bras. Je n'aurois jamais cru qu'il y eût tant

de consolation dans ce peu de mots du chrétien résigné, si je ne l'avois éprouvé moi-même.

» La tendresse, l'onction, l'inaltérable patience du vieux serviteur de Dieu, vainquirent enfin l'obstination de ma douleur. J'eus honte des larmes que je lui faisois répandre. « Mon » père, lui dis-je, c'en est trop : que les pas- » sions d'un jeune homme ne troublent plus la » paix de tes jours. Laisse-moi emporter les » restes de mon épouse ; je les ensevelirai dans » quelque coin du désert, et si je suis encore » condamné à la vie, je tâcherai de me rendre » digne de ces noces éternelles qui m'ont été » promises par Atala. »

» A ce retour inespéré de courage, le bon père tressaillit de joie ; il s'écria : « O sang de » Jésus-Christ, sang de mon divin maître, je » reconnois là tes mérites ! Tu sauveras sans » doute ce jeune homme. Mon Dieu, achève ton » ouvrage. Rends la paix à cette âme troublée, » et ne lui laisse de ses malheurs, que d'hum- » bles et utiles souvenirs. »

» Le juste refusa de m'abandonner le corps de la fille de Lopez, mais il me proposa de faire venir ses néophytes, et de l'enterrer avec

toute la pompe chrétienne; je m'y refusai à mon tour. « Les malheurs et les vertus d'Atala, lui » dis-je, ont été inconnus des hommes; que sa » tombe, creusée furtivement par nos mains, » partage cette obscurité. » Nous convînmes que nous partirions le lendemain au lever du soleil pour enterrer Atala sous l'arche du pont naturel, à l'entrée des Bocages de la mort. Il fut aussi résolu que nous passerions la nuit en prières auprès du corps de cette sainte.

» Vers le soir, nous transportâmes ses précieux restes à une ouverture de la grotte, qui donnoit vers le nord. L'hermite les avoit roulés dans une pièce de lin d'Europe, filé par sa mère : c'étoit le seul bien qui lui restât de sa patrie, et depuis long-temps il le destinoit à son propre tombeau. Atala étoit couchée sur un gazon de sensitives de montagnes; ses pieds, sa tête, ses épaules et une partie de son sein étoient découverts. On voyoit dans ses cheveux une fleur de magnolia fanée..... celle-là même que j'avois déposée sur le lit de la vierge, pour la rendre féconde. Ses lèvres, comme un bouton de rose cueilli depuis deux matins, sembloient languir et sourire. Dans ses joues d'une blancheur éclatante, on distinguoit quelques veines bleues. Ses beaux yeux étoient fermés,

ses pieds modestes étoient joints, et ses mains d'albâtre pressoient sur son cœur un crucifix d'ébène; le scapulaire de ses vœux étoit passé à son cou. Elle paroissoit enchantée par l'Ange de la mélancolie, et par le double sommeil de l'innocence et de la tombe. Je n'ai rien vu de plus céleste. Quiconque eût ignoré que cette jeune fille avoit joui de la lumière, auroit pu la prendre pour la statue de la Virginité endormie.

» Le religieux ne cessa de prier toute la nuit. J'étois assis en silence au chevet du lit funèbre de mon Atala. Que de fois, durant son sommeil, j'avois supporté sur mes genoux cette tête charmante! Que de fois je m'étois penché sur elle, pour entendre et pour respirer son souffle! Mais à présent aucun bruit ne sortoit de ce sein immobile, et c'étoit en vain que j'attendois le réveil de la beauté!

» La lune prêta son pâle flambeau à cette veillée funèbre. Elle se leva au milieu de la nuit, comme une blanche vestale qui vient pleurer sur le cercueil d'une compagne. Bientôt elle répandit dans les bois ce grand secret de mélancolie, qu'elle aime à raconter aux vieux chênes et aux rivages antiques des mers. De temps en temps, le religieux plongeoit un

rameau fleuri dans une eau consacrée, puis secouant la branche humide, il parfumoit la nuit des baumes du ciel. Parfois il répétoit sur un air antique quelques vers d'un vieux poëte nommé Job; il disoit :

« J'ai passé comme une fleur; j'ai séché
» comme l'herbe des champs.

» Pourquoi la lumière a-t-elle été donnée à
» un misérable, et la vie à ceux qui sont dans
» l'amertume du cœur? »

» Ainsi chantoit l'ancien des hommes. Sa voix grave et un peu cadencée alloit roulant dans le silence des déserts. Le nom de Dieu et du tombeau sortoit de tous les échos, de tous les torrents, de toutes les forêts. Les roucoulements de la colombe de Virginie, la chute d'un torrent dans la montagne, les tintements de la cloche qui appeloit les voyageurs, se mêloient à ces chants funèbres, et l'on croyoit entendre dans les Bocages de la mort le chœur lointain des décédés, qui répondoit à la voix du Solitaire.

» Cependant une barre d'or se forma dans l'orient. Les éperviers crioient sur les rochers, et les martres rentroient dans le creux des

ormes : c'étoit le signal du convoi d'Atala. Je chargeai le corps sur mes épaules; l'hermite marchoit devant moi, une bêche à la main. Nous commençâmes à descendre de rochers en rochers; la vieillesse et la mort ralentissoient également nos pas. A la vue du chien qui nous avoit trouvés dans la forêt, et qui maintenant, bondissant de joie, nous traçoit une autre route, je me mis à fondre en larmes. Souvent la longue chevelure d'Atala, jouet des brises matinales, étendoit son voile d'or sur mes yeux; souvent pliant sous le fardeau, j'étois obligé de le déposer sur la mousse, et de m'asseoir auprès, pour reprendre des forces. Enfin, nous arrivâmes au lieu marqué par ma douleur; nous descendîmes sous l'arche du pont. O mon fils, il eût fallu voir un jeune sauvage et un vieil hermite, à genoux l'un vis-à-vis de l'autre dans un désert, creusant avec leurs mains un tombeau pour une pauvre fille dont le corps étoit étendu près de là, dans la ravine desséchée d'un torrent!

» Quand notre ouvrage fut achevé, nous transportâmes la beauté dans son lit d'argile. Hélas, j'avois espéré de préparer une autre couche pour elle! Prenant alors un peu de poussière dans ma main, et gardant un silence ef-

froyable, j'attachai, pour la dernière fois, mes yeux sur le visage d'Atala. Ensuite je répandis la terre du sommeil sur un front de dix-huit printemps; je vis graduellement disparoître les traits de ma sœur, et ses grâces se cacher sous le rideau de l'éternité; son sein surmonta quelque temps le sol noirci, comme un lis blanc s'élève du milieu d'une sombre argile : « Lopez, » m'écriai-je alors, vois ton fils inhumer ta » fille! » et j'achevai de couvrir Atala de la terre du sommeil.

» Nous retournâmes à la grotte, et je fis part au missionnaire du projet que j'avois formé de me fixer près de lui. Le saint, qui connoissoit merveilleusement le cœur de l'homme, découvrit ma pensée et la ruse de ma douleur. Il me dit : « Chactas, fils d'Outalissi, tandis qu'Atala » a vécu, je vous ai sollicité moi-même de de- » meurer auprès de moi; mais à présent votre » sort est changé : vous vous devez à votre pa- » trie. Croyez-moi, mon fils, les douleurs ne » sont point éternelles; il faut tôt ou tard » qu'elles finissent, parce que le cœur de » l'homme est fini; c'est une de nos grandes » misères : nous ne sommes pas même capa- » bles d'être long-temps malheureux. Retour- » nez au Meschacebé : allez consoler votre mère,

» qui vous pleure tous les jours, et qui a be-
» soin de votre appui. Faites-vous instruire dans
» la religion de votre Atala, lorsque vous en
» trouverez l'occasion, et souvenez-vous que vous
» lui avez promis d'être vertueux et chrétien.
» Moi, je veillerai ici sur son tombeau. Partez,
» mon fils. Dieu, l'âme de votre sœur, et le
» cœur de votre vieil ami vous suivront. »

» Telles furent les paroles de l'homme du rocher; son autorité étoit trop grande, sa sagesse trop profonde, pour ne lui obéir pas. Dès le lendemain, je quittai mon vénérable hôte qui, me pressant sur son cœur, me donna ses derniers conseils, sa dernière bénédiction et ses dernières larmes. Je passai au tombeau; je fus surpris d'y trouver une petite croix qui se montroit au-dessus de la mort, comme on aperçoit encore le mât d'un vaisseau qui a fait naufrage. Je jugeai que le Solitaire était venu prier au tombeau, pendant la nuit; cette marque d'amitié et de religion fit couler mes pleurs en abondance. Je fus tenté de rouvrir la fosse, et de voir encore une fois ma bien-aimée; une crainte religieuse me retint. Je m'assis sur la terre, fraîchement remuée. Un coude appuyé sur mes genoux, et la tête soutenue dans ma main, je demeurai enseveli dans la plus amère

rêverie. O René, c'est là que je fis pour la première fois des réflexions sérieuses sur la vanité de nos jours, et la plus grande vanité de nos projets! Eh! mon enfant, qui ne les a point faites ces réflexions! Je ne suis plus qu'un vieux cerf blanchi par les hivers; mes ans le disputent à ceux de la corneille : eh bien! malgré tant de jours accumulés sur ma tête, malgré une si longue expérience de la vie, je n'ai point encore rencontré d'homme qui n'eût été trompé dans ses rêves de félicité, point de cœur qui n'entretînt une plaie cachée. Le cœur le plus serein en apparence ressemble au puits naturel de la savane Alachua : la surface en paroît calme et pure, mais quand vous regardez au fond du bassin, vous apercevez un large crocodile, que le puits nourrit dans ses eaux.

» Ayant ainsi vu le soleil se lever et se coucher sur ce lieu de douleur, le lendemain au premier cri de la cigogne, je me préparai à quitter la sépulture sacrée. J'en partis comme de la borne d'où je voulois m'élancer dans la carrière de la vertu. Trois fois j'évoquai l'âme d'Atala; trois fois le Génie du désert répondit à mes cris sous l'arche funèbre. Je saluai ensuite l'orient, et je découvris au loin, dans les sentiers de la montagne, l'hermite qui se ren-

doit à la cabane de quelque infortuné. Tombant à genoux et embrassant étroitement la fosse, je m'écriai : « Dors en paix dans cette terre » étrangère, fille trop malheureuse! Pour prix » de ton amour, de ton exil et de ta mort, tu » vas être abandonnée, même de Chactas! » Alors, versant des flots de larmes, je me séparai de la fille de Lopez, alors je m'arrachai de ces lieux, laissant au pied du monument de la nature, un monument plus auguste : l'humble tombeau de la vertu. »

ÉPILOGUE.

Chactas, fils d'Outalissi, le Natché, a fait cette histoire à René l'Européen. Les pères l'ont redite aux enfants, et moi, voyageur aux terres lointaines, j'ai fidèlement rapporté ce que des Indiens m'en ont appris. Je vis dans ce récit le tableau du peuple chasseur et du peuple laboureur, la religion, première législatrice des hommes, les dangers de l'ignorance et de l'enthousiasme religieux, opposés aux lumières, à la charité et au véritable esprit de l'Evangile, les combats des passions et des vertus dans un cœur simple, enfin le triomphe du christianisme sur le sentiment le plus fougueux et la crainte la plus terrible, l'amour et la mort.

Quand un Siminole me raconta cette histoire je la trouvai fort instructive et parfaitement belle, parce qu'il y mit la fleur du désert, la grâce de la cabane, et une simplicité à conter la douleur, que je ne me flatte pas d'avoir conservées. Mais une chose me restoit à savoir. Je demandois ce qu'étoit devenu le père Aubry, et personne ne me le pouvoit dire. Je l'aurois toujours ignoré, si la Providence qui conduit tout, ne m'avoit découvert ce que je cherchois. Voici comme la chose se passa :

J'avois parcouru les rivages du Meschacebé, qui formoient autrefois la barrière méridionale de la Nouvelle-France, et j'étois curieux de voir au nord l'autre merveille de cet empire, la cataracte de Niagara. J'étois arrivé tout près de cette chute, dans l'ancien pays des Agonnonsioni[1] lorsqu'un matin, en traversant une plaine, j'aperçus une femme assise sous un arbre, et tenant un enfant mort sur ses genoux. Je m'approchai doucement de la jeune mère, et je l'entendis qui disoit :

« Si tu étois resté parmi nous, cher enfant,
» comme ta main eût bandé l'arc avec grâce !
» Ton bras eût dompté l'ours en fureur ; et sur

[1] Les Iroquois.

» le sommet de la montagne, tes pas auroient
» défié le chevreuil à la course. Blanche hermine
» du rocher, si jeune être allé dans le pays des
» âmes! Comment feras-tu pour y vivre? Ton
» père n'y est point, pour t'y nourrir de sa
» chasse. Tu auras froid, et aucun Esprit ne
» te donnera des peaux pour te couvrir. Oh! il
» faut que je me hâte de t'aller rejoindre, pour
» te chanter des chansons, et te présenter mon
» sein. »

Et la jeune mère chantoit d'une voix tremblante, balançoit l'enfant sur ses genoux, humectoit ses lèvres du lait maternel, et prodiguoit à la mort tous les soins qu'on donne à la vie.

Cette femme vouloit faire sécher le corps de son fils sur les branches d'un arbre, selon la coutume indienne, afin de l'emporter ensuite aux tombeaux de ses pères. Elle dépouilla donc le nouveau-né, et respirant quelques instants sur sa bouche, elle dit : « Ame de mon fils,
» âme charmante, ton père t'a créée jadis sur
» mes lèvres par un baiser; hélas, les miens
» n'ont pas le pouvoir de te donner une se-
» conde naissance! » Ensuite elle découvrit son sein, et embrassa ces restes glacés, qui se fussent

ranimés au feu du cœur maternel, si Dieu ne s'étoit réservé le souffle qui donne la vie.

Elle se leva, et chercha des yeux un arbre sur les branches duquel elle pût exposer son enfant. Elle choisit un érable à fleurs rouges, festonné de guirlandes d'apios, et qui exhaloit les parfums les plus suaves. D'une main elle en abaissa les rameaux inférieurs, de l'autre elle y plaça le corps; laissant alors échapper la branche, la branche retourna à sa position naturelle, emportant la dépouille de l'innocence, cachée dans un feuillage odorant. Oh! que cette coutume indienne est touchante! Je vous ai vus dans vos campagnes désolées, pompeux monuments des Crassus et des Césars, et je vous préfère encore ces tombeaux aériens du Sauvage, ces mausolées de fleurs et de verdure que parfume l'abeille, que balance le zéphyr, et où le rossignol bâtit son nid et fait entendre sa plaintive mélodie. Si c'est la dépouille d'une jeune fille que la main d'un amant a suspendue à l'arbre de la mort; si ce sont les restes d'un enfant chéri qu'une mère a placés dans la demeure des petits oiseaux, le charme redouble encore. Je m'approchai de celle qui gémissoit au pied de l'érable; je lui imposai les mains sur la tête, en poussant les trois cris de

douleur. Ensuite, sans lui parler, prenant comme elle un rameau, j'écartai les insectes qui bourdonnoient autour du corps de l'enfant. Mais je me donnai de garde d'effrayer une colombe voisine. L'Indienne lui disoit : « Co-
» lombe, si tu n'es pas l'âme de mon fils qui
» s'est envolée, tu es, sans doute, une mère
» qui cherche quelque chose pour faire un nid.
» Prends de ces cheveux, que je ne laverai
» plus dans l'eau d'esquine; prends-en pour
» coucher tes petits : puisse le grand Esprit
» te les conserver! »

Cependant la mère pleuroit de joie en voyant la politesse de l'étranger. Comme nous faisions ceci, un jeune homme approcha : « Fille de
» Céluta, retire notre enfant, nous ne séjour-
» nerons pas plus long-temps ici, et nous par-
» tirons au premier soleil. » Je dis alors :
« Frère, je te souhaite un ciel bleu, beaucoup
» de chevreuils, un manteau de castor, et l'es-
» pérance. Tu n'es donc pas de ce désert? » —
« Non, répondit le jeune homme, nous sommes
» des exilés, et nous allons chercher une pa-
» trie. » En disant cela, le guerrier baissa la tête dans son sein, et avec le bout de son arc, il abattoit la tête des fleurs. Je vis qu'il y avoit des larmes au fond de cette histoire, et je me

tus. La femme retira son fils des branches de l'arbre, et elle le donna à porter à son époux. Alors je dis : « Voulez-vous me permettre d'al-» lumer votre feu cette nuit? » — « Nous n'a-» vons point de cabane, reprit le guerrier; » si vous voulez nous suivre, nous campons au » bord de la chute. » — « Je le veux bien, » répondis-je, et nous partîmes ensemble.

» Nous arrivâmes bientôt au bord de la cataracte, qui s'annonçoit par d'affreux mugissements. Elle est formée par la rivière Niagara, qui sort du lac Erié, et se jette dans le lac Ontario; sa hauteur perpendiculaire est de cent quarante-quatre pieds. Depuis le lac Erié jusqu'au Saut, le fleuve accourt, par une pente rapide, et au moment de la chute, c'est moins un fleuve qu'une mer, dont les torrents se pressent à la bouche béante d'un gouffre. La cataracte se divise en deux branches, et se courbe en fer à cheval. Entre les deux chutes s'avance une île creusée en dessous, qui pend avec tous ses arbres sur le chaos des ondes. La masse du fleuve qui se précipite au midi, s'arrondit en un vaste cylindre, puis se déroule en nappe de neige, et brille au soleil de toutes les couleurs. Celle qui tombe au levant descend dans une ombre effrayante; on diroit une colonne

d'eau du déluge. Mille arcs-en-ciel se courbent et se croisent sur l'abîme. Frappant le roc ébranlé, l'eau rejaillit en tourbillons d'écume, qui s'élèvent au-dessus des forêts, comme les fumées d'un vaste embrasement. Des pins, des noyers sauvages, des rochers taillés en forme de fantômes, décorent la scène. Des aigles entraînés par le courant d'air, descendent en tournoyant au fond du gouffre; et des carcajous se suspendent par leurs queues flexibles au bout d'une branche abaissée, pour saisir dans l'abîme, les cadavres brisés des élans et des ours.

» Tandis qu'avec un plaisir mêlé de terreur je contemplois ce spectacle, l'Indienne et son époux me quittèrent. Je les cherchai en remontant le fleuve au-dessus de la chute, et bientôt je les trouvai dans un endroit convenable à leur deuil. Ils étoient couchés sur l'herbe avec des vieillards, auprès de quelques ossements humains enveloppés dans des peaux de bêtes. Étonné de tout ce que je voyois depuis quelques heures, je m'assis auprès de la jeune mère, et je lui dis : « Qu'est-ce que tout ceci, » ma sœur ? » Elle me répondit : « Mon frère, » c'est la terre de la patrie; ce sont les cendres » de nos aïeux, qui nous suivent dans notre » exil. » — « Et comment, m'écriai-je, avez-

» vous été réduits à un tel malheur? » La fille de Céluta repartit : « Nous sommes les restes » des Natchez. Après le massacre que les Fran- » çois firent de notre nation pour venger leurs » frères, ceux de nos frères qui échappèrent » aux vainqueurs, trouvèrent un asile chez les » Chikassas nos voisins. Nous y sommes de- » meurés assez long-temps tranquilles; mais il » y a sept lunes que les blancs de la Virginie » se sont emparés de nos terres, en disant » qu'elles leur ont été données par un roi d'Eu- » rope. Nous avons levé les yeux au ciel, et » chargés des restes de nos aïeux, nous avons » pris notre route à travers le désert. Je suis » accouchée pendant la marche; et comme mon » lait étoit mauvais, à cause de la douleur, il » a fait mourir mon enfant. » En disant cela, la jeune mère essuya ses yeux avec sa chevelure; je pleurois aussi.

» Or, je dis bientôt : « Ma sœur, adorons le » grand Esprit, tout arrive par son ordre. Nous » sommes tous voyageurs; nos pères l'ont été » comme nous; mais il y a un lieu où nous » nous reposerons. Si je ne craignois d'avoir la » langue aussi légère que celle d'un blanc, je » vous demanderois si vous avez entendu parler » de Chactas, le Natché? » A ces mots, l'In-

dienne me regarda et me dit : « Qui est-ce
» qui vous a parlé de Chactas, le Natché ? » Je
répondis : « C'est la sagesse. » L'Indienne re-
prit : « Je vous dirai ce que je sais, parce que
» vous avez éloigné les mouches du corps de
» mon fils, et que vous venez de dire de belles
» paroles sur le grand Esprit. Je suis la fille
» de la fille de René l'Européen, que Chactas
» avoit adopté. Chactas, qui avoit reçu le bap-
» tême, et René mon aïeul si malheureux, ont
» péri dans le massacre. » — « L'homme va
» toujours de douleur en douleur, répondis-je
» en m'inclinant. Vous pourriez donc aussi
» m'apprendre des nouvelles du père Aubry ? »
« — Il n'a pas été plus heureux que Chactas, dit
» l'Indienne. Les Chéroquois, ennemis des Fran-
» çois, pénétrèrent à sa Mission ; ils y furent
» conduits par le son de la cloche qu'on son-
» noit pour secourir les voyageurs. Le père
» Aubry se pouvoit sauver ; mais il ne voulut
» pas abandonner ses enfants, et il demeura pour
» les encourager à mourir, par son exemple.
» Il fut brûlé avec de grandes tortures ; jamais
» on ne put tirer de lui un cri qui tournât à la
» honte de son Dieu, ou au déshonneur de sa
» patrie. Il ne cessa, durant le supplice, de
» prier pour ses bourreaux, et de compatir au
» sort des victimes. Pour lui arracher une mar-

» que de foiblesse, les Chéroquois amenèrent à
» ses pieds un Sauvage chrétien, qu'ils avoient
» horriblement mutilé. Mais ils furent bien sur-
» pris, quand ils virent le jeune homme se
» jeter à genoux, et baiser les plaies du vieil
» hermite qui lui crioit : « Mon enfant, nous
» avons été mis en spectacle aux anges et aux
» hommes. » Les Indiens furieux lui plongèrent
» un fer rouge dans la gorge, pour l'empêcher
» de parler. Alors ne pouvant plus consoler les
» hommes, il expira.

» On dit que les Chéroquois, tout accoutu-
» més qu'ils étoient à voir des Sauvages souffrir
» avec constance, ne purent s'empêcher d'a-
» vouer qu'il y avoit dans l'humble courage du
» père Aubry, quelque chose qui leur étoit
» inconnu, et qui surpassoit tous les courages
» de la terre. Plusieurs d'entr'eux, frappés de
» cette mort, se sont faits chrétiens.

» Quelques années après, Chactas, à son re-
» tour de la terre des blancs, ayant appris les
» malheurs du chef de la prière, partit pour
» aller recueillir ses cendres et celles d'Atala.
» Il arriva à l'endroit où étoit située la Mis-
» sion, mais il put à peine le reconnoître. Le
» lac s'étoit débordé, et la savane étoit chan-

» gée en un marais; le pont naturel, en s'é-
» croulant, avoit enseveli sous ses débris le
» tombeau d'Atala et les Bocages de la mort.
» Chactas erra long-temps dans ce lieu; il vi-
» sita la grotte du Solitaire qu'il trouva rem-
» plie de ronces et de framboisiers, et dans
» laquelle une biche allaitoit son faon. Il s'assit
» sur le rocher de la Veillée de la mort, où il
» ne vit que quelques plumes tombées de l'aile
» de l'oiseau de passage. Tandis qu'il y pleu-
» roit, le serpent familier du missionnaire sortit
» des broussailles voisines, et vint s'entortiller
» à ses pieds. Chactas réchauffa dans son sein
» ce fidèle ami, resté seul au milieu de ces
» ruines. Le fils d'Outalissi a raconté que plu-
» sieurs fois aux approches de la nuit, il avoit
» cru voir les ombres d'Atala et du père Aubry
» s'élever dans la vapeur du crépuscule. Ces
» visions le remplirent d'une religieuse frayeur
» et d'une joie triste.

» Après avoir cherché vainement le tombeau
» de sa sœur et celui de l'hermite, il étoit près
» d'abandonner ces lieux, lorsque la biche de
» la grotte se mit à bondir devant lui. Elle
» s'arrêta au pied de la croix de la Mission.
» Cette croix étoit alors à moitié entourée d'eau;
» son bois étoit rongé de mousse, et le pélican

» du désert aimoit à se percher sur ses bras
» vermoulus. Chactas jugea que la biche re-
» connoissante l'avoit conduit au tombeau de
» son hôte. Il creusa sous la roche qui jadis
» servoit d'autel, et il y trouva les restes d'un
» homme et d'une femme. Il ne douta point
» que ce ne fussent ceux du prêtre et de la
» vierge, que les anges avoient peut-être en-
» sevelis dans ce lieu ; il les enveloppa dans
» des peaux d'ours, et reprit le chemin de son
» pays emportant les précieux restes qui ré-
» sonnoient sur ses épaules comme le carquois
» de la mort. La nuit, il les mettoit sous sa
» tête, et il avoit des songes d'amour et de
» vertu. O étranger, tu peux contempler ici
» cette poussière avec celle de Chactas lui-
» même ! »

» Comme l'Indienne achevoit de prononcer ces mots, je me levai ; je m'approchai des cendres sacrées, et me prosternai devant elles en silence. Puis m'éloignant à grands pas, je m'écriai : « Ainsi passe sur la terre tout ce qui
» fut bon, vertueux, sensible ! Homme, tu n'es
» qu'un songe rapide, un rêve douloureux ; tu
» n'existes que par le malheur ; tu n'es quelque
» chose que par la tristesse de ton âme et l'éter-
» nelle mélancolie de ta pensée ! »

» Ces réflexions m'occupèrent toute la nuit. Le lendemain, au point du jour, mes hôtes me quittèrent. Les jeunes guerriers ouvroient la marche, et les épouses la fermoient; les premiers étoient chargés des saintes reliques; les secondes portoient leurs nouveau-nés: les vieillards cheminoient lentement au milieu, placés entre leurs aïeux et leur postérité, entre les souvenirs et l'espérance, entre la patrie perdue et la patrie à venir. Oh! que de larmes sont répandues, lorsqu'on abandonne ainsi la terre natale, lorsque du haut de la colline de l'exil, on découvre pour la dernière fois le toit où l'on fut nourri et le fleuve de la cabane, qui continue de couler tristement à travers les champs solitaires de la patrie!

Indiens infortunés que j'ai vus errer dans les déserts du Nouveau-Monde, avec les cendres de vos aïeux, vous qui m'aviez donné l'hospitalité malgré votre misère, je ne pourrois vous la rendre aujourd'hui, car j'erre, ainsi que vous, à la merci des hommes; et moins heureux dans mon exil, je n'ai point emporté les os de mes pères.



RENÉ.



RENÉ.

En arrivant chez les Natchez, René avoit été obligé de prendre une épouse, pour se conformer aux mœurs des Indiens; mais il ne vivoit point avec elle. Un penchant mélancolique l'entraînoit au fond des bois; il y passoit seul des journées entières, et sembloit sauvage parmi des sauvages. Hors Chactas, son père adoptif, et le père Souël, missionnaire au fort Rosalie [1], il avoit renoncé au commerce des hommes. Ces deux vieillards avoient pris beaucoup d'empire

[1] Colonie françoise aux Natchez.

sur son cœur : le premier, par une indulgence aimable; l'autre, au contraire, par une extrême sévérité. Depuis la chasse du castor, où le Sachem aveugle raconta ses aventures à René, celui-ci n'avoit jamais voulu parler des siennes. Cependant Chactas et le missionnaire désiroient vivement connoître par quel malheur un Européen bien né avoit été conduit à l'étrange résolution de s'ensevelir dans les déserts de la Louisiane. René avoit toujours donné pour motifs de ses refus, le peu d'intérêt de son histoire qui se bornoit, disoit-il, à celle de ses pensées et de ses sentiments. « Quant à l'événement qui m'a » déterminé à passer en Amérique, ajoutoit-il, » je le dois ensevelir dans un éternel oubli. »

Quelques années s'écoulèrent de la sorte, sans que les deux vieillards lui pussent arracher son secret. Une lettre qu'il reçut d'Europe, par le bureau des Missions étrangères, redoubla tellement sa tristesse, qu'il fuyoit jusqu'à ses vieux amis. Ils n'en furent que plus ardents à le presser de leur ouvrir son cœur; ils y mirent tant de discrétion, de douceur et d'autorité, qu'il fut enfin obligé de les satisfaire. Il prit donc jour avec eux, pour leur raconter, non les aventures de sa vie, puisqu'il n'en avoit point éprouvé, mais les sentiments secrets de son âme.

Le 21 de ce mois que les sauvages appellent *la lune des fleurs*, René se rendit à la cabane de Chactas. Il donna le bras au Sachem, et le conduisit sous un sassafras, au bord du Meschacebé. Le père Souël ne tarda pas à arriver au rendez-vous. L'aurore se levoit : à quelque distance dans la plaine, on apercevoit le village des Natchez, avec son bocage de mûriers, et ses cabanes qui ressemblent à des ruches d'abeilles. La colonie françoise et le fort Rosalie se montroient sur la droite, au bord du fleuve. Des tentes, des maisons à moitié bâties, des forteresses commencées, des défrichements couverts de Nègres, des groupes de Blancs et d'Indiens, présentoient dans ce petit espace, le contraste des mœurs sociales et des mœurs sauvages. Vers l'orient, au fond de la perspective, le soleil commençoit à paroître entre les sommets brisés des Apalaches, qui se dessinoient comme des caractères d'azur, dans les hauteurs dorées du ciel ; à l'occident, le Meschacebé rouloit ses ondes dans un silence magnifique, et formoit la bordure du tableau avec une inconcevable grandeur.

Le jeune homme et le missionnaire admirèrent quelque temps cette belle scène, en plaignant le Sachem qui ne pouvoit plus en jouir ; ensuite le père Souël et Chactas s'assirent sur le

gazon, au pied de l'arbre; René prit sa place au milieu d'eux, et après un moment de silence, il parla de la sorte à ses vieux amis:

« Je ne puis, en commençant mon récit, me défendre d'un mouvement de honte. La paix de vos cœurs, respectables vieillards, et le calme de la nature autour de moi, me font rougir du trouble et de l'agitation de mon âme.

» Combien vous aurez pitié de moi! Que mes éternelles inquiétudes vous paroîtront misérables! Vous qui avez épuisé tous les chagrins de la vie, que penserez-vous d'un jeune homme sans force et sans vertu, qui trouve en lui-même son tourment, et ne peut guère se plaindre que des maux qu'il se fait à lui-même? Hélas, ne le condamnez pas; il a été trop puni!

» J'ai coûté la vie à ma mère en venant au monde; j'ai été tiré de son sein avec le fer. J'avois un frère que mon père bénit, parce qu'il voyoit en lui son fils aîné. Pour moi, livré de bonne heure à des mains étrangères, je fus élevé loin du toit paternel.

» Mon humeur étoit impétueuse, mon caractère inégal. Tour à tour bruyant et joyeux,

silencieux et triste, je rassemblois autour de moi mes jeunes compagnons; puis, les abandonnant tout à coup, j'allois m'asseoir à l'écart, pour contempler la nue fugitive, ou entendre la pluie tomber sur le feuillage.

» Chaque automne, je revenois au château paternel, situé au milieu des forêts, près d'un lac, dans une province reculée.

» Timide et contraint devant mon père, je ne trouvois l'aise et le contentement qu'auprès de ma sœur Amélie. Une douce conformité d'humeur et de goûts m'unissoit étroitement à cette sœur; elle étoit un peu plus âgée que moi. Nous aimions à gravir les coteaux ensemble, à voguer sur le lac, à parcourir les bois à la chute des feuilles: promenades dont le souvenir remplit encore mon âme de délices. O illusions de l'enfance et de la patrie, ne perdez-vous jamais vos douceurs!

» Tantôt nous marchions en silence, prêtant l'oreille au sourd mugissement de l'automne, ou au bruit des feuilles séchées que nous traînions tristement sous nos pas; tantôt, dans nos jeux innocents, nous poursuivions l'hirondelle dans la prairie, l'arc-en-ciel sur les collines pluvieuses;

quelquefois aussi nous murmurions des vers que nous inspiroit le spectacle de la nature. Jeune, je cultivois les muses; il n'y a rien de plus poétique, dans la fraîcheur de ses passions, qu'un cœur de seize années. Le matin de la vie est comme le matin du jour, plein de pureté, d'images et d'harmonies.

» Les dimanches et les jours de fête, j'ai souvent entendu, dans le grand bois, à travers les arbres, les sons de la cloche lointaine qui appeloit au temple l'homme des champs. Appuyé contre le tronc d'un ormeau, j'écoutois en silence le pieux murmure. Chaque frémissement de l'airain portoit à mon âme naïve l'innocence des mœurs champêtres, le calme de la solitude, le charme de la religion, et la délectable mélancolie des souvenirs de ma première enfance. Oh! quel cœur si mal fait n'a tressailli au bruit des cloches de son lieu natal, de ces cloches qui frémirent de joie sur son berceau, qui annoncèrent son avénement à la vie, qui marquèrent le premier battement de son cœur, qui publièrent dans tous les lieux d'alentour la sainte allégresse de son père, les douleurs et les joies encore plus ineffables de sa mère! Tout se trouve dans les rêveries enchantées où nous plonge le bruit de la cloche natale : religion,

famille, patrie, et le berceau et la tombe, et le passé et l'avenir.

» Il est vrai qu'Amélie et moi nous jouissions plus que personne de ces idées graves et tendres, car nous avions tous les deux un peu de tristesse au fond du cœur : nous tenions cela de Dieu ou de notre mère.

» Cependant mon père fut atteint d'une maladie qui le conduisit en peu de jours au tombeau. Il expira dans mes bras. J'appris à connoître la mort sur les lèvres de celui qui m'avoit donné la vie. Cette impression fut grande ; elle dure encore. C'est la première fois que l'immortalité de l'âme s'est présentée clairement à mes yeux. Je ne pus croire que ce corps inanimé étoit en moi l'auteur de la pensée; je sentis qu'elle me devoit venir d'une autre source ; et, dans une sainte douleur qui approchoit de la joie, j'espérai me rejoindre un jour à l'esprit de mon père.

» Un autre phénomène me confirma dans cette haute idée. Les traits paternels avoient pris au cercueil quelque chose de sublime. Pourquoi cet étonnant mystère ne seroit-il pas l'indice de notre immortalité? Pourquoi la mort, qui sait tout, n'auroit-elle pas gravé sur le front de sa

victime les secrets d'un autre univers? Pourquoi n'y auroit-il pas dans la tombe quelque grande vision de l'éternité?

» Amélie, accablée de douleur, étoit retirée au fond d'une tour, d'où elle entendit retentir, sous les voûtes du château gothique, le chant des prêtres du convoi, et les sons de la cloche funèbre.

» J'accompagnai mon père à son dernier asile; la terre se referma sur sa dépouille; l'éternité et l'oubli le pressèrent de tout leur poids : le soir même l'indifférent passoit sur sa tombe; hors pour sa fille et pour son fils, c'étoit déjà comme s'il n'avoit jamais été.

» Il fallut quitter le toit paternel, devenu l'héritage de mon frère : je me retirai avec Amélie chez de vieux parents.

» Arrêté à l'entrée des voies trompeuses de la vie, je les considérois l'une après l'autre sans m'y oser engager. Amélie m'entretenoit souvent du bonheur de la vie religieuse; elle me disoit que j'étois le seul lien qui la retînt dans le monde, et ses yeux s'attachoient sur moi avec tristesse.

» Le cœur ému par ces conversations pieuses, je portois souvent mes pas vers un monastère voisin de mon nouveau séjour ; un moment même j'eus la tentation d'y cacher ma vie. Heureux ceux qui ont fini leur voyage sans avoir quitté le port, et qui n'ont point, comme moi, traîné d'inutiles jours sur la terre !

» Les Européens, incessamment agités, sont obligés de se bâtir des solitudes. Plus notre cœur est tumultueux et bruyant, plus le calme et le silence nous attirent. Ces hospices de mon pays, ouverts aux malheureux et aux foibles, sont souvent cachés dans des vallons qui portent au cœur le vague sentiment de l'infortune et l'espérance d'un abri ; quelquefois aussi on les découvre sur de hauts sites où l'âme religieuse, comme une plante des montagnes, semble s'élever vers le ciel pour lui offrir ses par fums.

» Je vois encore le mélange majestueux des eaux et des bois de cette antique abbaye où je pensai dérober ma vie aux caprices du sort ; j'erre encore au déclin du jour dans ces cloîtres retentissants et solitaires. Lorsque la lune éclairoit à demi les piliers des arcades, et dessinoit leur ombre sur le mur opposé, je m'arrêtois à

contempler la croix qui marquoit le champ de la mort, et les longues herbes qui croissoient entre les pierres des tombes. O hommes, qui ayant vécu loin du monde avez passé du silence de la vie au silence de la mort, de quel dégoût de la terre vos tombeaux ne remplissoient-ils point mon cœur!

» Soit inconstance naturelle, soit préjugé contre la vie monastique, je changeai mes desseins; je me résolus à voyager. Je dis adieu à ma sœur; elle me serra dans ses bras avec un mouvement qui ressembloit à de la joie, comme si elle eût été heureuse de me quitter; je ne pus me défendre d'une réflexion amère sur l'inconséquence des amitiés humaines.

» Cependant, plein d'ardeur, je m'élançai seul sur cet orageux océan du monde, dont je ne connoissois ni les ports, ni les écueils. Je visitai d'abord les peuples qui ne sont plus : je m'en allai m'asseyant sur les débris de Rome et de la Grèce, pays de forte et d'ingénieuse mémoire, où les palais sont ensevelis dans la poudre et les mausolées des rois cachés sous les ronces. Force de la nature, et foiblesse de l'homme ! un brin d'herbe perce souvent le marbre le plus dur de ces tombeaux, que tous

ces morts, si puissants, ne soulèveront jamais!

» Quelquefois une haute colonne se montroit seule debout dans un désert, comme une grande pensée s'élève, par intervalles, dans une âme que le temps et le malheur ont dévastée.

» Je méditai sur ces monuments dans tous les accidents et à toutes les heures de la journée. Tantôt ce même soleil qui avoit vu jeter les fondements de ces cités, se couchoit majestueusement, à mes yeux, sur leurs ruines; tantôt la lune se levant dans un ciel pur, entre deux urnes cinéraires à moitié brisées, me montroit les pâles tombeaux. Souvent aux rayons de cet astre qui alimente les rêveries, j'ai cru voir le Génie des souvenirs, assis tout pensif à mes côtés.

» Mais je me lassai de fouiller dans des cercueils, où je ne remuois trop souvent qu'une poussière criminelle.

» Je voulus voir si les races vivantes m'offriroient plus de vertus, ou moins de malheurs que les races évanouies. Comme je me promenois un jour dans une grande cité en passant

derrière un palais, dans une cour retirée et déserte, j'aperçus une statue qui indiquoit du doigt un lieu fameux par un sacrifice[1]. Je fus frappé du silence de ces lieux; le vent seul gémissoit autour du marbre tragique. Des manœuvres étoient couchés avec indifférence au pied de la statue, ou tailloient des pierres en sifflant. Je leur demandai ce que signifioit ce monument : les uns purent à peine me le dire, les autres ignoroient la catastrophe qu'il retraçoit. Rien ne m'a plus donné la juste mesure des événements de la vie, et du peu que nous sommes. Que sont devenus ces personnages qui firent tant de bruit? Le temps a fait un pas, et la face de la terre a été renouvelée.

» Je recherchai surtout dans mes voyages les artistes et ces hommes divins qui chantent les dieux sur la lyre, et la félicité des peuples qui honorent les lois, la religion et les tombeaux.

» Ces chantres sont de race divine, ils possèdent le seul talent incontestable dont le ciel ait fait présent à la terre. Leur vie est à la fois naïve et sublime; ils célèbrent les dieux avec une bouche d'or, et sont les plus simples

[1] A Londres, derrière White-Hall, la statue de Charles II.

des hommes ; ils causent comme des immortels ou comme de petits enfants ; ils expliquent les lois de l'univers, et ne peuvent comprendre les affaires les plus innocentes de la vie ; ils ont des idées merveilleuses de la mort, et meurent sans s'en apercevoir, comme des nouveau-nés.

» Sur les monts de la Calédonie, le dernier barde qu'on ait ouï dans ces déserts me chanta les poëmes dont un héros consoloit jadis sa vieillesse. Nous étions assis sur quatre pierres rongées de mousse ; un torrent couloit à nos pieds ; le chevreuil paissoit à quelque distance parmi les débris d'une tour, et le vent des mers siffloit sur la bruyère de Cona. Maintenant la religion chrétienne, fille aussi des hautes montagnes, a placé des croix sur les monuments des héros de Morven, et touché la harpe de David, au bord du même torrent où Ossian fit gémir la sienne. Aussi pacifique que les divinités de Selma étoient guerrières, elle garde des troupeaux où Fingal livroit des combats, et elle a répandu des anges de paix dans les nuages qu'habitoient des fantômes homicides.

» L'ancienne et riante Italie m'offrit la foule de ses chefs-d'œuvre. Avec quelle sainte et poé-

tique horreur j'errois dans ces vastes édifices consacrés par les arts à la religion! Quel labyrinthe de colonnes! Quelle succession d'arches et de voûtes! Qu'ils sont beaux ces bruits qu'on entend autour des dômes, semblables aux rumeurs des flots dans l'Océan, aux murmures des vents dans les forêts, ou à la voix de Dieu dans son temple! L'architecte bâtit, pour ainsi dire, les idées du poëte, et les fait toucher aux sens.

» Cependant qu'avois-je appris jusqu'alors avec tant de fatigue? Rien de certain parmi les anciens, rien de beau parmi les modernes. Le passé et le présent sont deux statues incomplètes : l'une a été retirée toute mutilée du débris des âges; l'autre n'a pas encore reçu sa perfection de l'avenir.

» Mais peut-être, mes vieux amis, vous surtout, habitants du désert, êtes-vous étonnés que, dans ce récit de mes voyages, je ne vous aie pas une seule fois entretenus des monuments de la nature?

» Un jour j'étois monté au sommet de l'Etna, volcan qui brûle au milieu d'une île. Je vis le soleil se lever dans l'immensité de l'horizon au-

dessous de moi, la Sicile resserrée comme un point à mes pieds, et la mer déroulée au loin dans les espaces. Dans cette vue perpendiculaire du tableau, les fleuves ne me sembloient plus que des lignes géographiques tracées sur une carte; mais tandis que d'un côté mon œil apercevoit ces objets, de l'autre il plongeoit dans le cratère de l'Etna, dont je découvrois les entrailles brûlantes, entre les bouffées d'une noire vapeur.

» Un jeune homme plein de passions, assis sur la bouche d'un volcan, et pleurant sur les mortels dont à peine il voyoit à ses pieds les demeures, n'est sans doute, ô vieillards, qu'un objet digne de votre pitié; mais quoi que vous puissiez penser de René, ce tableau vous offre l'image de son caractère et de son existence : c'est ainsi que toute ma vie j'ai eu devant les yeux une création à la fois immense et imperceptible, et un abîme ouvert à mes côtés. »

En prononçant ces derniers mots, René se tut et tomba subitement dans la rêverie. Le père Souël le regardoit avec étonnement, et le vieux Sachem aveugle, qui n'entendoit plus parler le jeune homme, ne savoit que penser de ce silence.

René avoit les yeux attachés sur un groupe d'Indiens qui passoient gaiement dans la plaine. Tout à coup sa physionomie s'attendrit, des larmes coulent de ses yeux, il s'écrie :

« Heureux sauvages ! Oh ! que ne puis-je jouir de la paix qui vous accompagne toujours ! Tandis qu'avec si peu de fruit je parcourois tant de contrées, vous, assis tranquillement sous vos chênes, vous laissiez couler les jours sans les compter. Votre raison n'étoit que vos besoins, et vous arriviez, mieux que moi, au résultat de la sagesse, comme l'enfant, entre les jeux et le sommeil. Si cette mélancolie qui s'engendre de l'excès du bonheur atteignoit quelquefois votre âme, bientôt vous sortiez de cette tristesse passagère, et votre regard levé vers le ciel cherchoit avec attendrissement ce je ne sais quoi inconnu, qui prend pitié du pauvre sauvage. »

Ici la voix de René expira de nouveau, et le jeune homme pencha la tête sur sa poitrine. Chactas, étendant le bras dans l'ombre, et prenant le bras de son fils, lui cria d'un ton ému : « Mon fils ! mon cher fils ! » A ces accents, le frère d'Amélie revenant à lui, et rougissant de son trouble, pria son père de lui pardonner.

Alors le vieux sauvage : « Mon jeune ami, les » mouvements d'un cœur comme le tien ne sau- » roient être égaux ; modère seulement ce carac- » tère qui t'a déjà fait tant de mal. Si tu souffres » plus qu'un autre des choses de la vie, il ne faut » pas t'en étonner ; une grande âme doit con- » tenir plus de douleurs qu'une petite. Continue » ton récit. Tu nous a fait parcourir une partie » de l'Europe, fais-nous connoître ta patrie. » Tu sais que j'ai vu la France, et quels liens » m'y ont attaché ; j'aimerai à entendre parler » de ce grand Chef [1], qui n'est plus, et dont » j'ai visité la superbe cabane. Mon enfant, je » ne vis plus que par la mémoire. Un vieillard » avec ses souvenirs ressemble au chêne dé- » crépit de nos bois : ce chêne ne se décore plus » de son propre feuillage, mais il couvre quel- » quefois sa nudité des plantes étrangères qui » ont végété sur ses antiques rameaux. »

Le frère d'Amélie, calmé par ces paroles, reprit ainsi l'histoire de son cœur.

« Hélas ! mon père, je ne pourrai t'entretenir de ce grand siècle dont je n'ai vu que la fin dans mon enfance, et qui n'étoit plus lorsque je rentrai dans ma patrie. Jamais un changement

[1] Louis XIV.

plus étonnant et plus soudain ne s'est opéré chez un peuple. De la hauteur du génie, du respect pour la religion, de la gravité des mœurs, tout étoit subitement descendu à la souplesse de l'esprit, à l'impiété, à la corruption.

» C'étoit donc bien vainement que j'avois espéré retrouver dans mon pays de quoi calmer cette inquiétude, cette ardeur de désir qui me suit partout. L'étude du monde ne m'avoit rien appris, et pourtant je n'avois plus la douceur de l'ignorance.

» Ma sœur, par une conduite inexplicable, sembloit se plaire à augmenter mon ennui; elle avoit quitté Paris quelques jours avant mon arrivée. Je lui écrivis que je comptois l'aller rejoindre; elle se hâta de me répondre pour me détourner de ce projet, sous prétexte qu'elle étoit incertaine du lieu où l'appelleroient ses affaires. Quelles tristes réflexions ne fis-je point alors sur l'amitié, que la présence attiédit, que l'absence efface, qui ne résiste point au malheur, et encore moins à la prospérité!

» Je me trouvai bientôt plus isolé dans ma patrie que je ne l'avois été sur une terre étrangère. Je voulus me jeter pendant quelque temps

dans un monde qui ne me disoit rien et qui ne m'entendoit pas. Mon âme, qu'aucune passion n'avoit encore usée, cherchoit un objet qui pût l'attacher; mais je m'aperçus que je donnois plus que je ne recevois. Ce n'étoit ni un langage élevé, ni un sentiment profond qu'on demandoit de moi. Je n'étois occupé qu'à rapetisser ma vie, pour la mettre au niveau de la société. Traité partout d'esprit romanesque, honteux du rôle que je jouois, dégoûté de plus en plus des choses et des hommes, je pris le parti de me retirer dans un faubourg pour y vivre totalement ignoré.

» Je trouvai d'abord assez de plaisir dans cette vie obscure et indépendante. Inconnu, je me mêlois à la foule : vaste désert d'hommes !

» Souvent assis dans une église peu fréquentée, je passois des heures entières en méditation. Je voyois de pauvres femmes venir se prosterner devant le Très-Haut, ou des pécheurs s'agenouiller au tribunal de la pénitence. Nul ne sortoit de ces lieux sans un visage plus serein, et les sourdes clameurs qu'on entendoit au dehors sembloient être les flots des passions et les orages du monde, qui venoient expirer au pied du temple du Seigneur. Grand Dieu, qui vis en

secret couler mes larmes dans ces retraites sacrées, tu sais combien de fois je me jetai à tes pieds, pour te supplier de me décharger du poids de l'existence, ou de changer en moi le vieil homme! Ah! qui n'a senti quelquefois le besoin de se régénérer, de se rajeunir aux eaux du torrent, de retremper son âme à la fontaine de vie? Qui ne se trouve quelquefois accablé du fardeau de sa propre corruption, et incapable de rien faire de grand, de noble, de juste?

» Quand le soir étoit venu, reprenant le chemin de ma retraite, je m'arrêtois sur les ponts pour voir se coucher le soleil. L'astre, enflammant les vapeurs de la cité, sembloit osciller lentement dans un fluide d'or, comme le pendule de l'horloge des siècles. Je me retirois ensuite avec la nuit, à travers un labyrinthe de rues solitaires. En regardant les lumières qui brilloient dans la demeure des hommes, je me transportois par la pensée au milieu des scènes de douleur et de joie qu'elles éclairoient, et je songeois que sous tant de toits habités je n'avois pas un ami. Au milieu de mes réflexions, l'heure venoit frapper à coups mesurés dans la tour de la cathédrale gothique; elle alloit se répétant sur tous les tons et à toutes les distances d'église en église. Hélas! chaque heure

dans la société ouvre un tombeau, et fait couler des larmes.

» Cette vie, qui m'avoit d'abord enchanté, ne tarda pas à me devenir insupportable. Je me fatiguai de la répétition des mêmes scènes et des mêmes idées. Je me mis à sonder mon cœur, à me demander ce que je désirois. Je ne le savois pas; mais je crus tout à coup que les bois me seroient délicieux. Me voilà soudain résolu d'achever, dans un exil champêtre, une carrière à peine commencée, et dans laquelle j'avois déjà dévoré des siècles.

» J'embrassai ce projet avec l'ardeur que je mets à tous mes desseins; je partis précipitamment pour m'ensevelir dans une chaumière, comme j'étois parti autrefois pour faire le tour du monde.

» On m'accuse d'avoir des goûts inconstants, de ne pouvoir jouir long-temps de la même chimère, d'être la proie d'une imagination qui se hâte d'arriver au fond de mes plaisirs, comme si elle étoit accablée de leur durée; on m'accuse de passer toujours le but que je puis atteindre: hélas! je cherche seulement un bien inconnu, dont l'instinct me poursuit. Est-ce ma faute, si

je trouve partout les bornes, si ce qui est fini n'a pour moi aucune valeur? Cependant je sens que j'aime la monotonie des sentiments de la vie, et si j'avois encore la folie de croire au bonheur, je le chercherois dans l'habitude.

» La solitude absolue, le spectacle de la nature, me plongèrent bientôt dans un état presque impossible à décrire. Sans parents, sans amis, pour ainsi dire seul sur la terre, n'ayant point encore aimé, j'étois accablé d'une surabondance de vie. Quelquefois je rougissois subitement, et je sentois couler dans mon cœur comme des ruisseaux d'une lave ardente; quelquefois je poussois des cris involontaires, et la nuit étoit également troublée de mes songes et de mes veilles. Il me manquoit quelque chose pour remplir l'abîme de mon existence: je descendois dans la vallée, je m'élevois sur la montagne, appelant de toute la force de mes désirs l'idéal objet d'une flamme future; je l'embrassois dans les vents; je croyois l'entendre dans les gémissements du fleuve; tout étoit ce fantôme imaginaire, et les astres dans les cieux, et le principe même de vie dans l'univers.

» Toutefois cet état de calme et de trouble, d'indigence et de richesse, n'étoit pas sans

quelques charmes : un jour je m'étois amusé à effeuiller une branche de saule sur un ruisseau, et à attacher une idée à chaque feuille que le courant entraînoit. Un roi qui craint de perdre sa couronne par une révolution subite, ne ressent pas des angoisses plus vives que les miennes, à chaque accident qui menaçoit les débris de mon rameau. O foiblesse des mortels ! O enfance du cœur humain qui ne vieillit jamais ! Voilà donc à quel degré de puérilité notre superbe raison peut descendre ! Et encore est-il vrai que bien des hommes attachent leur destinée à des choses d'aussi peu de valeur que mes feuilles de saule.

» Mais comment exprimer cette foule de sensations fugitives que j'éprouvois dans mes promenades ? Les sons que rendent les passions dans le vide d'un cœur solitaire ressemblent au murmure que les vents et les eaux font entendre dans le silence d'un désert : on en jouit, mais on ne peut les peindre.

» L'automne me surprit au milieu de ces incertitudes : j'entrai avec ravissement dans les mois des tempêtes. Tantôt j'aurois voulu être un de ces guerriers errant au milieu des vents, des nuages et des fantômes ; tantôt j'enviois

jusqu'au sort du pâtre que je voyois réchauffer ses mains à l'humble feu de broussailles qu'il avoit allumé au coin d'un bois. J'écoutois ses chants mélancoliques, qui me rappeloient que dans tout pays, le chant naturel de l'homme est triste, lors même qu'il exprime le bonheur. Notre cœur est un instrument incomplet, une lyre où il manque des cordes, et où nous sommes forcés de rendre les accents de la joie sur le ton consacré aux soupirs.

» Le jour, je m'égarois sur de grandes bruyères terminées par des forêts. Qu'il falloit peu de choses à ma rêverie! une feuille séchée que le vent chassoit devant moi, une cabane dont la fumée s'élevoit dans la cime dépouillée des arbres, la mousse qui trembloit au souffle du nord sur le tronc d'un chêne, une roche écartée, un étang désert où le jonc flétri murmuroit! Le clocher solitaire s'élevant au loin dans la vallée, a souvent attiré mes regards; souvent j'ai suivi des yeux les oiseaux de passage qui voloient au-dessus de ma tête. Je me figurois les bords ignorés, les climats lointains où ils se rendent; j'aurois voulu être sur leurs ailes. Un secret instinct me tourmentoit; je sentois que je n'étois moi-même qu'un voyageur; mais une voix du ciel sembloit me dire: « Homme,

» la saison de ta migration n'est pas encore » venue ; attends que le vent de la mort se lève, » alors tu déploieras ton vol vers ces régions » inconnues que ton cœur demande. »

» Levez-vous vite, orages désirés, qui devez emporter René dans les espaces d'une autre vie ! Ainsi disant, je marchois à grands pas, le visage enflammé, le vent sifflant dans ma chevelure, ne sentant ni pluie ni frimas, enchanté, tourmenté, et comme possédé par le démon de mon cœur.

» La nuit, lorsque l'aquilon ébranloit ma chaumière, que les pluies tomboient en torrent sur mon toit, qu'à travers ma fenêtre je voyois la lune sillonner les nuages amoncelés, comme un pâle vaisseau qui laboure les vagues, il me sembloit que la vie redoubloit au fond de mon cœur, que j'aurois eu la puissance de créer des mondes. Ah ! si j'avois pu faire partager à une autre les transports que j'éprouvois ! O Dieu ! si tu m'avois donné une femme selon mes désirs ; si, comme à notre premier père, tu m'eusses amené par la main une Ève tirée de moi-même..... Beauté céleste ! je me serois prosterné devant toi, puis te prenant dans mes bras, j'aurois prié l'Éternel de te donner le reste de ma vie.

» Hélas, j'étois seul, seul sur la terre! Une langueur secrète s'emparoit de mon corps. Ce dégoût de la vie que j'avois ressenti dès mon enfance revenoit avec une force nouvelle. Bientôt mon cœur ne fournit plus d'aliment à ma pensée, et je ne m'apercevois de mon existence que par un profond sentiment d'ennui.

» Je luttai quelque temps contre mon mal, mais avec indifférence et sans avoir la ferme résolution de le vaincre. Enfin, ne pouvant trouver de remède à cette étrange blessure de mon cœur, qui n'étoit nulle part et qui étoit partout, je résolus de quitter la vie.

» Prêtre du Très-Haut, qui m'entendez, pardonnez à un malheureux que le ciel avoit presque privé de la raison. J'étois plein de religion, et je raisonnois en impie; mon cœur aimoit Dieu, et mon esprit le méconnoissoit; ma conduite, mes discours, mes sentiments, mes pensées, n'étoient que contradiction, ténèbres, mensonges. Mais l'homme sait-il bien toujours ce qu'il veut, est-il toujours sûr de ce qu'il pense?

» Tout m'échappoit à la fois, l'amitié, le monde, la retraite. J'avois essayé de tout, et

tout m'avoit été fatal. Repoussé par la société, abandonné d'Amélie, quand la solitude vint à me manquer, que me restoit-il? C'étoit la dernière planche sur laquelle j'avois espéré me sauver, et je la sentois encore s'enfoncer dans l'abîme!

» Décidé que j'étois à me débarrasser du poids de la vie, je résolus de mettre toute ma raison dans cet acte insensé. Rien ne me pressoit; je ne fixai point le moment du départ, afin de savourer à longs traits les derniers moments de l'existence, et de recueillir toutes mes forces, à l'exemple d'un ancien, pour sentir mon âme s'échapper.

» Cependant je crus nécessaire de prendre des arrangements concernant ma fortune, et je fus obligé d'écrire à Amélie. Il m'échappa quelques plaintes sur son oubli, et je laissai sans doute percer l'attendrissement qui surmontoit peu à peu mon cœur. Je m'imaginois pourtant avoir bien dissimulé mon secret; mais ma sœur, accoutumée à lire dans les replis de mon âme, le devina sans peine. Elle fut alarmée du ton de contrainte qui régnoit dans ma lettre, et de mes questions sur des affaires dont je ne m'étois jamais occupé. Au lieu de me répondre, elle me vint tout à coup surprendre.

» Pour bien sentir quelle dut être dans la suite l'amertume de ma douleur, et quels furent mes premiers transports en revoyant Amélie, il faut vous figurer que c'étoit la seule personne au monde que j'eusse aimée, que tous mes sentiments se venoient confondre en elle, avec la douceur des souvenirs de mon enfance. Je reçus donc Amélie dans une sorte d'extase de cœur. Il y avoit si long-temps que je n'avois trouvé quelqu'un qui m'entendît, et devant qui je pusse ouvrir mon âme!

» Amélie se jetant dans mes bras, me dit : « Ingrat, tu veux mourir, et ta sœur existe!
» Tu soupçonnes son cœur! Ne t'explique point,
» ne t'excuse point, je sais tout; j'ai tout com-
» pris, comme si j'avois été avec toi. Est-ce moi
» que l'on trompe, moi, qui ai vu naître tes
» premiers sentiments? Voilà ton malheureux
» caractère, tes dégoûts, tes injustices. Jure,
» tandis que je te presse sur mon cœur, jure
» que c'est la dernière fois que tu te livreras à
» tes folies; fais le serment de ne jamais at-
» tenter à tes jours. »

» En prononçant ces mots, Amélie me regardoit avec compassion et tendresse, et couvroit mon front de ses baisers; c'étoit presqu'une

mère, c'étoit quelque chose de plus tendre. Hélas! mon cœur se rouvrit à toutes les joies; comme un enfant, je ne demandois qu'à être consolé; je cédai à l'empire d'Amélie; elle exigea un serment solennel; je le fis sans hésiter, ne soupçonnant même pas que désormais je pusse être malheureux.

» Nous fûmes plus d'un mois à nous accoutumer à l'enchantement d'être ensemble. Quand le matin, au lieu de me trouver seul, j'entendois la voix de ma sœur, j'éprouvois un tressaillement de joie et de bonheur. Amélie avoit reçu de la nature quelque chose de divin; son âme avoit les mêmes grâces innocentes que son corps; la douceur de ses sentiments étoit infinie; il n'y avoit rien que de suave et d'un peu rêveur dans son esprit; on eût dit que son cœur, sa pensée et sa voix soupiroient comme de concert; elle tenoit de la femme la timidité et l'amour, et de l'ange la pureté et la mélodie.

» Le moment étoit venu où j'allois expier toutes mes inconséquences. Dans mon délire j'avois été jusqu'à désirer d'éprouver un malheur, pour avoir du moins un objet réel de souffrance: épouvantable souhait que Dieu, dans sa colère, a trop exaucé!

» Que vais-je vous révéler, ô mes amis! voyez les pleurs qui coulent de mes yeux. Puis-je même..... Il y a quelques jours, rien n'auroit pu m'arracher ce secret..... A présent tout est fini!

» Toutefois, ô vieillards, que cette histoire soit à jamais ensevelie dans le silence : souvenez-vous qu'elle n'a été racontée que sous l'arbre du désert.

» L'hiver finissoit, lorsque je m'aperçus qu'Amélie perdoit le repos et la santé qu'elle commençoit à me rendre. Elle maigrissoit; ses yeux se creusoient, sa démarche étoit languissante, et sa voix troublée. Un jour, je la surpris tout en larmes au pied d'un crucifix. Le monde, la solitude, mon absence, ma présence, la nuit, le jour tout l'alarmoit. D'involontaires soupirs venoient expirer sur ses lèvres; tantôt elle soutenoit, sans se fatiguer, une longue course; tantôt elle se traînoit à peine; elle prenoit et laissoit son ouvrage, ouvroit un livre sans pouvoir lire, commençoit une phrase qu'elle n'achevoit pas, fondoit tout à coup en pleurs, et se retiroit pour prier.

» En vain je cherchois à découvrir son secret. Quand je l'interrogeois, en la pressant dans

mes bras, elle me répondoit, avec un sourire, qu'elle étoit comme moi, qu'elle ne savoit pas ce qu'elle avoit.

» Trois mois se passèrent de la sorte, et son état devenoit pire chaque jour. Une correspondance mystérieuse me sembloit être la cause de ses larmes; car elle paroissoit ou plus tranquille ou plus émue, selon les lettres qu'elle recevoit. Enfin, un matin, l'heure à laquelle nous déjeunions ensemble étant passée, je monte à son appartement; je frappe; on ne me répond point; j'entr'ouvre la porte, il n'y avoit personne dans la chambre. J'aperçois sur la cheminée un paquet à mon adresse. Je le saisis en tremblant, je l'ouvre, et je lis cette lettre, que je conserve pour m'ôter à l'avenir tout mouvement de joie.

A RENÉ.

« Le ciel m'est témoin, mon frère, que je
» donnerois mille fois ma vie pour vous épar-
» gner un moment de peine; mais, infortunée
» que je suis, je ne puis rien pour votre bon-
» heur. Vous me pardonnerez donc de m'être
» dérobée de chez vous comme une coupable;
» je n'aurois pu résister à vos prières, et ce-

» pendant il falloit partir..... Mon Dieu, ayez
» pitié de moi!

» Vous savez, René, que j'ai toujours eu du
» penchant pour la vie religieuse; il est temps
» que je mette à profit les avertissements du
» ciel. Pourquoi ai-je attendu si tard! Dieu
» m'en punit. J'étois restée pour vous dans le
» monde..... Pardonnez, je suis toute troublée
» par le chagrin que j'ai de vous quitter.

» C'est à présent, mon cher frère, que je
» sens bien la nécessité de ces asiles, contre
» lesquels je vous ai vu souvent vous élever. Il
» est des malheurs qui nous séparent pour tou-
» jours des hommes; que deviendroient alors
» de pauvres infortunées!..... Je suis persuadée
» que vous-même, mon frère, vous trouveriez
» le repos dans ces retraites de la religion : la
» terre n'offre rien qui soit digne de vous.

» Je ne vous rappellerai point votre serment :
» je connois la fidélité de votre parole. Vous
» l'avez juré, vous vivrez pour moi. Y a-t-il rien
» de plus misérable que de songer sans cesse à
» quitter la vie? Pour un homme de votre carac-
» tère, il est si aisé de mourir! Croyez-en votre
» sœur, il est plus difficile de vivre.

» Mais, mon frère, sortez au plus vite de la » solitude, qui ne vous est pas bonne; cher- » chez quelque occupation. Je sais que vous riez » amèrement de cette nécessité où l'on est en » France de *prendre un état*. Ne méprisez pas » tant l'expérience et la sagesse de nos pères. » Il vaut mieux, mon cher René, ressembler » un peu plus au commun des hommes, et avoir » un peu moins de malheur.

» Peut-être trouveriez-vous dans le mariage » un soulagement à vos ennuis. Une femme, » des enfants occuperoient vos jours. Et quelle » est la femme qui ne chercheroit pas à vous » rendre heureux! L'ardeur de votre âme, la » beauté de votre génie, votre air noble et pas- » sionné, ce regard fier et tendre, tout vous » assureroit de son amour et de sa fidélité. Ah! » avec quelles délices ne te presseroit-elle pas » dans ses bras et sur son cœur! Comme tous » ses regards, toutes ses pensées seroient atta- » chés sur toi pour prévenir tes moindres peines! » Elle seroit tout amour, tout innocence devant » toi; tu croirois retrouver une sœur.

» Je pars pour le couvent de.... Ce mona- » stère, bâti au bord de la mer, convient à la » situation de mon âme. La nuit, du fond de

» ma cellule, j'entendrai le murmure des flots
» qui baignent les murs du couvent ; je songerai
» à ces promenades que je faisois avec vous,
» au milieu des bois, alors que nous croyions
» retrouver le bruit des mers dans la cime agitée
» des pins. Aimable compagnon de mon en-
» fance, est-ce que je ne vous verrai plus ? A
» peine plus âgée que vous, je vous balançois
» dans votre berceau ; souvent nous avons dor-
» mi ensemble. Ah ! si un même tombeau nous
» réunissoit un jour ! Mais non : je dois dormir
» seule sous les marbres glacés de ce sanctuaire
» où reposent pour jamais ces filles qui n'ont
» point aimé.

» Je ne sais si vous pourrez lire ces lignes
» à demi effacées par mes larmes. Après tout,
» mon ami, un peu plus tôt, un peu plus tard,
» n'auroit-il pas fallu nous quitter ? Qu'ai-je
» besoin de vous entretenir de l'incertitude et
» du peu de valeur de la vie ? Vous vous rap-
» pelez le jeune M....... qui fit naufrage à l'Isle-
» de-France. Quand vous reçûtes sa dernière
» lettre, quelques mois après sa mort, sa dé-
» pouille terrestre n'existoit même plus, et l'in-
» stant où vous commenciez son deuil en Europe
» étoit celui où on le finissoit aux Indes. Qu'est-ce
» donc que l'homme, dont la mémoire périt si

» vite? Une partie de ses amis ne peut apprendre sa mort, que l'autre n'en soit déjà consolée! Quoi, cher et trop cher René, mon souvenir s'effacera-t-il si promptement de ton cœur? O mon frère, si je m'arrache à vous dans le temps, c'est pour n'être pas séparée de vous dans l'éternité.

» Amélie. »

P. S. « Je joins ici l'acte de la donation de mes biens; j'espère que vous ne refuserez pas cette marque de mon amitié. »

» La foudre qui fût tombée à mes pieds ne m'eût pas causé plus d'effroi que cette lettre. Quel secret Amélie me cachoit-elle? Qui la forçoit si subitement à embrasser la vie religieuse? Ne m'avoit-elle rattaché à l'existence par le charme de l'amitié, que pour me délaisser tout à coup? Oh! pourquoi étoit-elle venue me détourner de mon dessein! Un mouvement de pitié l'avoit rappelée auprès de moi, mais bientôt fatiguée d'un pénible devoir, elle se hâte de quitter un malheureux qui n'avoit qu'elle sur la terre. On croit avoir tout fait quand on a empêché un homme de mourir! Telles étoient mes plaintes. Puis faisant un retour sur moi-même: « Ingrate Amélie, disois-

je, si tu avois été à ma place, si, comme moi, tu avois été perdue dans le vide de tes jours, ah ! tu n'aurois pas été abandonnée de ton frère. »

» Cependant, quand je relisois la lettre, j'y trouvois je ne sais quoi de si triste et de si tendre, que tout mon cœur se fondoit. Tout à coup il me vint une idée qui me donna quelque espérance : je m'imaginai qu'Amélie avoit peut-être conçu une passion pour un homme qu'elle n'osoit avouer. Ce soupçon sembla m'expliquer sa mélancolie, sa correspondance mystérieuse, et le ton passionné qui respiroit dans sa lettre. Je lui écrivis aussitôt pour la supplier de m'ouvrir son cœur.

» Elle ne tarda pas à me répondre, mais sans me découvrir son secret : elle me mandoit seulement qu'elle avoit obtenu les dispenses du noviciat, et qu'elle alloit prononcer ses vœux.

» Je fus révolté de l'obstination d'Amélie, du mystère de ses paroles, et de son peu de confiance en mon amitié.

» Après avoir hésité un moment sur le parti que j'avois à prendre, je résolus d'aller à B.... pour faire un dernier effort auprès de ma sœur.

La terre où j'avois été élevé se trouvoit sur la route. Quand j'aperçus les bois où j'avois passé les seuls moments heureux de ma vie, je ne pus retenir mes larmes, et il me fut impossible de résister à la tentation de leur dire un dernier adieu.

» Mon frère aîné avoit vendu l'héritage paternel, et le nouveau propriétaire ne l'habitoit pas. J'arrivai au château par la longue avenue de sapins; je traversai à pied les cours désertes ; je m'arrêtai à regarder les fenêtres fermées ou demi-brisées, le chardon qui croissoit au pied des murs, les feuilles qui jonchoient le seuil des portes, et ce perron solitaire où j'avois vu si souvent mon père et ses fidèles serviteurs. Les marches étoient déjà couvertes de mousse ; le violier jaune croissoit entre leurs pierres déjointes et tremblantes. Un gardien inconnu m'ouvrit brusquement les portes. J'hésitois à franchir le seuil; cet homme s'écria : « Eh » bien ! allez-vous faire comme cette étrangère » qui vint ici il y a quelques jours? Quand ce » fut pour entrer, elle s'évanouit, et je fus obligé » de la reporter à sa voiture. » Il me fut aisé de reconnoître l'*étrangère* qui, comme moi, étoit venue chercher dans ces lieux des pleurs et des souvenirs!

» Couvrant un moment mes yeux de mon mouchoir, j'entrai sous le toit de mes ancêtres. Je parcourus les appartements sonores où l'on n'entendoit que le bruit de mes pas. Les chambres étoient à peine éclairées par la foible lumière qui pénétroit entre les volets fermés : je visitai celle où ma mère avoit perdu la vie en me mettant au monde, celle où se retiroit mon père, celle où j'avois dormi dans mon berceau, celle enfin où l'amitié avoit reçu mes premiers vœux dans le sein d'une sœur. Partout les salles étoient détendues, et l'araignée filoit sa toile dans les couches abandonnées. Je sortis précipitamment de ces lieux, je m'en éloignai à grands pas, sans oser tourner la tête. Qu'ils sont doux, mais qu'ils sont rapides, les moments que les frères et les sœurs passent dans leurs jeunes années, réunis sous l'aile de leurs vieux parents ! La famille de l'homme n'est que d'un jour ; le souffle de Dieu la disperse comme une fumée. A peine le fils connoît-il le père, le père le fils, le frère la sœur, la sœur le frère ! Le chêne voit germer ses glands autour de lui ; il n'en est pas ainsi des enfants des hommes !

» En arrivant à B....., je me fis conduire au couvent ; je demandai à parler à ma sœur. On me dit qu'elle ne recevoit personne. Je lui écri-

vis : elle me répondit que, sur le point de se consacrer à Dieu, il ne lui étoit pas permis de donner une pensée au monde; que si je l'aimois, j'éviterois de l'accabler de ma douleur. Elle ajoutoit : « Cependant si votre projet est de » paroître à l'autel le jour de ma profession, » daignez m'y servir de père; ce rôle est le seul » digne de votre courage, le seul qui convienne » à notre amitié et à mon repos. »

» Cette froide fermeté qu'on opposoit à l'ardeur de mon amitié me jeta dans de violents transports. Tantôt j'étois près de retourner sur mes pas; tantôt je voulois rester, uniquement pour troubler le sacrifice. L'enfer me suscitoit jusqu'à la pensée de me poignarder dans l'église, et de mêler mes derniers soupirs aux vœux qui m'arrachoient ma sœur. La supérieure du couvent me fit prévenir qu'on avoit préparé un banc dans le sanctuaire, et elle m'invitoit à me rendre à la cérémonie, qui devoit avoir lieu dès le lendemain.

» Au lever de l'aube, j'entendis le premier son des cloches..... Vers dix heures, dans une sorte d'agonie, je me traînai au monastère. Rien ne peut plus être tragique quand on a assisté à un pareil spectacle; rien ne peut plus être douloureux quand on y a survécu.

» Un peuple immense remplissoit l'église. On me conduit au banc du sanctuaire; je me précipite à genoux sans presque savoir où j'étois, ni à quoi j'étois résolu. Déjà le prêtre attendoit à l'autel; tout à coup la grille mystérieuse s'ouvre, et Amélie s'avance, parée de toutes les pompes du monde. Elle étoit si belle, il y avoit sur son visage quelque chose de si divin, qu'elle excita un mouvement de surprise et d'admiration. Vaincu par la glorieuse douleur de la sainte, abattu par les grandeurs de la religion, tous mes projets de violence s'évanouirent; ma force m'abandonna; je me sentis lié par une main toute-puissante, et au lieu de blasphèmes et de menaces, je ne trouvai dans mon cœur que de profondes adorations et les gémissements de l'humilité.

» Amélie se place sous un dais. Le sacrifice commence à la lueur des flambeaux, au milieu des fleurs et des parfums, qui devoient rendre l'holocauste agréable. A l'offertoire, le prêtre se dépouilla de ses ornements, ne conserva qu'une tunique de lin, monta en chaire, et dans un discours simple et pathétique, peignit le bonheur de la vierge qui se consacre au Seigneur. Quand il prononça ces mots : « Elle a » paru comme l'encens qui se consume dans le

» feu, » un grand calme et des odeurs célestes semblèrent se répandre dans l'auditoire; on se sentit comme à l'abri sous les ailes de la colombe mystique, et l'on eût cru voir les anges descendre sur l'autel et remonter vers les cieux avec des parfums et des couronnes.

» Le prêtre achève son discours, reprend ses vêtements, continue le sacrifice. Amélie, soutenue de deux jeunes religieuses, se met à genoux sur la dernière marche de l'autel. On vient alors me chercher, pour remplir les fonctions paternelles. Au bruit de mes pas chancelants dans le sanctuaire, Amélie est prête à défaillir. On me place à côté du prêtre, pour lui présenter les ciseaux. En ce moment, je sens renaître mes transports; ma fureur va éclater, quand Amélie, rappelant son courage, me lance un regard où il y a tant de reproche et de douleur, que j'en suis atterré. La religion triomphe. Ma sœur profite de mon trouble; elle avance hardiment la tête. Sa superbe chevelure tombe de toutes parts sous le fer sacré; une longue robe d'étamine remplace pour elle les ornements du siècle, sans la rendre moins touchante; les ennuis de son front se cachent sous un bandeau de lin; et le voile mystérieux, double symbole de la virginité et de la religion, accompagne

sa tête dépouillée. Jamais elle n'avoit paru si belle. L'œil de la pénitente étoit attaché sur la poussière du monde, et son âme étoit dans le ciel.

» Cependant Amélie n'avoit point encore prononcé ses vœux; et pour mourir au monde, il falloit qu'elle passât à travers le tombeau. Ma sœur se couche sur le marbre; on étend sur elle un drap mortuaire; quatre flambeaux en marquent les quatre coins. Le prêtre, l'étole au cou, le livre à la main, commence l'Office des morts; de jeunes vierges le continuent. O joies de la religion, que vous êtes grandes, mais que vous êtes terribles! On m'avoit contraint de me placer à genoux, près de ce lugubre appareil. Tout à coup un murmure confus sort de dessous le voile sépulcral; je m'incline, et ces paroles épouvantables (que je fus seul à entendre) viennent frapper mon oreille : « Dieu de miséricorde, fais que je ne me re-
» lève jamais de cette couche funèbre, et comble
» de tes biens un frère qui n'a point partagé
» ma criminelle passion! »

» A ces mots échappés du cercueil, l'affreuse vérité m'éclaire; ma raison s'égare, je me laisse tomber sur le linceul de la mort, je presse ma

sœur dans mes bras, je m'écrie : « Chaste épouse
» de Jésus-Christ, reçois mes derniers embrassements
» à travers les glaces du trépas et les profondeurs
» de l'éternité, qui te séparent déjà de
» ton frère! »

» Ce mouvement, ce cri, ces larmes, troublent la cérémonie: le prêtre s'interrompt, les religieuses ferment la grille, la foule s'agite et se presse vers l'autel; on m'emporte sans connoissance. Que je sus peu de gré à ceux qui me rappelèrent au jour! J'appris, en rouvrant les yeux, que le sacrifice étoit consommé, et que ma sœur avoit été saisie d'une fièvre ardente. Elle me faisoit prier de ne plus chercher à la voir. O misère de ma vie! une sœur craindre de parler à un frère, et un frère craindre de faire entendre sa voix à une sœur! Je sortis du monastère comme de ce lieu d'expiation où des flammes nous préparent pour la vie céleste, où l'on a tout perdu comme aux enfers, hors l'espérance.

» On peut trouver des forces dans son âme contre un malheur personnel; mais devenir la cause involontaire du malheur d'un autre, cela est tout-à-fait insupportable. Éclairé sur les maux de ma sœur, je me figurois ce qu'elle avoit dû souffrir. Alors s'expliquèrent pour moi plu-

sieurs choses que je n'avois pu comprendre : ce mélange de joie et de tristesse, qu'Amélie avoit fait paroître au moment de mon départ pour mes voyages, le soin qu'elle prit de m'éviter à mon retour, et cependant cette foiblesse qui l'empêcha si long-temps d'entrer dans un monastère; sans doute la fille malheureuse s'étoit flattée de guérir! Ses projets de retraite, la dispense du noviciat, la disposition de ses biens en ma faveur, avoient apparemment produit cette correspondance secrète qui servit à me tromper.

» O mes amis, je sus donc ce que c'étoit que de verser des larmes pour un mal qui n'étoit point imaginaire! Mes passions, si long-temps indéterminées, se précipitèrent sur cette première proie avec fureur. Je trouvai même une sorte de satisfaction inattendue dans la plénitude de mon chagrin, et je m'aperçus, avec un secret mouvement de joie, que la douleur n'est pas une affection qu'on épuise comme le plaisir.

» J'avois voulu quitter la terre avant l'ordre du Tout-Puissant; c'étoit un grand crime : Dieu m'avoit envoyé Amélie à la fois pour me sauver et pour me punir. Ainsi, toute pensée coupable, toute action criminelle entraîne après elle des désordres et des malheurs. Amélie me prioit de

vivre, et je lui devois bien de ne pas aggraver ses maux. D'ailleurs (chose étrange!) je n'avois plus envie de mourir depuis que j'étois réellement malheureux. Mon chagrin étoit devenu une occupation qui remplissoit tous mes moments : tant mon cœur est naturellement pétri d'ennui et de misère!

» Je pris donc subitement une autre résolution; je me déterminai à quitter l'Europe, et à passer en Amérique.

» On équipoit, dans ce moment même, au port de B.... une flotte pour la Louisiane; je m'arrangeai avec un des capitaines de vaisseau; je fis savoir mon projet à Amélie, et je m'occupai de mon départ.

» Ma sœur avoit touché aux portes de la mort; mais Dieu, qui lui destinoit la première palme des vierges, ne voulut pas la rappeler si vite à lui; son épreuve ici-bas fut prolongée. Descendue une seconde fois dans la pénible carrière de la vie, l'héroïne, courbée sous la croix, s'avança courageusement à l'encontre des douleurs, ne voyant plus que le triomphe dans le combat, et dans l'excès des souffrances, l'excès de la gloire.

» La vente du peu de bien qui me restoit, et que je cédai à mon frère, les longs préparatifs

d'un convoi, les vents contraires, me retinrent long-temps dans le port. J'allois chaque matin m'informer des nouvelles d'Amélie, et je revenois toujours avec de nouveaux motifs d'admiration et de larmes.

» J'errois sans cesse autour du monastère, bâti au bord de la mer. J'apercevois souvent à une petite fenêtre grillée qui donnoit sur une plage déserte, une religieuse assise dans une attitude pensive; elle rêvoit à l'aspect de l'océan où apparoissoit quelque vaisseau, cinglant aux extrémités de la terre. Plusieurs fois, à la clarté de la lune, j'ai revu la même religieuse aux barreaux de la même fenêtre : elle contemploit la mer, éclairée par l'astre de la nuit, et sembloit prêter l'oreille au bruit des vagues qui se brisoient tristement sur des grèves solitaires.

» Je crois encore entendre la cloche qui, pendant la nuit, appeloit les religieuses aux veilles et aux prières. Tandis qu'elle tintoit avec lenteur, et que les vierges s'avançoient en silence à l'autel du Tout-Puissant, je courois au monastère : là, seul au pied des murs, j'écoutois dans une sainte extase les derniers sons des cantiques, qui se mêloient sous les voûtes du temple au foible bruissement des flots.

» Je ne sais comment toutes ces choses qui auroient dû nourrir mes peines, en émoussoient au contraire l'aiguillon. Mes larmes avoient moins d'amertume, lorsque je les répandois sur les rochers et parmi les vents. Mon chagrin même, par sa nature extraordinaire, portoit avec lui quelque remède : on jouit de ce qui n'est pas commun, même quand cette chose est un malheur. J'en conçus presque l'espérance que ma sœur deviendroit à son tour moins misérable.

» Une lettre que je reçus d'elle avant mon départ sembla me confirmer dans ces idées. Amélie se plaignoit tendrement de ma douleur, et m'assuroit que le temps diminuoit la sienne. « Je ne désespère pas de mon bonheur, me » disoit-elle. L'excès même du sacrifice, à pré- » sent que le sacrifice est consommé, sert à me » rendre quelque paix. La simplicité de mes » compagnes, la pureté de leurs vœux, la ré- » gularité de leur vie, tout répand du baume » sur mes jours. Quand j'entends gronder les » orages, et que l'oiseau de mer vient battre » des ailes à ma fenêtre, moi, pauvre colombe » du ciel, je songe au bonheur que j'ai eu de » trouver un abri contre la tempête. C'est ici » la sainte montagne; le sommet élevé d'où » l'on entend les derniers bruits de la terre et

» les premiers concerts du ciel; c'est ici que la » religion trompe doucement une âme sen- » sible : aux plus violentes amours elle sub- » stitue une sorte de chasteté brûlante où l'a- » mante et la vierge sont unies ; elle épure les » soupirs ; elle change en une flamme incor- » ruptible une flamme périssable ; elle mêle di- » vinement son calme et son innocence à ce » reste de trouble et de volupté d'un cœur qui » cherche à se reposer, et d'une vie qui se re- » tire. »

» Je ne sais ce que le ciel me réserve, et s'il a voulu m'avertir que les orages accompagneroient partout mes pas. L'ordre étoit donné pour le départ de la flotte; déjà plusieurs vaisseaux avoient appareillé au baisser du soleil ; je m'étois arrangé pour passer la dernière nuit à terre, afin d'écrire ma lettre d'adieux à Amélie. Vers minuit, tandis que je m'occupe de ce soin, et que je mouille mon papier de mes larmes, le bruit des vents vient frapper mon oreille. J'écoute ; et au milieu de la tempête, je distingue les coups de canon d'alarme, mêlés au glas de la cloche monastique. Je vole sur le rivage où tout étoit désert , et où l'on n'entendoit que le rugissement des flots. Je m'assieds sur un rocher. D'un côté s'étendent les

vagues étincelantes, de l'autre les murs sombres du monastère se perdent confusément dans les cieux. Une petite lumière paroissoit à la fenêtre grillée. Étoit-ce toi, ô mon Amélie, qui, prosternée au pied du crucifix, priois le Dieu des orages d'épargner ton malheureux frère! La tempête sur les flots, le calme dans ta retraite; des hommes brisés sur des écueils, au pied de l'asile que rien ne peut troubler; l'infini de l'autre côté du mur d'une cellule; les fanaux agités des vaisseaux, le phare immobile du couvent; l'incertitude des destinées du navigateur, la vestale connoissant dans un seul jour tous les jours futurs de sa vie; d'une autre part, une âme telle que la tienne, ô Amélie, orageuse comme l'océan; un naufrage plus affreux que celui du marinier : tout ce tableau est encore profondément gravé dans ma mémoire. Soleil de ce ciel nouveau, maintenant témoin de mes larmes, écho du rivage américain qui répétez les accents de René, ce fut le lendemain de cette nuit terrible qu'appuyé sur le gaillard de mon vaisseau, je vis s'éloigner pour jamais ma terre natale! Je contemplai long-temps sur la côte les derniers balancements des arbres de la patrie, et les faîtes du monastère qui s'abaissoient à l'horizon. »

Comme René achevoit de raconter son histoire, il tira un papier de son sein, et le donna au père Souël; puis, se jetant dans les bras de Chactas, et étouffant ses sanglots, il laissa le temps au missionnaire de parcourir la lettre qu'il venoit de lui remettre.

Elle étoit de la supérieure de.... Elle contenoit le récit des derniers moments de la sœur Amélie de la Miséricorde, morte victime de son zèle et de sa charité, en soignant ses compagnes attaquées d'une maladie contagieuse. Toute la communauté étoit inconsolable, et l'on y regardoit Amélie comme une sainte. La supérieure ajoutoit que depuis trente ans qu'elle étoit à la tête de la maison, elle n'avoit jamais vu de religieuse d'une humeur aussi douce et aussi égale, ni qui fût plus contente d'avoir quitté les tribulations du monde.

Chactas pressoit René dans ses bras; le vieillard pleuroit. « Mon enfant, dit-il à son fils, je
» voudrois que le père Aubry fût ici; il tiroit du
» fond de son cœur je ne sais quelle paix qui,
» en les calmant, ne sembloit cependant point
» étrangère aux tempêtes; c'étoit la lune dans
» une nuit orageuse : les nuages errants ne peuvent
» l'emporter dans leur course; pure et inaltéra-

» ble, elle s'avance tranquille au-dessus d'eux.
» Hélas, pour moi, tout me trouble et m'en-
» traîne! »

Jusqu'alors le père Souël, sans proférer une parole, avoit écouté d'un air austère l'histoire de René. Il portoit en secret un cœur compatissant, mais il montrait au dehors un caractère inflexible; la sensibilité du Sachem le fit sortir du silence :

« Rien, dit-il au frère d'Amélie, rien ne mé-
» rite, dans cette histoire, la pitié qu'on vous
» montre ici. Je vois un jeune homme entêté de
» chimères, à qui tout déplaît, et qui s'est sous-
» trait aux charges de la société pour se livrer à
» d'inutiles rêveries. On n'est point, monsieur,
» un homme supérieur parce qu'on aperçoit le
» monde sous un jour odieux. On ne hait les
» hommes et la vie, que faute de voir assez loin.
» Étendez un peu plus votre regard, et vous serez
» bientôt convaincu que tous ces maux dont
» vous vous plaignez sont de purs néants. Mais
» quelle honte de ne pouvoir songer au seul mal-
» heur réel de votre vie, sans être forcé de rougir!
» Toute la pureté, toute la vertu, toute la reli-
» gion, toutes les couronnes d'une sainte ren-
» dent à peine tolérable la seule idée de vos cha-

» grins. Votre sœur a expié sa faute; mais, s'il » faut ici dire ma pensée, je crains que, par une » épouvantable justice, un aveu sorti du sein de » la tombe n'ait troublé votre âme à son tour. » Que faites-vous seul au fond des forêts où » vous consumez vos jours, négligeant tous vos » devoirs? Des saints, me direz-vous, se sont » ensevelis dans les déserts? Ils y étoient avec » leurs larmes, et employoient à éteindre leurs » passions le temps que vous perdez peut-être à » allumer les vôtres. Jeune présomptueux qui » avez cru que l'homme se peut suffire à lui-» même! La solitude est mauvaise à celui qui n'y » vit pas avec Dieu; elle redouble les puissances » de l'âme, en même temps qu'elle leur ôte tout » sujet pour s'exercer. Quiconque a reçu des » forces doit les consacrer au service de ses sem-» blables; s'il les laisse inutiles, il en est d'abord » puni par une secrète misère, et tôt ou tard le » ciel lui envoie un châtiment effroyable. »

Troublé par ces paroles, René releva du sein de Chactas sa tête humiliée. Le Sachem aveugle se prit à sourire; et ce sourire de la bouche, qui ne se marioit plus à celui des yeux, avoit quelque chose de mystérieux et de céleste. « Mon » fils, dit le vieil amant d'Atala, il nous parle » sévèrement; il corrige et le vieillard et le jeune

» homme, et il a raison. Oui, il faut que tu re-
» nonces à cette vie extraordinaire qui n'est
» pleine que de soucis; il n'y a de bonheur que
» dans les voies communes.

» Un jour le Meschacebé, encore assez près
» de sa source, se lassa de n'être qu'un limpide
» ruisseau. Il demande des neiges aux monta-
» gnes, des eaux aux torrents, des pluies aux
» tempêtes, il franchit ses rives, et désole ses
» bords charmants. L'orgueilleux ruisseau s'ap-
» plaudit d'abord de sa puissance; mais voyant
» que tout devenoit désert sur son passage;
» qu'il couloit, abandonné dans la solitude; que
» ses eaux étoient toujours troublées, il regretta
» l'humble lit que lui avoit creusé la nature,
» les oiseaux, les fleurs, les arbres et les ruis-
» seaux, jadis modestes compagnons de son
» paisible cours. »

Chactas cessa de parler, et l'on entendit la voix du *Flammant* qui, retiré dans les roseaux du Meschacebé, annonçoit un orage pour le milieu du jour. Les trois amis reprirent la route de leurs cabanes : René marchoit en silence entre le missionnaire qui prioit Dieu, et le Sachem aveugle qui cherchoit sa route. On dit que, pressé par les deux vieillards, il retourna chez

son épouse, mais sans y trouver le bonheur. Il périt peu de temps après avec Chactas et le père Souël, dans le massacre des François et des Natchez à la Louisiane. On montre encore un rocher où il alloit s'asseoir au soleil couchant.



LES AVENTURES

DU

DERNIER ABENCERAGE.



AVERTISSEMENT.

Les Aventures du dernier Abencerage sont écrites depuis à peu près une vingtaine d'années : le portrait que j'ai tracé des Espagnols explique assez pourquoi cette Nouvelle n'a pu être imprimée sous le gouvernement impérial. La résistance des Espagnols à Buonaparte, d'un peuple désarmé à ce conquérant qui avoit vaincu les meilleurs soldats de l'Europe, excitoit alors l'enthousiasme de tous les cœurs susceptibles d'être touchés par les grands dévouements et les nobles sacrifices. Les ruines de Saragosse fumoient

encore, et la censure n'auroit pas permis des éloges où elle eût découvert, avec raison, un intérêt caché pour les victimes. La peinture des vieilles mœurs de l'Europe, les souvenirs de la gloire d'un autre temps, et ceux de la cour d'un de nos plus brillants monarques, n'auroient pas été plus agréables à la censure, qui d'ailleurs commençoit à se repentir de m'avoir tant de fois laissé parler de l'ancienne monarchie et de la religion de nos pères : ces morts que j'évoquois sans cesse faisoient trop penser aux vivants.

On place souvent dans les tableaux quelque personnage difforme pour faire ressortir la beauté des autres : dans cette Nouvelle, j'ai voulu peindre trois hommes d'un caractère également élevé, mais ne sortant point de la nature, et conservant, avec des passions, les mœurs et les préjugés même de leur pays. Le caractère de la femme est aussi dessiné dans les

mêmes proportions. Il faut au moins que le monde chimérique, quand on s'y transporte, nous dédommage du monde réel.

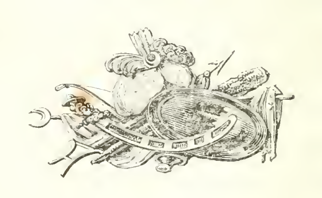
On s'apercevra facilement que cette Nouvelle est l'ouvrage d'un homme qui a senti les chagrins de l'exil, et dont le cœur est tout à sa patrie.

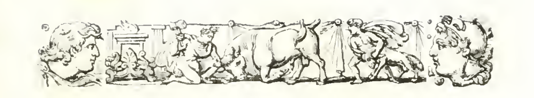
C'est sur les lieux mêmes que j'ai pris, pour ainsi dire, les vues de Grenade, de l'Alhambra, et de cette mosquée transformée en église, qui n'est autre chose que la cathédrale de Cordoue. Ces descriptions sont donc une espèce d'addition à ce passage de l'Itinéraire.

« De Cadix, je me rendis à Cordoue : » j'admirai la mosquée qui fait aujour-» d'hui la cathédrale de cette ville. Je par-» courus l'ancienne Bétique, où les poëtes » avoient placé le bonheur. Je remontai » jusqu'à Andujar, et je revins sur mes » pas pour voir Grenade. L'Alhambra me » parut digne d'être regardé même après

» les temples de la Grèce. La vallée de » Grenade est délicieuse, et ressemble » beaucoup à celle de Sparte : on conçoit » que les Maures regrettent un pareil » pays. » (ITINÉR., VIIe. et dernière partie).

Il est souvent fait allusion dans cette Nouvelle à l'histoire des Zégris et des Abencerages ; cette histoire est si connue qu'il m'a semblé superflu d'en donner un précis dans cet avertissement. La Nouvelle d'ailleurs contient les détails suffisants pour l'intelligence du texte.





LES AVENTURES

DU

DERNIER ABENCERAGE.

Lorsque Boabdil, dernier roi de Grenade, fut obligé d'abandonner le royaume de ses pères, il s'arrêta au sommet du mont Padul. De ce lieu élevé on découvroit la mer où l'infortuné monarque alloit s'embarquer pour l'Afrique; on apercevoit aussi Grenade, la Véga et le Xénil, au bord duquel s'élevoient les tentes de Ferdinand et d'Isabelle. A la vue de ce beau pays et des cyprès qui marquoient encore çà et là les tombeaux des musulmans, Boabdil se prit à verser des larmes. La

sultane Aïxa, sa mère, qui l'accompagnoit dans son exil avec les grands qui composoient jadis sa cour, lui dit : « Pleure maintenant comme une » femme un royaume que tu n'as pas su défendre » comme un homme. » Ils descendirent de la montagne, et Grenade disparut à leurs yeux pour toujours.

Les Maures d'Espagne, qui partagèrent le sort de leur roi, se dispersèrent en Afrique. Les tribus des Zégris et des Gomèles s'établirent dans le royaume de Fez, dont elles tiroient leur origine. Les Vanégas et les Alabès s'arrêtèrent sur la côte, depuis Oran jusqu'à Alger; enfin les Abencerages se fixèrent dans les environs de Tunis. Ils formèrent, à la vue des ruines de Carthage, une colonie que l'on distingue encore aujourd'hui des Maures d'Afrique, par l'élégance de ses mœurs et la douceur de ses lois.

Ces familles portèrent dans leur patrie nouvelle le souvenir de leur ancienne patrie. Le *Paradis de Grenade* vivoit toujours dans leur mémoire, les mères en redisoient le nom aux enfants qui suçoient encore la mamelle. Elles les berçoient avec les romances des Zegris et des Abencerages. Tous les cinq jours on prioit dans la mosquée, en se tournant vers Grenade. On invoquoit Allah, afin

qu'il rendît à ses élus cette terre de délices. En vain le pays des Lotophages offroit aux exilés ses fruits, ses eaux, sa verdure, son brillant soleil ; loin des *Tours Vermeilles*[1], il n'y avoit ni fruits agréables, ni fontaines limpides, ni fraîche verdure, ni soleil digne d'être regardé. Si l'on montroit à quelque banni les plaines de la Bagrada, il secouoit la tête et s'écrioit en soupirant : « Grenade ! »

Les Abencerages surtout conservoient le plus tendre et le plus fidèle souvenir de la patrie. Ils avoient quitté avec un mortel regret le théâtre de leur gloire, et les bords qu'ils firent si souvent retentir de ce cri d'armes : « Honneur et Amour. » Ne pouvant plus lever la lance dans les déserts, ni se couvrir du casque dans une colonie de laboureurs, ils s'étoient consacrés à l'étude des simples, profession estimée chez les Arabes à l'égal du métier des armes. Ainsi cette race de guerriers qui jadis faisoit des blessures s'occupoit maintenant de l'art de les guérir. En cela elle avoit retenu quelque chose de son premier génie, car les chevaliers pansoient souvent eux-mêmes les plaies de l'ennemi qu'ils avoient abattu.

[1] Tours d'un palais de Grenade.

La cabane de cette famille, qui jadis eut des palais, n'étoit point placée dans le hameau des autres exilés, au pied de la montagne du Mamelife; elle étoit bâtie parmi les débris même de Carthage, au bord de la mer, dans l'endroit où saint Louis mourut sur la cendre, et où l'on voit aujourd'hui un hermitage mahométan. Aux murailles de la cabane étoient attachés des boucliers de peau de lion, qui portoient empreintes sur un champ d'azur deux figures de sauvages, brisant une ville avec une massue. Autour de cette devise on lisoit ces mots, « *C'est peu de chose !* » armes et devise des Abencerages. Des lances ornées de pennons blancs et bleus, des alburnos, des casaques de satin tailladé, étoient rangés auprès des boucliers, et brilloient au milieu des cimeterres et des poignards. On voyoit encore suspendus çà et là des gantelets, des mors enrichis de pierreries, de larges étriers d'argent, de longues épées dont le fourreau avoit été brodé par les mains des princesses, et des éperons d'or que les Yseult, les Genièvre, les Oriane, chaussèrent jadis à de vaillants chevaliers.

Sur des tables, au pied de ces trophées de la gloire, étoient posés des trophées d'une vie pacifique : c'étoient des plantes cueillies sur les

sommets de l'Atlas et dans le désert de Zaara; plusieurs même avoient été apportées de la plaine de Grenade. Les unes étoient propres à soulager les maux du corps; les autres devoient étendre leur pouvoir jusque sur les chagrins de l'âme. Les Abencerages estimoient surtout celles qui servoient à calmer les vains regrets, à dissiper les folles illusions et ces espérances de bonheur toujours naissantes, toujours déçues. Malheureusement ces simples avoient des vertus opposées, et souvent le parfum d'une fleur de la patrie étoit comme une espèce de poison pour les illustres bannis.

Vingt-quatre ans s'étoient écoulés depuis la prise de Grenade. Dans ce court espace de temps quatorze Abencerages avoient péri par l'influence d'un nouveau climat, par les accidents d'une vie errante, et surtout par le chagrin, qui mine sourdement les forces de l'homme. Un seul rejeton étoit tout l'espoir de cette maison fameuse. Aben-Hamet portoit le nom de cet Abencerage qui fut accusé par les Zégris d'avoir séduit la sultane Alfaïma. Il réunissoit en lui la beauté, la valeur, la courtoisie, la générosité de ses ancêtres, avec ce doux éclat et cette légère expression de tristesse que donne le malheur noblement supporté. Il n'avoit que vingt-

deux ans lorsqu'il perdit son père; il résolut alors de faire un pèlerinage au pays de ses aïeux, afin de satisfaire au besoin de son cœur, et d'accomplir un dessein qu'il cacha soigneusement à sa mère.

Il s'embarque à l'Échelle de Tunis; un vent favorable le conduit à Carthagène; il descend du navire, et prend aussitôt la route de Grenade : il s'annonçoit comme un médecin arabe qui venoit herboriser parmi les rochers de la Sierra-Nevada. Une mule paisible le portoit lentement dans le pays où les Abencerages voloient jadis sur de belliqueux coursiers : un guide marchoit en avant, conduisant deux autres mules ornées de sonnettes et de touffes de laine de diverses couleurs. Aben-Hamet traversa les grandes bruyères et les bois de palmiers du royaume de Murcie : à la vieillesse de ces palmiers, il jugea qu'ils devoient avoir été plantés par ses pères, et son cœur fut pénétré de regrets. Là s'élevoit une tour où veilloit la sentinelle au temps de la guerre des Maures et des Chrétiens; ici se montroit une ruine dont l'architecture annonçoit une origine moresque; autre sujet de douleur pour l'Abencerage! Il descendoit de sa mule, et sous prétexte de chercher des plantes, il se cachoit un moment dans ces débris pour don-

ner un libre cours à ses larmes. Il reprenoit ensuite sa route, en rêvant au bruit des sonnettes de la caravane et au chant monotone de son guide. Celui-ci n'interrompoit sa longue romance que pour encourager ses mules, en leur donnant le nom de *belles* et de *valeureuses*, ou pour les gourmander, en les appelant *paresseuses* et *obstinées*.

Des troupeaux de moutons qu'un berger conduisoit comme une armée dans des plaines jaunes et incultes, quelques voyageurs solitaires, loin de répandre la vie sur le chemin, ne servoient qu'à le faire paroître plus triste et plus désert. Ces voyageurs portoient tous une épée à la ceinture : ils étoient enveloppés dans un manteau, et un large chapeau rabattu leur couvroit à demi le visage. Ils saluoient en passant Aben-Hamet, qui ne distinguoit dans ce noble salut que le nom de *Dieu*, de *Seigneur* et de *Chevalier*. Le soir à la *venta* l'Abencerage prenoit sa place au milieu des étrangers, sans être importuné de leur curiosité indiscrète. On ne lui parloit point, on ne le questionnoit point; son turban, sa robe, ses armes, n'excitoient aucun étonnement. Puisque Allah avoit voulu que les Maures d'Espagne perdissent leur belle patrie, Aben-Hamet ne pouvoit s'empêcher d'en estimer les graves conquérants.

Des émotions encore plus vives attendoient l'Abencerage au terme de sa course. Grenade est bâtie au pied de la Sierra-Nevada, sur deux hautes collines que sépare une profonde vallée. Les maisons placées sur la pente des coteaux, dans l'enfoncement de la vallée, donnent à la ville l'air et la forme d'une grenade entr'ouverte, d'où lui est venu son nom. Deux rivières, le Xénil et le Douro, dont l'une roule des paillettes d'or, et l'autre des sables d'argent, lavent le pied des collines, se réunissent, et serpentent ensuite au milieu d'une plaine charmante, appelée la Véga. Cette plaine que domine Grenade est couverte de vignes, de grenadiers, de figuiers, de mûriers, d'orangers; elle est entourée par des montagnes d'une forme et d'une couleur admirables. Un ciel enchanté, un air pur et délicieux, portent dans l'âme une langueur secrète dont le voyageur qui ne fait que passer a même de la peine à se défendre. On sent que dans ce pays les tendres passions auroient promptement étouffé les passions héroïques, si l'amour, pour être véritable, n'avoit pas toujours besoin d'être accompagné de la gloire.

Lorsque Aben-Hamet découvrit le faîte des premiers édifices de Grenade, le cœur lui battit

avec tant de violence qu'il fut obligé d'arrêter sa mule. Il croisa les bras sur sa poitrine, et, les yeux attachés sur la ville sacrée, il resta muet et immobile. Le guide s'arrêta à son tour, et comme tous les sentiments élevés sont aisément compris d'un Espagnol, il parut touché et devina que le Maure revoyoit son ancienne patrie. L'Abencerage rompit enfin le silence.

« Guide, s'écria-t-il, sois heureux! ne me » cache point la vérité, car le calme régnoit » dans les flots le jour de ta naissance, et la » lune entroit dans son croissant. Quelles sont » ces tours qui brillent comme des étoiles au-» dessus d'une verte forêt? »

« C'est l'Alhambra, » répond le guide.

« Et cet autre château, sur cette autre col-» line? » dit Aben-Hamet.

« C'est le Généralife, répliqua l'Espagnol. Il » y a dans ce château un jardin planté de myrtes » où l'on prétend qu'Abencerage fut surpris avec » la sultane Alfaïma. Plus loin vous voyez l'Al-» baïzyn, et plus près de nous les Tours Ver-» meilles. »

Chaque mot du guide perçoit le cœur d'Aben-Hamet. Qu'il est cruel d'avoir recours à des

étrangers pour apprendre à connoître les monuments de ses pères, et de se faire raconter par des indifférents l'histoire de sa famille et de ses amis ! Le guide, mettant fin aux réflexions d'Aben-Hamet, s'écria : « Marchons, seigneur » Maure; marchons, Dieu l'a voulu ! Prenez » courage. François I[er]. n'est-il pas aujourd'hui » même prisonnier dans notre Madrid ? Dieu l'a » voulu. » Il ôta son chapeau, fit un grand signe de croix et frappa ses mules. L'Abencerage, pressant la sienne à son tour, s'écria : « C'étoit écrit; [1] », et ils descendirent vers Grenade.

Ils passèrent près du gros frêne célèbre par le combat de Muça et du grand-maître de Calatrava, sous le dernier roi de Grenade. Ils firent le tour de la promenade Alameïda, et pénétrèrent dans la cité par la porte d'Elvire. Ils remontèrent le Rambla et arrivèrent bientôt sur une place qu'environnoient de toutes parts des maisons d'architecture moresque. Un kan étoit ouvert sur cette place pour les Maures d'Afrique, que le commerce de soies de la Véga attiroit en foule à Grenade. Ce fut là que le guide conduisit Aben-Hamet.

[1] Expression que les musulmans ont sans cesse à la bouche, et qu'ils appliquent à la plupart des événements de la vie.

L'Abencerage étoit trop agité pour goûter un peu de repos dans sa nouvelle demeure ; la patrie le tourmentoit. Ne pouvant résister aux sentiments qui troubloient son cœur, il sortit au milieu de la nuit pour errer dans les rues de Grenade. Il essayoit de reconnoître avec ses yeux ou ses mains quelques-uns des monuments que les vieillards lui avoient si souvent décrits. Peut-être que ce haut édifice dont il entrevoyoit les murs à travers les ténèbres étoit autrefois la demeure des Abencerages ; peut-être étoit-ce sur cette place solitaire que se donnoient ces fêtes qui portèrent la gloire de Grenade jusqu'aux nues. Là passoient les quadrilles superbement vêtus de brocards ; là s'avançoient les galères chargées d'armes et de fleurs, les dragons qui lançoient des feux et qui recéloient dans leurs flancs d'illustres guerriers ; ingénieuses inventions du plaisir et de la galanterie.

Mais, hélas ! au lieu du son des anafins, du bruit des trompettes et des chants d'amour, un silence profond régnoit autour d'Aben-Hamet. Cette ville muette avoit changé d'habitants, et les vainqueurs reposoient sur la couche des vaincus. « Ils dorment donc, ces fiers Espagnols, s'écrioit le » jeune Maure indigné, sous ces toits dont ils ont » exilé mes aïeux ! Et moi, Abencerage, je veille

» inconnu, solitaire, délaissé, à la porte du pa-
» lais de mes pères ! »

Aben-Hamet réfléchissoit alors sur les destinées humaines, sur les vicissitudes de la fortune, sur la chute des empires, sur cette Grenade enfin, surprise par ses ennemis au milieu des plaisirs, et changeant tout à coup ses guirlandes de fleurs contre des chaînes; il lui sembloit voir ses citoyens abandonnant leurs foyers en habits de fête, comme des convives qui, dans le désordre de leur parure, sont tout à coup chassés de la salle du festin par un incendie.

Toutes ces images, toutes ces pensées se pressoient dans l'âme d'Aben-Hamet; plein de douleur et de regret, il songeoit surtout à exécuter le projet qui l'avoit amené à Grenade : le jour le surprit. L'Abencerage s'étoit égaré : il se trouvoit loin du kan, dans un faubourg écarté de la ville. Tout dormoit; aucun bruit ne troubloit le silence des rues; les portes et les fenêtres des maisons étoient fermées : seulement la voix du coq proclamoit dans l'habitation du pauvre, le retour des peines et des travaux.

Après avoir erré long-temps sans pouvoir retrouver sa route, Aben-Hamet entendit une porte

s'ouvrir. Il vit sortir une jeune femme, vêtue à peu près comme ces reines gothiques sculptées sur les monuments de nos anciennes abbayes. Son corset noir, garni de jais, serroit sa taille élégante; son jupon court, étroit et sans plis, découvroit une jambe fine et un pied charmant; une mantille également noire étoit jetée sur sa tête: elle tenoit avec sa main gauche, cette mantille croisée et fermée comme une guimpe au-dessous de son menton, de sorte que l'on n'apercevoit de tout son visage que ses grands yeux et sa bouche de rose. Une duègne accompagnoit ses pas; un page portoit devant elle un livre d'église; deux varlets, parés de ses couleurs, suivoient à quelque distance la belle inconnue: elle se rendoit à la prière matinale, que les tintements d'une cloche annonçoient dans un monastère voisin.

Aben-Hamet crut voir l'ange Israfil ou la plus jeune des houris. L'Espagnole, non moins surprise, regardoit l'Abencerage, dont le turban, la robe et les armes embellissoient encore la noble figure. Revenue de son premier étonnement, elle fit signe à l'étranger de s'approcher avec une grâce et une liberté particulières aux femmes de ce pays. « Seigneur Maure, lui dit-elle, vous paroissez » nouvellement arrivé à Grenade : vous seriez-» vous égaré ? »

« Sultane des fleurs, répondit Aben-Hamet, » délices des yeux des hommes, ô esclave chré- » tienne, plus belle que les vierges de la Géorgie, » tu l'as deviné! je suis étranger dans cette ville : » perdu au milieu de ses palais, je n'ai pu retrou- » ver le kan des Maures. Que Mahomet touche » ton cœur et récompense ton hospitalité! »

« Les Maures sont renommés pour leur galan- » terie, » reprit l'Espagnole avec le plus doux sourire; « mais je ne suis ni sultane des fleurs, » ni esclave, ni contente d'être recommandée à » Mahomet. Suivez-moi, seigneur chevalier : je » vais vous reconduire au kan des Maures. »

Elle marcha légèrement devant l'Abencerage, le mena jusqu'à la porte du kan, le lui montra de la main, passa derrière un palais et disparut.

A quoi tient donc le repos de la vie! La patrie n'occupe plus seule et toute entière l'âme d'Aben-Hamet : Grenade a cessé d'être pour lui déserte, abandonnée, veuve, solitaire; elle est plus chère que jamais à son cœur, mais c'est un prestige nouveau qui embellit ses ruines; au souvenir des aïeux se mêle à présent un autre charme. Aben-Hamet a découvert le cimetière où reposent les cendres des Abencerages; mais

en priant, mais en se prosternant, mais en versant des larmes filiales, il songe que la jeune Espagnole a passé quelquefois sur ces tombeaux, et il ne trouve plus ses ancêtres si malheureux.

C'est en vain qu'il ne veut s'occuper que de son pèlerinage au pays de ses pères; c'est en vain qu'il parcourt les coteaux du Douro et du Xénil, pour y cueillir des plantes au lever de l'aurore : la fleur qu'il cherche maintenant, c'est la belle chrétienne. Que d'inutiles efforts il a déjà tentés pour retrouver le palais de son enchanteresse ! Que de fois il a essayé de repasser par les chemins que lui fit parcourir son divin guide! Que de fois il a cru reconnoître le son de cette cloche, le chant de ce coq qu'il entendit près de la demeure de l'Espagnole! Trompé par des bruits pareils, il court aussitôt de ce côté, et le palais magique ne s'offre point à ses regards ! Souvent encore le vêtement uniforme des femmes de Grenade lui donnoit un moment d'espoir : de loin toutes les chrétiennes ressembloient à la maîtresse de son cœur; de près pas une n'avoit sa beauté ou sa grâce. Aben-Hamet avoit enfin parcouru les églises pour découvrir l'étrangère ; il avoit même pénétré jusqu'à la tombe de Ferdinand et d'Isabelle ; mais c'étoit aussi le plus grand sacrifice qu'il eût jusqu'alors fait à l'amour.

Un jour il herborisoit dans la vallée du Douro. Le coteau du midi soutenoit sur sa pente fleurie les murailles de l'Alhambra et les jardins du Généralife ; la colline du nord étoit décorée par l'Albaïzyn, par de riants vergers, et par des grottes qu'habitoit un peuple nombreux. A l'extrémité occidentale de la vallée on découvroit les clochers de Grenade qui s'élevoient en groupe du milieu des chênes-verts et des cyprès. A l'autre extrémité, vers l'orient, l'œil rencontroit sur des pointes de rochers, des couvents, des hermitages, quelques ruines de l'ancienne Illibérie, et dans le lointain les sommets de la Sierra-Nevada. Le Douro rouloit au milieu du vallon, et présentoit le long de son cours de frais moulins, de bruyantes cascades, les arches brisées d'un aquéduc romain, et les restes d'un pont du temps des Maures.

Aben-Hamet n'étoit plus ni assez infortuné, ni assez heureux, pour bien goûter le charme de la solitude : il parcouroit avec distraction et indifférence ces bords enchantés. En marchant à l'aventure, il suivit une allée d'arbres qui circuloit sur la pente du coteau de l'Albaïzyn. Une maison de campagne, environnée d'un bocage d'orangers, s'offrit bientôt à ses yeux : en approchant du bocage, il entendit les sons d'une voix et d'une

guitare. Entre la voix, les traits et les regards d'une femme, il y a des rapports qui ne trompent jamais un homme que l'amour possède. « C'est » ma houri! » dit Aben-Hamet; et il écoute, le cœur palpitant : au nom des Abencerages plusieurs fois répété, son cœur bat encore plus vite. L'inconnue chantoit une romance castillane qui retraçoit l'histoire des Abencerages et des Zégris. Aben-Hamet ne peut plus résister à son émotion; il s'élance à travers une haie de myrtes et tombe au milieu d'une troupe de jeunes femmes effrayées qui fuient en poussant des cris. L'Espagnole qui venoit de chanter et qui tenoit encore la guitare s'écrie : « C'est le seigneur Maure! » Et elle rappelle ses compagnes. « Favorite des Génies, dit » l'Abencerage, je te cherchois comme l'Arabe » cherche une source dans l'ardeur du midi; j'ai » entendu les sons de ta guitare, tu célébrois les » héros de mon pays, je t'ai devinée à la beauté » de tes accents, et j'apporte à tes pieds le cœur » d'Aben-Hamet. »

« Et moi, répondit Dona Blanca, c'étoit en » pensant à vous que je redisois la romance des » Abencerages. Depuis que je vous ai vu, je me » suis figuré que ces chevaliers Maures vous ressembloient. »

Une légère rougeur monta au front de Blanca

en prononçant ces mots. Aben-Hamet se sentit prêt à tomber aux genoux de la jeune chrétienne, à lui déclarer qu'il étoit le dernier Abencerage; mais un reste de prudence le retint; il craignit que son nom, trop fameux à Grenade, ne donnât des inquiétudes au gouverneur. La guerre des Morisques étoit à peine terminée, et la présence d'un Abencerage dans ce moment, pouvoit inspirer aux Espagnols de justes craintes. Ce n'est pas qu'Aben-Hamet s'effrayât d'aucun péril, mais il frémissoit à la pensée d'être obligé de s'éloigner pour jamais de la fille de don Rodrigue.

Dona Blanca descendoit d'une famille qui tiroit son origine du Cid de Bivar et de Chimène, fille du comte Gomez de Gormas. La postérité du vainqueur de Valence-la-Belle tomba, par l'ingratitude de la cour de Castille, dans une extrême pauvreté; on crut même pendant plusieurs siècles qu'elle s'étoit éteinte, tant elle devint obscure. Mais vers le temps de la conquête de Grenade, un dernier rejeton de la race des Bivars, l'aïeul de Blanca, se fit reconnoître moins encore à ses titres qu'à l'éclat de sa valeur. Après l'expulsion des Infidèles, Ferdinand donna au descendant du Cid les biens de plusieurs familles maures, et le créa duc de Santa-Fé. Le nouveau duc fixa sa demeure à Grenade, et mourut jeune encore, laissant

un fils unique déjà marié, don Rodrigue, père de Blanca.

Dona Thérésa de Xérès, femme de don Rodrigue, mit au jour un fils qui reçut à sa naissance le nom de Rodrigue comme tous ses aïeux, mais que l'on appela don Carlos, pour le distinguer de son père. Les grands événements que don Carlos eut sous les yeux, dès sa plus tendre jeunesse, les périls auxquels il fut exposé presque au sortir de l'enfance, ne firent que rendre plus grave et plus rigide un caractère naturellement porté à l'austérité. Don Carlos comptoit à peine quatorze ans, lorsqu'il suivit Cortez au Mexique : il avoit supporté tous les dangers, il avoit été témoin de toutes les horreurs de cette étonnante aventure ; il avoit assisté à la chute du dernier roi d'un monde jusqu'alors inconnu. Trois ans après cette catastrophe, don Carlos s'étoit trouvé en Europe à la bataille de Pavie, comme pour voir l'honneur et la vaillance couronnés succomber sous les coups de la fortune. L'aspect d'un nouvel univers, de longs voyages sur des mers non encore parcourues, le spectacle des révolutions et des vicissitudes du sort, avoient fortement ébranlé l'imagination religieuse et mélancolique de don Carlos : il étoit entré dans l'Ordre chevaleresque de Calatrava, et, renonçant au mariage malgré

les prières de don Rodrigue, il destinoit tous ses biens à sa sœur.

Blanca de Bivar, sœur unique de don Carlos, et beaucoup plus jeune que lui, étoit l'idole de son père : elle avoit perdu sa mère, et elle entroit dans sa dix-huitième année, lorsqu'Aben-Hamet parut à Grenade. Tout étoit séduction dans cette femme enchanteresse; sa voix étoit ravissante, sa danse plus légère que le zéphyr : tantôt elle se plaisoit à guider un char comme Armide, tantôt elle voloit sur le dos du plus rapide coursier de l'Andalousie, comme ces Fées charmantes qui apparoissoient à Tristan et à Galaor dans les forêts. Athènes l'eût prise pour Aspasie, et Paris pour Diane de Poitiers qui commençoit à briller à la cour. Mais avec les charmes d'une Françoise, elle avoit les passions d'une Espagnole, et sa coquetterie naturelle n'ôtoit rien à la sûreté, à la constance, à la force, à l'élévation des sentiments de son cœur.

Aux cris qu'avoient poussés les jeunes Espagnoles lorsque Aben-Hamet s'étoit élancé dans le bocage, don Rodrigue étoit accouru. « Mon » père, dit Blanca, voilà le seigneur Maure dont » je vous ai parlé. Il m'a entendu chanter, il » m'a reconnue ; il est entré dans le jardin pour » me remercier de lui avoir enseigné sa route. »

Le duc de Santa-Fé reçut l'Abencerage avec la politesse grave et pourtant naïve des Espagnols. On ne remarque chez cette nation aucun de ces airs serviles, aucun de ces tours de phrase qui annoncent l'abjection des pensées et la dégradation de l'âme. La langue du grand seigneur et du paysan est la même, le salut le même, les compliments, les habitudes, les usages sont les mêmes. Autant la confiance et la générosité de ce peuple envers les étrangers sont sans bornes, autant sa vengeance est terrible quand on le trahit. D'un courage héroïque, d'une patience à toute épreuve, incapable de céder à la mauvaise fortune, il faut qu'il la dompte ou qu'il en soit écrasé. Il a peu de ce qu'on appelle esprit, mais les passions exaltées lui tiennent lieu de cette lumière qui vient de la finesse et de l'abondance des idées. Un Espagnol qui passe le jour sans parler, qui n'a rien vu, qui ne se soucie de rien voir, qui n'a rien lu, rien étudié, rien comparé, trouvera dans la grandeur de ses résolutions les ressources nécessaires au moment de l'adversité.

C'étoit le jour de la naissance de don Rodrigue, et Blanca donnoit à son père une *tertullia*, ou petite fête, dans cette charmante solitude. Le duc de Santa-Fé invita Aben-Hamet à s'asseoir au milieu des jeunes femmes, qui s'amu-

soient du turban et de la robe de l'étranger. On apporta des carreaux de velours, et l'Abencerage se reposa sur ces carreaux à la façon des Maures. On lui fit des questions sur son pays et sur ses aventures : il y répondit avec esprit et gaieté. Il parloit le castillan le plus pur ; on auroit pu le prendre pour un Espagnol, s'il n'eût presque toujours dit *toi* au lieu de *vous*. Ce mot avoit quelque chose de si doux dans sa bouche, que Blanca ne pouvoit se défendre d'un secret dépit, lorsqu'il s'adressoit à l'une de ses compagnes.

De nombreux serviteurs parurent : ils portoient le chocolat, les pâtes de fruits et les petits pains de sucre de Malaga, blancs comme la neige, poreux et légers comme des éponges. Après le Refresco, on pria Blanca d'exécuter une de ces danses de caractère, où elle surpassoit les plus habiles Guitanas. Elle fut obligée de céder aux vœux de ses amies. Aben-Hamet avoit gardé le silence, mais ses regards suppliants parloient au défaut de sa bouche. Blanca choisit une Zambra, danse expressive que les Espagnols ont empruntée des Maures.

Une des jeunes femmes commence à jouer sur la guitare l'air de la danse étrangère. La fille de don Rodrigue ôte son voile, et attache à ses mains

blanches des castagnettes de bois d'ébène. Ses cheveux noirs tombent en boucles sur son cou d'albâtre ; sa bouche et ses yeux sourient de concert ; son teint est animé par le mouvement de son cœur. Tout à coup elle fait retentir le bruyant ébène, frappe trois fois la mesure, entonne le chant de la Zambra, et, mêlant sa voix aux sons de la guitare, elle part comme un éclair.

Quelle variété dans ses pas ! quelle élégance dans ses attitudes ! Tantôt elle lève ses bras avec vivacité, tantôt elle les laisse retomber avec mollesse. Quelquefois elle s'élance comme enivrée de plaisir, et se retire comme accablée de douleur. Elle tourne la tête, semble appeler quelqu'un d'invisible, tend modestement une joue vermeille au baiser d'un nouvel époux, fuit honteuse, revient brillante et consolée, marche d'un pas noble et presque guerrier, puis voltige de nouveau sur le gazon. L'harmonie de ses pas, de ses chants, et des sons de sa guitare étoit parfaite. La voix de Blanca, légèrement voilée, avoit cette sorte d'accent qui remue les passions jusqu'au fond de l'âme. La musique espagnole, composée de soupirs, de mouvements vifs, de refrains tristes, de chants subitement arrêtés, offre un singulier mélange de gaieté et de mélancolie. Cette musique et cette danse fixèrent sans retour le

destin du dernier Abencerage : elles auroient suffi pour troubler un cœur moins malade que le sien.

On retourna le soir à Grenade, par la vallée du Douro. Don Rodrigue, charmé des manières nobles et polies d'Aben-Hamet, ne voulut point se séparer de lui qu'il ne lui eût promis de venir souvent amuser Blanca des merveilleux récits de l'Orient. Le Maure, au comble de ses vœux, accepta l'invitation du duc de Santa-Fé; et dès le lendemain il se rendit au palais où respiroit celle qu'il aimoit plus que la lumière du jour.

Blanca se trouva bientôt engagee dans une passion profonde par l'impossibilité même où elle crut être d'éprouver jamais cette passion. Aimer un Infidèle, un Maure, un inconnu, lui paroissoit une chose si étrange, qu'elle ne prit aucune précaution contre le mal qui commençoit à se glisser dans ses veines; mais aussitôt qu'elle en reconnut les atteintes, elle accepta ce mal en véritable Espagnole. Les périls et les chagrins qu'elle prévit ne la firent point reculer au bord de l'abîme, ni délibérer long-temps avec son cœur. Elle se dit : « Qu'Aben-Hamet » soit chrétien, qu'il m'aime, et je le suis au » bout de la terre. »

L'Abencerage ressentoit de son côté toute la puissance d'une passion irrésistible : il ne vivoit plus que pour Blanca. Il ne s'occupoit plus des projets qui l'avoient amené à Grenade : il lui étoit facile d'obtenir les éclaircissements qu'il étoit venu chercher, mais tout autre intérêt que celui de son amour s'étoit évanoui à ses yeux. Il redoutoit même des lumières qui auroient pu apporter des changements dans sa vie. Il ne demandoit rien, il ne vouloit rien connoître, il se disoit: « Que Blanca soit musulmane, qu'elle m'aime, » et je la sers jusqu'à mon dernier soupir. »

Aben-Hamet et Blanca, ainsi fixés dans leur résolution, n'attendoient que le moment de se découvrir leurs sentiments. On étoit alors dans les plus beaux jours de l'année. « Vous n'avez » point encore vu l'Alhambra, dit la fille du duc » de Santa-Fé à l'Abencerage. Si j'en crois quel- » ques paroles qui vous sont échappées, votre » famille est originaire de Grenade. Peut-être » serez-vous bien aise de visiter le palais de vos » anciens rois? Je veux moi-même ce soir vous » servir de guide. »

Aben-Hamet jura par le Prophète que jamais promenade ne pouvoit lui être plus agréable.

L'heure fixée pour le pèlerinage à l'Alhambra

étant arrivée, la fille de don Rodrigue monta sur une haquenée blanche accoutumée à gravir les rochers comme un chevreuil. Aben-Hamet accompagnoit la brillante Espagnole sur un cheval andaloux équipé à la manière des Turcs. Dans la course rapide du jeune Maure, sa robe de pourpre s'enfloit derrière lui, son sabre recourbé retentissoit sur la selle élevée, et le vent agitoit l'aigrette dont son turban étoit surmonté. Le peuple, charmé de sa bonne grâce, disoit en le regardant passer : « C'est un prince infidèle » que dona Blanca va convertir. »

Ils suivirent d'abord une longue rue qui portoit encore le nom d'une illustre famille maure; cette rue aboutissoit à l'enceinte extérieure de l'Alhambra. Ils traversèrent ensuite un bois d'ormeaux, arrivèrent à une fontaine, et se trouvèrent bientôt devant l'enceinte intérieure du palais de Boabdil. Dans une muraille flanquée de tours et surmontée de créneaux, s'ouvroit une porte appelée la Porte du Jugement. Ils franchirent cette première porte, et s'avancèrent par un chemin étroit qui serpentoit entre de hauts murs, et des masures à demi ruinées. Ce chemin les conduisit à la place des Algibes, près de laquelle Charles-Quint faisoit alors élever un palais. De là, tournant vers le nord, ils s'arrêtèrent

dans une cour déserte, au pied d'un mur sans ornements et dégradé par les âges. Aben-Hamet, sautant légèrement à terre, offrit la main à Blanca pour descendre de sa mule. Les serviteurs frappèrent à une porte abandonnée, dont l'herbe cachoit le seuil : la porte s'ouvrit et laissa voir tout à coup les réduits secrets de l'Alhambra.

Tous les charmes, tous les regrets de la patrie, mêlés aux prestiges de l'amour, saisirent le cœur du dernier Abencerage. Immobile et muet, il plongeoit des regards étonnés dans cette habitation des Génies ; il croyoit être transporté à l'entrée d'un de ces palais dont on lit la description dans les contes arabes. De légères galeries, des canaux de marbre blanc bordés de citronniers et d'orangers en fleurs, des fontaines, des cours solitaires, s'offroient de toutes parts aux yeux d'Aben-Hamet, et, à travers les voûtes allongées des portiques, il apercevoit d'autres labyrinthes et de nouveaux enchantements. L'azur du plus beau ciel se montroit entre des colonnes qui soutenoient une chaîne d'arceaux gothiques. Les murs, chargés d'arabesques, imitoient à la vue ces étoffes de l'Orient, que brode dans l'ennui du harem le caprice d'une femme esclave. Quelque chose de voluptueux, de religieux et de guerrier sembloit respirer dans ce magique

édifice ; espèce de cloître de l'amour, retraite mystérieuse où les rois maures goûtoient tous les plaisirs, et oublioient tous les devoirs de la vie.

Après quelques instants de surprise et de silence, les deux amants entrèrent dans ce séjour de la puissance évanouie et des félicités passées. Ils firent d'abord le tour de la salle des Mésucar, au milieu du parfum des fleurs et de la fraîcheur des eaux. Ils pénétrèrent ensuite dans la cour des Lions. L'émotion d'Aben-Hamet augmentoit à chaque pas. « Si tu ne remplissois mon âme » de délices, dit-il à Blanca, avec quel chagrin » me verrois-je obligé de te demander, à toi » Espagnole, l'histoire de ces demeures ! Ah ! ces » lieux sont faits pour servir de retraite au bon- » heur, et moi !..... »

Aben-Hamet aperçut le nom de Boabdil enchâssé dans des mosaïques. « O mon roi, s'écria- » t-il, qu'es-tu devenu ? Où te trouverai-je dans » ton Alhambra désert ? » Et les larmes de la fidélité, de la loyauté et de l'honneur couvroient les yeux du jeune Maure. « Vos anciens maîtres, » dit Blanca, ou plutôt les rois de vos pères, » étoient des ingrats. » — « Qu'importe ! répartit » l'Abencerage, ils ont été malheureux ! »

Comme il prononçoit ces mots, Blanca le conduisit dans un cabinet qui sembloit être le sanctuaire même du temple de l'amour. Rien n'égaloit l'élégance de cet asile : la voûte entière, peinte d'azur et d'or, et composée d'arabesques découpées à jour, laissoit passer la lumière comme à travers un tissu de fleurs. Une fontaine jaillissoit au milieu de l'édifice, et ses eaux, retombant en rosée, étoient recueillies dans une conque d'albâtre. « Aben-Hamet, dit la fille du » duc de Santa-Fé, regardez bien cette fontaine; » elle reçut les têtes défigurées des Abencerages. » Vous voyez encore sur le marbre la tache du » sang des infortunés que Boabdil sacrifia à ses » soupçons. C'est ainsi qu'on traite dans votre » pays les hommes qui séduisent les femmes cré» dules. »

Aben-Hamet n'écoutoit plus Blanca; il s'étoit prosterné et baisoit avec respect la trace du sang de ses ancêtres. Il se relève et s'écrie : « O Blanca! » je jure par le sang de ces chevaliers, de t'aimer » avec la constance, la fidélité et l'ardeur d'un » Abencerage. »

« Vous m'aimez donc? » répartit Blanca en joignant ses deux belles mains et levant ses regards au ciel. « Mais songez-vous que vous êtes

» un Infidèle, un Maure, un ennemi, et que je » suis Chrétienne et Espagnole ? »

« O saint Prophète, dit Aben-Hamet, soyez » témoin de mes serments !..... » Blanca l'interrompant : « Quelle foi voulez-vous que j'ajoute » aux serments d'un persécuteur de mon Dieu ? » Savez-vous si je vous aime ? Qui vous a donné » l'assurance de me tenir un pareil langage ? »

Aben-Hamet consterné répondit : « Il est vrai, » je ne suis que ton esclave; tu ne m'as pas choisi » pour ton chevalier. »

« Maure, dit Blanca, laisse là la ruse; tu as vu » dans mes regards que je t'aimois ; ma folie » pour toi passe toute mesure; sois Chrétien, et » rien ne pourra m'empêcher d'être à toi. Mais » si la fille du duc de Santa-Fé ose te parler avec » cette franchise, tu peux juger par cela même » qu'elle saura se vaincre, et que jamais un ennemi des Chrétiens n'aura aucun droit sur elle. »

Aben-Hamet, dans un transport de passion, saisit les mains de Blanca, les posa sur son turban et ensuite sur son cœur. « Allah est puissant, » s'écria-t-il, et Aben-Hamet est heureux ! O » Mahomet ! que cette Chrétienne connoisse ta

» loi, et rien ne pourra... » — « Tu blasphèmes, » dit Blanca : sortons d'ici. »

Elle s'appuya sur le bras du Maure, et s'approcha de la fontaine des Douze-Lions, qui donne son nom à l'une des cours de l'Alhambra : « Étranger, dit la naïve Espagnole, quand je regarde » ta robe, ton turban, tes armes, et que je songe » à nos amours, je crois voir l'ombre du bel » Abencerage se promenant dans cette retraite » abandonnée avec l'infortunée Alfaïma. Expli- » que-moi l'inscription arabe gravée sur le marbre » de cette fontaine. »

Aben-Hamet lut ces mots [1] :

La belle princesse qui se promène couverte de perles dans son jardin, en augmente si prodigieusement la beauté...., le reste de l'inscription étoit effacé.

« C'est pour toi qu'elle a été faite, cette in- » scription, dit Aben-Hamet. Sultane aimée, » ces palais n'ont jamais été aussi beaux dans » leur jeunesse, qu'ils le sont aujourd'hui dans » leurs ruines. Écoute le bruit des fontaines dont

[1] Cette inscription existe avec quelques autres. Il est inutile de répéter que j'ai fait cette description de l'Alhambra sur les lieux mêmes.

» la mousse a détourné les eaux; regarde les jar-
» dins qui se montrent à travers ces arcades à
» demi tombées; contemple l'astre du jour qui
» se couche par delà tous ces portiques : qu'il
» est doux d'errer avec toi dans ces lieux! Tes
» paroles embaument ces retraites, comme les
» roses de l'hymen. Avec quel charme je recon-
» nois dans ton langage quelques accents de la
» langue de mes pères! le seul frémissement de
» ta robe sur ces marbres me fait tressaillir. L'air
» n'est parfumé que parce qu'il a touché ta che-
» velure. Tu es belle comme le Génie de ma
» patrie au milieu de ces débris. Mais Aben-Ha-
» met peut-il espérer de fixer ton cœur? Qu'est-il
» auprès de toi? Il a parcouru les montagnes
» avec son père; il connoît les plantes du désert...;
» hélas! il n'en est pas une seule qui pût le guérir
» de la blessure que tu lui as faite! il porte des
» armes, mais il n'est point chevalier. Je me
» disois autrefois : L'eau de la mer qui dort à
» l'abri dans le creux du rocher est tranquille et
» muette, tandis que tout auprès la grande mer
» est agitée et bruyante. Aben-Hamet! ainsi
» sera ta vie, silencieuse, paisible, ignorée
» dans un coin de terre inconnu, tandis que
» la cour du sultan est bouleversée par les ora-
» ges. Je me disois cela, jeune Chrétienne, et
» tu m'as prouvé que la tempête peut aussi

» troubler la goutte d'eau dans le creux du » rocher. »

Blanca écoutoit avec ravissement ce langage nouveau pour elle, et dont le tour oriental sembloit si bien convenir à la demeure des Fées, qu'elle parcouroit avec son amant. L'amour pénétroit dans son cœur de toutes parts; elle sentoit chanceler ses genoux; elle étoit obligée de s'appuyer plus fortement sur le bras de son guide. Aben-Hamet soutenoit le doux fardeau, et répétoit en marchant : « Ah! que ne suis-je un brillant Abencerage! »

« Tu me plairois moins, dit Blanca, car je serois plus tourmentée; reste obscur et vis pour » moi. Souvent un chevalier célèbre oublie l'amour pour la renommée. »

« Tu n'aurois pas ce danger à craindre, » répliqua vivement Aben-Hamet.

« Et comment m'aimerois-tu donc, si tu étois » un Abencerage? » dit la descendante de Chimène.

« Je t'aimerois, répondit le Maure, plus que la » gloire et moins que l'honneur. »

Le soleil étoit descendu sous l'horizon, pendant la promenade des deux amants. Ils avoient parcouru tout l'Alhambra. Quels souvenirs offerts à la pensée d'Aben-Hamet! Ici la sultane recevoit par des soupiraux la fumée des parfums qu'on brûloit au-dessous d'elle. Là, dans cet asile écarté elle se paroit de tous les atours de l'Orient. Et c'étoit Blanca, c'étoit une femme adorée qui racontoit ces détails au beau jeune homme qu'elle idolâtroit.

La lune, en se levant, répandit sa clarté douteuse dans les sanctuaires abandonnés, et dans les parvis déserts de l'Alhambra. Ses blancs rayons dessinoient sur le gazon des parterres, sur les murs des salles, la dentelle d'une architecture aérienne, les cintres des cloîtres, l'ombre mobile des eaux jaillissantes, et celle des arbustes balancés par le zéphyr. Le rossignol chantoit dans un cyprès qui perçoit les dômes d'une mosquée en ruine, et les échos répétoient ses plaintes. Aben-Hamet écrivit, au clair de la lune, le nom de Blanca sur le marbre de la salle des Deux-Sœurs : il traça ce nom en caractères arabes, afin que le voyageur eût un mystère de plus à deviner dans ce palais des mystères.

« Maure, ces jeux sont cruels, dit Blanca, quit-

» tons ces lieux. Le destin de ma vie est fixé pour
» jamais. Retiens bien ces mots : Musulman, je
» suis ton amante sans espoir ; chrétien, je suis
» ton épouse fortunée. »

Aben-Hamet répondit : « Chrétienne, je suis
» ton esclave désolé ; musulmane, je suis ton
» époux glorieux. »

Et ces nobles amants sortirent de ce dangereux palais.

La passion de Blanca s'augmenta de jour en jour, et celle d'Aben-Hamet s'accrut avec la même violence. Il étoit si enchanté d'être aimé pour lui seul, de ne devoir à aucune cause étrangère les sentiments qu'il inspiroit, qu'il ne révéla point le secret de sa naissance à la fille du duc de Santa-Fé : il se faisoit un plaisir délicat de lui apprendre qu'il portoit un nom illustre, le jour même où elle consentiroit à lui donner sa main. Mais il fut tout à coup rappelé à Tunis : sa mère, atteinte d'un mal sans remède, vouloit embrasser son fils et le bénir avant d'abandonner la vie. Aben-Hamet se présente au palais de Blanca.
« Sultane, lui dit-il, ma mère va mourir. Elle me
» demande pour lui fermer les yeux. Me conser-
» veras-tu ton amour ? »

« Tu me quittes, répondit Blanca pâlissante.
» Te reverrai-je jamais ? »

« Viens, dit Aben-Hamet. Je veux exiger de
» toi un serment et t'en faire un que la mort
» seule pourra briser. Suis-moi. »

Ils sortent ; ils arrivent à un cimetière qui fut jadis celui des Maures. On voyoit encore çà et là de petites colonnes funèbres autour desquelles le sculpteur figura jadis un turban ; mais les Chrétiens avoient depuis remplacé ce turban par une croix. Aben-Hamet conduisit Blanca au pied de ces colonnes.

« Blanca, dit-il, mes ancêtres reposent ici ;
» je jure par leurs cendres de t'aimer jusqu'au
» jour où l'ange du jugement m'appellera au tri-
» bunal d'Allah. Je te promets de ne jamais en-
» gager mon cœur à une autre femme, et de te
» prendre pour épouse aussitôt que tu connoîtras
» la sainte lumière du Prophète. Chaque année,
» à cette époque, je reviendrai à Grenade pour
» voir si tu m'as gardé ta foi et si tu veux renon-
» cer à tes erreurs. »

« Et moi, dit Blanca en larmes, je t'attendrai
» tous les ans ; je te conserverai jusqu'à mon der-

» nier soupir la foi que je t'ai jurée, et je te re-
» cevrai pour époux lorsque le Dieu des Chré-
» tiens, plus puissant que ton amante, aura
» touché ton cœur infidèle. »

Aben-Hamet part; les vents l'emportent aux bords africains : sa mère venoit d'expirer. Il la pleure, il embrasse son cercueil. Les mois s'écoulent : tantôt errant parmi les ruines de Carthage, tantôt assis sur le tombeau de saint Louis, l'Abencerage exilé appelle le jour qui doit le ramener à Grenade. Ce jour se lève enfin: Aben-Hamet monte sur un vaisseau et fait tourner la proue vers Malaga. Avec quel transport, avec quelle joie mêlée de crainte il aperçut les premiers promontoires de l'Espagne! Blanca l'attend-elle sur ces bords? Se souvient-elle encore d'un pauvre Arabe qui ne cessa de l'adorer sous le palmier du désert?

La fille du duc de Santa-Fé n'étoit point infidèle à ses serments. Elle avoit prié son père de la conduire à Malaga. Du haut des montagnes qui bordoient la côte inhabitée, elle suivoit des yeux les vaisseaux lointains et les voiles fugitives. Pendant la tempête, elle contemploit avec effroi la mer soulevée par les vents: elle aimoit alors à se perdre dans les nuages, à s'exposer dans

les passages dangereux, à se sentir baignée par les mêmes vagues, enlevée par le même tourbillon qui menaçoient les jours d'Aben-Hamet. Quand elle voyoit la mouette plaintive raser les flots avec ses grandes ailes recourbées, et voler vers les rivages de l'Afrique, elle la chargeoit de toutes ces paroles d'amour, de tous ces vœux insensés qui sortent d'un cœur que la passion dévore.

Un jour qu'elle erroit sur les grèves, elle aperçut une longue barque dont la proue élevée, le mât penché et la voile latine annonçoient l'élégant génie des Maures. Blanca court au port, et voit bientôt entrer le vaisseau barbaresque qui faisoit écumer l'onde sous la rapidité de sa course. Un Maure, couvert de superbes habits, se tenoit debout sur la proue. Derrière lui deux esclaves noirs arrêtoient par le frein un cheval arabe, dont les naseaux fumants et les crins épars annonçoient à la fois son naturel ardent, et la frayeur que lui inspiroit le bruit des vagues. La barque arrive, abaisse ses voiles, touche au môle, présente le flanc : le Maure s'élance sur la rive qui retentit du son de ses armes. Les esclaves font sortir le coursier tigré comme un léopard, qui hennit et bondit de joie en retrouvant la terre. D'autres esclaves descendent doucement une corbeille où reposoit une gazelle couchée

parmi des feuilles de palmier. Ses jambes fines étoient attachées et ployées sous elle, de peur qu'elles ne se fussent brisées dans les mouvements du vaisseau : elle portoit un collier de grains d'aloës; et sur une plaque d'or qui servoit à rejoindre les deux bouts du collier, étoient gravés, en arabe, un nom et un talisman.

Blanca reconnoît Aben-Hamet : elle n'ose se trahir aux yeux de la foule ; elle se retire, et envoie Dorothée, une de ses femmes, avertir l'Abencerage qu'elle l'attend au palais des Maures. Aben-Hamet présentoit dans ce moment au gouverneur son firman écrit en lettres d'azur, sur un vélin précieux et renfermé dans un fourreau de soie. Dorothée s'approche et conduit l'heureux Abencerage aux pieds de Blanca. Quels transports, en se retrouvant tous deux fidèles! Quel bonheur de se revoir, après avoir été si longtemps séparés! Quels nouveaux serments de s'aimer toujours!

Les deux esclaves noirs amènent le cheval numide, qui, au lieu de selle, n'avoit sur le dos qu'une peau de lion, rattachée par une zone de pourpre. On apporte ensuite la gazelle. « Sultane, dit Aben-Hamet, c'est un chevreuil de » mon pays, presque aussi léger que toi. » Blanca

détache elle-même l'animal charmant qui sembloit la remercier, en jetant sur elle les regards les plus doux. Pendant l'absence de l'Abencerage, la fille du duc de Santa-Fé avoit étudié l'arabe : elle lut avec des yeux attendris son propre nom sur le collier de la gazelle. Celle-ci, rendue à la liberté, se soutenoit à peine sur ses pieds si long-temps enchaînés; elle se couchoit à terre, et appuyoit sa tête sur les genoux de sa maîtresse. Blanca lui présentoit des dattes nouvelles, et caressoit cette chevrette du désert, dont la peau fine avoit retenu l'odeur du bois d'aloës et de la rose de Tunis.

L'Abencerage, le duc de Santa-Fé et sa fille partirent ensemble pour Grenade. Les jours du couple heureux s'écoulèrent comme ceux de l'année précédente : mêmes promenades, même regret à la vue de la patrie, même amour ou plutôt amour toujours croissant, toujours partagé; mais aussi même attachement dans les deux amants à la religion de leurs pères. « Sois chré- » tien, » disoit Blanca; « Sois musulmane, » disoit Aben-Hamet, et ils se séparèrent encore une fois sans avoir succombé à la passion qui les entraînoit l'un vers l'autre.

Aben-Hamet reparut la troisième année,

comme ces oiseaux voyageurs que l'amour ramène au printemps dans nos climats. Il ne trouva point Blanca au rivage, mais une lettre de cette femme adorée apprit au fidèle Arabe le départ du duc de Santa-Fé pour Madrid, et l'arrivée de don Carlos à Grenade. Don Carlos étoit accompagné d'un prisonnier françois, ami du frère de Blanca. Le Maure sentit son cœur se serrer à la lecture de cette lettre. Il partit de Malaga pour Grenade avec les plus tristes pressentiments. Les montagnes lui parurent d'une solitude effrayante, et il tourna plusieurs fois la tête pour regarder la mer qu'il venoit de traverser.

Blanca, pendant l'absence de son père, n'avoit pu quitter un frère qu'elle aimoit, un frère qui vouloit en sa faveur se dépouiller de tous ses biens, et qu'elle revoyoit après sept années d'absence. Don Carlos avoit tout le courage et toute la fierté de sa nation : terrible comme les conquérants du Nouveau-Monde, parmi lesquels il avoit fait ses premières armes; religieux comme les chevaliers espagnols vainqueurs des Maures, il nourrissoit dans son cœur contre les Infidèles la haine qu'il avoit héritée du sang du Cid.

Thomas de Lautrec, de l'illustre maison de Foix, où la beauté dans les femmes et la valeur

dans les hommes passoit pour un don héréditaire, étoit frère cadet de la comtesse de Foix, et du brave et malheureux Odet de Foix, seigneur de Lautrec. A l'âge de dix-huit ans, Thomas avoit été armé chevalier par Bayard, dans cette retraite qui coûta la vie au Chevalier sans peur et sans reproche. Quelque temps après, Thomas fut percé de coups et fait prisonnier à Pavie, en défendant le roi chevalier qui perdit tout alors, *fors l'honneur.*

Don Carlos de Bivar, témoin de la vaillance de Lautrec, avoit fait prendre soin des blessures du jeune François, et bientôt il s'établit entre eux une de ces amitiés héroïques, dont l'estime et la vertu sont les fondements. François Ier. étoit retourné en France; mais Charles-Quint retint les autres prisonniers. Lautrec avoit eu l'honneur de partager la captivité de son roi, et de coucher à ses pieds dans la prison. Resté en Espagne après le départ du monarque, il avoit été remis sur sa parole à don Carlos, qui venoit de l'amener à Grenade.

Lorsque Aben-Hamet se présenta au palais de don Rodrigue, et fut introduit dans la salle où se trouvoit la fille du duc de Santa-Fé, il sentit des tourments jusqu'alors inconnus pour lui.

Aux pieds de dona Blanca étoit assis un jeune homme qui la regardoit en silence, dans une espèce de ravissement. Ce jeune homme portoit un haut-de-chausse de buffle, et un pourpoint de même couleur, serré par un ceinturon d'où pendoit une épée aux fleurs de lis. Un manteau de soie étoit jeté sur ses épaules, et sa tête étoit couverte d'un chapeau à petits bords, ombragé de plumes : une fraise de dentelle, rabattue sur sa poitrine, laissoit voir son cou découvert. Deux moustaches noires comme l'ébène donnoient à son visage naturellement doux un air mâle et guerrier. De larges bottes, qui tomboient et se replioient sur ses pieds, portoient l'éperon d'or, marque de la chevalerie.

A quelque distance, un autre chevalier se tenoit debout, appuyé sur la croix de fer de sa longue épée : il étoit vêtu comme l'autre chevalier; mais il paroissoit plus âgé. Son air austère, bien qu'ardent et passionné, inspiroit le respect et la crainte. La croix rouge de Calatrava étoit brodée sur son pourpoint, avec cette devise : *Pour elle et pour mon roi.*

Un cri involontaire s'échappa de la bouche de Blanca, lorsqu'elle aperçut Aben-Hamet. « Chevaliers, dit-elle aussitôt, voici l'Infidèle dont

» je vous ai tant parlé, craignez qu'il ne remporte la victoire. Les Abencerages étoient faits » comme lui, et nul ne les surpassoit en loyauté, » courage et galanterie. »

Don Carlos s'avança au-devant d'Aben-Hamet: « Seigneur Maure, dit-il, mon père et ma sœur » m'ont appris votre nom; on vous croit d'une » race noble et brave; vous-même, vous êtes distingué par votre courtoisie. Bientôt Charles-Quint, mon maître, doit porter la guerre à » Tunis, et nous nous verrons, j'espère, au champ » d'honneur. »

Aben-Hamet posa la main sur son sein, s'assit à terre sans répondre, et resta les yeux attachés sur Blanca et sur Lautrec. Celui-ci admiroit, avec la curiosité de son pays, la robe superbe, les armes brillantes, la beauté du Maure; Blanca ne paroissoit point embarrassée; toute son âme étoit dans ses yeux: la sincère Espagnole n'essayoit point de cacher le secret de son cœur. Après quelques moments de silence, Aben-Hamet se leva, s'inclina devant la fille de don Rodrigue, et se retira. Étonné du maintien du Maure et des regards de Blanca, Lautrec sortit avec un soupçon qui se changea bientôt en certitude.

Don Carlos resta seul avec sa sœur. « Blanca,

» lui dit-il, expliquez-vous? D'où naît le trouble
» que vous a causé la vue de cet étranger? »

« Mon frère, répondit Blanca, j'aime Aben-
» Hamet, et, s'il veut se faire chrétien, ma main
» est à lui. »

« Quoi! s'écria don Carlos, vous aimez Aben-
» Hamet! la fille des Bivars aime un Maure, un
» Infidèle, un ennemi que nous avons chassé de
» ces palais! »

» Don Carlos, répliqua Blanca, j'aime Aben-
» Hamet; Aben-Hamet m'aime; depuis trois ans
» il renonce à moi plutôt que de renoncer à la
» religion de ses pères. Noblesse, honneur, che-
» valerie sont en lui; jusqu'à mon dernier soupir
» je l'adorerai. »

Don Carlos étoit digne de sentir ce que la résolution d'Aben-Hamet avoit de généreux, quoiqu'il déplorât l'aveuglement de cet Infidèle. « In-
» fortunée Blanca, dit-il, où te conduira cet
» amour? J'avois espéré que Lautrec, mon ami,
» deviendroit mon frère. »

« Tu t'étois trompé, répondit Blanca : je ne
» puis aimer cet étranger. Quant à mes sentiments

» pour Aben-Hamet, je n'en dois compte à per-
» sonne. Garde tes serments de chevalerie comme
» je garderai mes serments d'amour. Sache seu-
» lement, pour te consoler, que jamais Blanca
» ne sera l'épouse d'un Infidèle. »

« Notre famille disparoîtra donc de la terre ! » s'écria don Carlos.

« C'est à toi de la faire revivre, dit Blanca.
» Qu'importe d'ailleurs des fils que tu ne verras
» point, et qui dégénéreront de ta vertu? Don
» Carlos, je sens que nous sommes les derniers
» de notre race; nous sortons trop de l'ordre com-
» mun pour que notre sang fleurisse après nous :
» le Cid fut notre aïeul, il sera notre postérité. »
Blanca sortit.

Don Carlos vole chez l'Abencerage. « Maure,
» lui dit-il, renonce à ma sœur ou accepte le
» combat. »

« Es-tu chargé par ta sœur, répondit Aben-
» Hamet, de me redemander les serments qu'elle
» m'a faits ? »

« Non, répliqua don Carlos, elle t'aime plus
» que jamais. »

« Ah! digne frère de Blanca! s'écria Aben-
» Hamet en l'interrompant, je dois tenir tout
» mon bonheur de ton sang! O fortuné Aben-
» Hamet! O heureux jour! je croyois Blanca in-
» fidèle pour ce chevalier françois.... »

« Et c'est là ton malheur, s'écria à son tour
» don Carlos hors de lui; Lautrec est mon ami;
» sans toi il seroit mon frère. Rends-moi raison
» des larmes que tu fais verser à ma famille. »

« Je le veux bien, répondit Aben-Hamet; mais
» né d'une race qui peut-être a combattu la
» tienne, je ne suis pourtant point chevalier. Je
» ne vois ici personne pour me conférer l'ordre
» qui te permettra de te mesurer avec moi sans
» descendre de ton rang. »

Don Carlos, frappé de la réflexion du Maure, le regarda avec un mélange d'admiration et de fureur. Puis tout à coup : « C'est moi qui t'arme-
» rai chevalier! tu en es digne. »

Aben-Hamet fléchit le genou devant don Carlos, qui lui donne l'accolade, en lui frappant trois fois l'épaule du plat de son épée; ensuite don Carlos lui ceint cette même épée que l'Abencerage va peut-être lui plonger dans la poitrine : tel étoit l'antique honneur.

Tous deux s'élancent sur leurs coursiers, sortent des murs de Grenade, et volent à la fontaine du Pin. Les duels des Maures et des Chrétiens avoient depuis long-temps rendu cette source célèbre. C'étoit là que Malique Alabès s'étoit battu contre Ponce de Léon, et que le grand-maître de Calatrava avoit donné la mort au valeureux Abayados. On voyoit encore les débris des armes de ce chevalier maure suspendus aux branches du pin, et l'on apercevoit sur l'écorce de l'arbre quelques lettres d'une inscription funèbre. Don Carlos montra de la main la tombe d'Abayados à l'Abencerage : « Imite, lui cria-t-il, » ce brave Infidèle ; et reçois le baptême et la » mort de ma main. »

« La mort peut-être, répondit Aben-Hamet : » mais vive Allah et le Prophète ! »

Ils prirent aussitôt du champ, et coururent l'un sur l'autre avec furie. Ils n'avoient que leurs épées : Aben-Hamet étoit moins habile dans les combats que don Carlos, mais la bonté de ses armes, trempées à Damas, et la légèreté de son cheval arabe, lui donnoient encore l'avantage sur son ennemi. Il lança son coursier comme les Maures, et avec son large étrier tranchant, il coupa la jambe droite du cheval de don Carlos

au-dessous du genou. Le cheval blessé s'abattit, et don Carlos, démonté par ce coup heureux, marcha sur Aben-Hamet l'épée haute. Aben-Hamet saute à terre et reçoit don Carlos avec intrépidité. Il pare les premiers coups de l'Espagnol, qui brise son épée sur le fer de Damas. Trompé deux fois par la fortune, don Carlos verse des pleurs de rage, et crie à son ennemi : « Frappe, Maure, frappe ; don Carlos désarmé » te défie, toi et toute ta race infidèle. »

« Tu pouvois me tuer, répond l'Abencerage, » mais je n'ai jamais songé à te faire la moindre » blessure : j'ai voulu seulement te prouver que » j'étois digne d'être ton frère, et t'empêcher de » me mépriser. »

Dans cet instant on aperçoit un nuage de poussière : Lautrec et Blanca pressoient deux cavales de Fez plus légères que les vents. Ils arrivent à la fontaine du Pin et voient le combat suspendu.

« Je suis vaincu, dit don Carlos, ce chevalier » m'a donné la vie. Lautrec, vous serez peut-être » plus heureux que moi. »

« Mes blessures, dit Lautrec d'une voix noble

» et gracieuse, me permettent de refuser le com-
» bat contre ce chevalier courtois. Je ne veux
» point, ajouta-t-il en rougissant, connoître le
» sujet de votre querelle, et pénétrer un secret
» qui porteroit peut-être la mort dans mon sein.
» Bientôt mon absence fera renaître la paix parmi
» vous, à moins que Blanca ne m'ordonne de
» rester à ses pieds. »

« Chevalier, dit Blanca, vous demeurerez au-
» près de mon frère; vous me regarderez comme
» votre sœur. Tous les cœurs qui sont ici éprouvent
» des chagrins; vous apprendrez de nous à sup-
» porter les maux de la vie. »

Blanca voulut contraindre les trois chevaliers à se donner la main; tous les trois s'y refusèrent: « Je hais Aben-Hamet! » s'écria don Carlos.— « Je
» l'envie, » dit Lautrec. —« Et moi, dit l'Aben-
» cerage, j'estime don Carlos, et je plains Lau-
» trec, mais je ne saurois les aimer. »

« Voyons-nous toujours, dit Blanca, et tôt
» ou tard l'amitié suivra l'estime. Que l'événe-
» ment fatal qui nous rassemble ici soit à ja-
» mais ignoré de Grenade. »

Aben-Hamet devint, dès ce moment, mille

fois plus cher à la fille du duc de Santa-Fé : l'amour aime la vaillance; il ne manquoit plus rien à l'Abencerage, puisqu'il étoit brave, et que don Carlos lui devoit la vie. Aben-Hamet, par le conseil de Blanca, s'abstint, pendant quelques jours, de se présenter au palais, afin de laisser se calmer la colère de don Carlos. Un mélange de sentiments doux et amers remplissoit l'âme de l'Abencerage : si d'un côté l'assurance d'être aimé avec tant de fidélité et d'ardeur, étoit pour lui une source inépuisable de délices; d'un autre côté la certitude de n'être jamais heureux sans renoncer à la religion de ses pères, accabloit le courage d'Aben-Hamet. Déjà plusieurs années s'étoient écoulées sans apporter de remède à ses maux : verroit-il ainsi s'écouler le reste de sa vie?

Il étoit plongé dans un abîme de réflexions les plus sérieuses et les plus tendres, lorsqu'un soir il entendit sonner cette prière chrétienne qui annonce la fin du jour. Il lui vint en pensée d'entrer dans le temple du Dieu de Blanca, et de demander des conseils au Maître de la nature.

Il sort, il arrive à la porte d'une ancienne mosquée convertie en église par les fidèles. Le

cœur saisi de tristesse et de religion, il pénètre dans le temple qui fut autrefois celui de son Dieu et de sa patrie. La prière venoit de finir : il n'y avoit plus personne dans l'église. Une sainte obscurité régnoit à travers une multitude de colonnes qui ressembloient aux troncs des arbres d'une forêt régulièrement plantée. L'architecture légère des Arabes s'étoit mariée à l'architecture gothique, et, sans rien perdre de son élégance, elle avoit pris une gravité plus convenable aux méditations. Quelques lampes éclairoient à peine les enfoncements des voûtes; mais à la clarté de plusieurs cierges allumés, on voyoit encore briller l'autel du sanctuaire : il étinceloit d'or et de pierreries. Les Espagnols mettent toute leur gloire à se dépouiller de leurs richesses, pour en parer les objets de leur culte; et l'image du Dieu vivant placée au milieu des voiles de dentelles, des couronnes de perles et des gerbes de rubis, est adorée par un peuple à demi nu.

On ne remarquoit aucun siége au milieu de la vaste enceinte : un pavé de marbre qui recouvroit des cercueils servoit aux grands comme aux petits, pour se prosterner devant le Seigneur. Aben-Hamet s'avançoit lentement dans les nefs désertes qui retentissoient du seul bruit de ses

pas. Son esprit étoit partagé entre les souvenirs que cet ancien édifice de la religion des Maures retraçoit à sa mémoire, et les sentiments que la religion des Chrétiens faisoit naître dans son cœur. Il entrevit au pied d'une colonne, une figure immobile, qu'il prit d'abord pour une statue sur un tombeau. Il s'en approche; il distingue un jeune chevalier à genoux, le front respectueusement incliné et les deux bras croisés sur sa poitrine. Ce chevalier ne fit aucun mouvement au bruit des pas d'Aben-Hamet; aucune distraction, aucun signe extérieur de vie ne troubla sa profonde prière. Son épée étoit couchée à terre devant lui, et son chapeau chargé de plumes, étoit posé sur le marbre à ses côtés : il avoit l'air d'être fixé dans cette attitude par l'effet d'un enchantement. C'étoit Lautrec : « Ah ! dit l'Abencerage » en lui-même, ce jeune et beau François demande au ciel quelque faveur signalée ; ce » guerrier, déjà célèbre par son courage, répand » ici son cœur devant le Souverain du ciel, comme » le plus humble et le plus obscur des hommes. » Prions donc aussi le Dieu des chevaliers et de » la gloire. »

Aben-Hamet alloit se précipiter sur le marbre, lorsqu'il aperçut, à la lueur d'une lampe, des caractères arabes et un verset du Coran, qui pa-

roissoient sous un plâtre à demi tombé. Les remords rentrent dans son cœur, et il se hâte de quitter l'édifice où il a pensé devenir infidèle à sa religion et à sa patrie.

Le cimetière qui environnoit cette ancienne mosquée, étoit une espèce de jardin planté d'orangers, de cyprès, de palmiers, et arrosé par deux fontaines; un cloître régnoit à l'entour. Aben-Hamet, en passant sous un des portiques, aperçut une femme prête à entrer dans l'église. Quoiqu'elle fût enveloppée d'un voile, l'Abencerage reconnut la fille du duc de Santa-Fé; il l'arrête et lui dit : « Viens-tu chercher Lautrec » dans ce temple ? »

« Laisse là ces vulgaires jalousies, répondit » Blanca; si je ne t'aimois plus je te le dirois : je » dédaignerois de te tromper. Je viens ici prier » pour toi; toi seul es maintenant l'objet de » mes vœux : j'oublie mon âme pour la tienne. » Il ne falloit pas m'enivrer du poison de ton » amour, ou il falloit consentir à servir le Dieu » que je sers. Tu troubles toute ma famille; mon » frère te hait; mon père est accablé de chagrin, » parce que je refuse de choisir un époux. Ne » t'aperçois-tu pas que ma santé s'altère? Vois » cet asile de la mort; il est enchanté! Je m'y

» reposerai bientôt, si tu ne te hâtes de recevoir
» ma foi au pied de l'autel des Chrétiens. Les com-
» bats que j'éprouve minent peu à peu ma vie;
» la passion que tu m'inspires ne soutiendra pas
» toujours ma frêle existence : songe, ô Maure,
» pour te parler ton langage, que le feu qui al-
» lume le flambeau est aussi le feu qui le con-
» sume. »

Blanca entre dans l'église, et laisse Aben-Hamet accablé de ces dernières paroles.

C'en est fait : l'Abencerage est vaincu; il va renoncer aux erreurs de son culte; assez long-temps il a combattu. La crainte de voir Blanca mourir l'emporte sur tout autre sentiment dans le cœur d'Aben-Hamet. Après tout, se disoit-il, le Dieu des Chrétiens est peut-être le Dieu véritable? Ce Dieu est toujours le Dieu des nobles âmes, puisqu'il est celui de Blanca, de don Carlos et de Lautrec.

Dans cette pensée, Aben-Hamet attendit avec impatience le lendemain pour faire connoître sa résolution à Blanca, et changer une vie de tristesse et de larmes dans une vie de joie et de bonheur. Il ne put se rendre au palais du duc de Santa-Fé que le soir. Il apprit que Blanca

étoit allée avec son frère au Géneralife, où Lautrec donnoit une fête. Aben-Hamet, agité de nouveaux soupçons, vole sur les traces de Blanca. Lautrec rougit en voyant paroître l'Abencerage; quant à don Carlos, il reçut le Maure avec une froide politesse, mais à travers laquelle perçoit l'estime.

Lautrec avoit fait servir les plus beaux fruits de l'Espagne et de l'Afrique dans une des salles du Généralife, appelée la salle des Chevaliers. Tout autour de cette salle étoient suspendus les portraits des princes et des chevaliers vainqueurs de Maures, Pélasge, le Cid, Gonzalve de Cordoue. L'épée du dernier roi de Grenade étoit attachée au-dessous de ces portraits. Aben-Hamet renferma sa douleur en lui-même, et dit seulement comme le lion, en regardant ces tableaux: « Nous ne savons pas peindre. »

Le généreux Lautrec, qui voyoit les yeux de l'Abencerage se tourner malgré lui vers l'épée de Boabdil, lui dit : « Chevalier Maure, si j'a-
» vois prévu que vous m'eussiez fait l'honneur de
» venir à cette fête, je ne vous aurois pas reçu
» ici. On perd tous les jours une épée, et j'ai vu
» le plus vaillant des rois remettre la sienne à
» son heureux ennemi. »

« Ah! s'écria le Maure en se couvrant le visage d'un pan de sa robe, on peut la perdre comme François Ier.; mais comme Boabdil!... »

La nuit vint; on apporta des flambeaux; la conversation changea de cours. On pria don Carlos de raconter la découverte du Mexique. Il parla de ce monde inconnu avec l'éloquence pompeuse naturelle à la nation espagnole. Il dit les malheurs de Montézume, les mœurs des Américains, les prodiges de la valeur castillane, et même les cruautés de ses compatriotes qui ne lui sembloient mériter ni blâme ni louange. Ces récits enchantoient Aben-Hamet, dont la passion pour les histoires merveilleuses trahissoit le sang arabe. Il fit à son tour le tableau de l'empire Ottoman, nouvellement assis sur les ruines de Constantinople, non sans donner des regrets au premier empire de Mahomet; temps heureux où le Commandeur des Croyants voyoit briller autour de lui Zobéide, Fleur de Beauté, Force des Cœurs, Tourmente, et ce généreux Ganem, esclave par amour. Quant à Lautrec, il peignit la cour galante de François Ier., les arts renaissant du sein de la barbarie, l'honneur, la loyauté, la chevalerie des anciens temps, unis à la politesse des siècles civilisés, les tourelles

gothiques ornées des ordres de la Grèce, et les dames gauloises rehaussant la richesse de leurs atours par l'élégance athénienne.

Après ces discours, Lautrec, qui vouloit amuser la divinité de cette fête, prit une guitare, et chanta cette romance qu'il avoit composée sur un air des montagnes de son pays.

Combien j'ai douce souvenance [1]
Du joli lieu de ma naissance!
Ma sœur, qu'ils étoient beaux les jours
De France!
O mon pays, sois mes amours
Toujours!

Te souvient-il que notre mère,
Au foyer de notre chaumière,
Nous pressoit sur son cœur joyeux,
Ma chère;
Et nous baisions ses blancs cheveux
Tous deux.

Ma sœur, te souvient-il encore
Du château que baignoit la Dore,
Et de cette tant vieille tour
Du Maure,
Où l'airain sonnoit le retour
Du jour?

[1] Cette romance est déjà connue du public. J'en avois composé les paroles pour un air des montagnes d'Auvergne, remarquable par sa douceur et sa simplicité.

Te souvient-il du lac tranquille
Qu'effleuroit l'hirondelle agile,
Du vent qui courboit le roseau
Mobile,
Et du soleil couchant sur l'eau,
Si beau ?

Oh ! qui me rendra mon Hélène,
Et ma montagne, et le grand chêne ?
Leur souvenir fait tous les jours
Ma peine :
Mon pays sera mes amours
Toujours !

Lautrec, en achevant le dernier couplet, essuya avec son gant une larme que lui arrachoit le souvenir du gentil pays de France. Les regrets du beau prisonnier furent vivement sentis par Aben-Hamet, qui déploroit comme Lautrec la perte de sa patrie. Sollicité de prendre à son tour la guitare, il s'en excusa, en disant qu'il ne savoit qu'une romance, et qu'elle seroit peu agréable à des chrétiens.

« Si ce sont des Infidèles qui gémissent de nos » victoires, repartit dédaigneusement don Car» los, vous pouvez chanter; les larmes sont per» mises aux vaincus. »

« Oui, dit Blanca, et c'est pour cela que nos

» pères, soumis autrefois au joug des Maures,
» nous ont laissé tant de complaintes. »

Aben-Hamet chanta donc cette ballade, qu'il avoit apprise d'un poëte de la tribu des Abencerages[1].

Le roi don Juan,
Un jour chevauchant
Vit sur la montagne
Grenade d'Espagne ;
Il lui dit soudain :
Cité mignonne,
Mon cœur te donne
Avec ma main.

Je t'épouserai,
Puis apporterai
En dons à ta ville,
Cordoue et Séville.

[1] En traversant un pays montagneux entre Algésiras et Cadix, je m'arrêtai dans une VENTA située au milieu d'un bois. Je n'y trouvai qu'un petit garçon de quatorze à quinze ans, et une petite fille à peu près du même âge, frère et sœur, qui tressoient auprès du feu des nattes de jonc. Ils chantoient une romance dont je ne comprenois pas les paroles, mais dont l'air étoit simple et naïf. Il faisoit un temps affreux ; je restai deux heures à la VENTA. Mes jeunes hôtes répétèrent si long-temps les couplets de leur romance, qu'il me fut aisé d'en apprendre l'air par cœur. C'est sur cet air que j'ai composé la romance de l'Abencerage. Peut-être étoit-il question d'Aben-Hamet dans la chanson de mes deux petits Espagnols. Au reste, le dialogue de Grenade et du roi de Léon est imité d'une romance espagnole.

Superbes atours
  Et perle fine
  Je te destine
  Pour nos amours.

Grenade répond :
Grand roi de Léon,
Au Maure liée,
Je suis mariée.
Garde tes présents :
  J'ai pour parure,
  Riche ceinture
  Et beaux enfants.

Ainsi tu disois ;
Ainsi tu mentois ;
O mortelle injure !
Grenade est parjure !
Un Chrétien maudit,
  D'Abencerage
  Tient l'héritage :
  C'étoit écrit !

Jamais le chameau
N'apporte au tombeau
Près de la Piscine,
L'Haggi de Médine.
Un Chrétien maudit,
  D'Abencerage
  Tient l'héritage :
  C'étoit écrit !

O bel Alhambra!
O palais d'Allah!
Cité des fontaines!
Fleuve aux vertes plaines!
Un Chrétien maudit,
  D'Abencerage
  Tient l'héritage :
  C'étoit écrit!

La naïveté de ces plaintes avoit touché jusqu'au superbe don Carlos, malgré les imprécations prononcées contre les chrétiens. Il auroit bien désiré qu'on le dispensât de chanter lui-même; mais par courtoisie pour Lautrec il crut devoir céder à ses prières. Aben-Hamet donna la guitare au frère de Blanca, qui célébra les exploits du Cid son illustre aïeul.

Prêt à partir pour la rive africaine [1],
Le Cid armé, tout brillant de valeur,
Sur sa guitare, aux pieds de sa Chimène,
Chantoit ces vers que lui dictoit l'honneur :

[1] Tout le monde connoît l'air des FOLIES D'ESPAGNE. Cet air étoit sans paroles, du moins il n'y avoit point de paroles qui en rendissent le caractère grave, religieux et chevaleresque. J'ai essayé d'exprimer ce caractère dans la romance du Cid. Cette romance s'étant répandue dans le public sans mon aveu, des maîtres célèbres m'ont fait l'honneur de l'embellir de leur musique. Mais comme je l'avois expressément composée pour l'air *des* FOLIES D'ESPAGNE, il y a un couplet qui devient un

Chimène a dit : Va combattre le Maure ;
De ce combat surtout reviens vainqueur.
Oui, je croirai que Rodrigue m'adore
S'il fait céder son amour à l'honneur.

Donnez, donnez et mon casque et ma lance !
Je veux montrer que Rodrigue a du cœur :
Dans les combats signalant sa vaillance,
Son cri sera pour sa dame et l'honneur.

Maure vanté par ta galanterie,
De tes accents mon noble chant vainqueur
D'Espagne un jour deviendra la folie,
Car il peindra l'amour avec l'honneur.

Dans le vallon de notre Andalousie,
Les vieux Chrétiens conteront ma valeur :
Il préféra, diront-ils, à la vie,
Son Dieu, son roi, sa Chimène et l'honneur.

Don Carlos avoit paru si fier, en chantant ces paroles d'une voix mâle et sonore, qu'on l'auroit pris pour le Cid lui-même. Lautrec par-

vrai galimatias, s'il ne se rapporte à mon intention primitive :

. . . . . Mon noble chant vainqueur
D'Espagne un jour deviendra *la folie*, etc.

Enfin ces trois romances n'ont quelque mérite qu'autant qu'elles sont chantées sur trois vieux airs véritablement nationaux ; elles amènent d'ailleurs le dénoûment.

tageoit l'enthousiasme guerrier de son ami; mais l'Abencerage avoit pâli au nom du Cid.

« Ce chevalier, dit-il, que les chrétiens ap-
» pellent la Fleur des batailles, porte parmi
» nous le nom de cruel. Si sa générosité avoit
» égalé sa valeur!.... »

« Sa générosité, repartit vivement don Car-
» los interrompant Aben-Hamet, surpassoit
» encore son courage, et il n'y a que des Maures
» qui puissent calomnier le héros à qui ma fa-
» mille doit le jour. »

« Que dis-tu? s'écria Aben-Hamet s'élançant
» du siége où il étoit à demi couché : tu comptes
» le Cid parmi tes aïeux? »

« Son sang coule dans mes veines, répliqua
» don Carlos, et je me reconnois de ce noble
» sang à la haine qui brûle dans mon cœur
» contre les ennemis de mon Dieu. »

« Ainsi, dit Aben-Hamet, regardant Blanca,
» vous êtes de la maison de ces Bivars qui,
» après la conquête de Grenade, envahirent les
» foyers des malheureux Abencerages et don-
» nèrent la mort à un vieux chevalier de ce nom
» qui voulut défendre le tombeau de ses aïeux! »

« Maure ! s'écria don Carlos enflammé de co-
» lère, sache que je ne me laisse point inter-
» roger. Si je possède aujourd'hui la dépouille
» des Abencerages, mes ancêtres l'ont acquise
» au prix de leur sang, et ils ne la doivent
» qu'à leur épée. »

« Encore un mot, dit Aben-Hamet, toujours
» plus ému : nous avons ignoré dans notre exil que
» les Bivars eussent porté le titre de Santa-Fé,
» c'est ce qui a causé mon erreur. »

« Ce fut, répondit don Carlos, à ce même
» Bivar, vainqueur des Abencerages, que ce
» titre fut conféré par Ferdinand le Catholique. »

La tête d'Aben-Hamet se pencha dans son sein : il resta debout au milieu de don Carlos, de Lautrec et de Blanca étonnés. Deux torrents de larmes coulèrent de ses yeux sur le poignard attaché à sa ceinture. « Pardonnez, dit-il ; les
» hommes, je le sais, ne doivent pas répandre
» des larmes : désormais les miennes ne cou-
» leront plus au dehors, quoiqu'il me reste
» beaucoup à pleurer : écoutez-moi.

» Blanca, mon amour pour toi égale l'ardeur
» des vents brûlants de l'Arabie. J'étois vaincu ;

» je ne pouvois plus vivre sans toi. Hier, la » vue de ce chevalier françois en prières, tes » paroles dans le cimetière du temple, m'avoient » fait prendre la résolution de connoître ton » Dieu, et de t'offrir ma foi. »

Un mouvement de joie de Blanca, et de surprise de don Carlos, interrompit Aben-Hamet; Lautrec cacha son visage dans ses deux mains. Le Maure devina sa pensée, et secouant la tête avec un sourire déchirant : « Chevalier, dit-il, » ne perds pas toute espérance; et toi, Blanca, » pleure à jamais sur le dernier Abencerage! »

Blanca, don Carlos, Lautrec lèvent tous trois les mains au ciel, et s'écrient : « Le dernier » Abencerage! »

Le silence règne; la crainte, l'espoir, la haine, l'amour, l'étonnement, la jalousie agitent tous les cœurs; Blanca tombe bientôt à genoux. « Dieu de bonté! dit-elle, tu justifies mon » choix! je ne pouvois aimer que le descen- » dant des héros. »

« Ma sœur, s'écria don Carlos irrité, songez » donc que vous êtes ici devant Lautrec! »

« Don Carlos, dit Aben-Hamet, suspends

» ta colère ; c'est à moi à vous rendre le repos. » Alors s'adressant à Blanca qui s'étoit assise de nouveau :

« Houri du ciel, Génie de l'amour et de la » beauté, Aben-Hamet sera ton esclave jusqu'à » son dernier soupir ; mais connois toute l'é- » tendue de son malheur. Le vieillard immolé » par ton aïeul en défendant ses foyers, étoit » le père de mon père ; apprends encore un secret » que je t'ai caché ou plutôt que tu m'avois fait » oublier. Lorsque je vins la première fois vi- » siter cette triste patrie, j'avois surtout pour » dessein de chercher quelque fils des Bivars, » qui pût me rendre compte du sang que ses » pères avoient versé. »

« Eh bien ! dit Blanca d'une voix doulou- » reuse, mais soutenue par l'accent d'une grande » âme ; quelle est ta résolution ? »

« La seule qui soit digne de toi, répondit Aben- » Hamet : te rendre tes serments, satisfaire par » mon éternelle absence et par ma mort, à ce » que nous devons l'un et l'autre à l'inimitié de » nos dieux, de nos patries et de nos familles. Si » jamais mon image s'effaçoit de ton cœur ; si le » temps qui détruit tout, emportoit de ta mé- » moire le souvenir d'Abencerage… ce chevalier

» françois........ Tu dois ce sacrifice à ton
» frère. »

Lautrec se lève avec impétuosité, se jette dans les bras du Maure. « Aben-Hamet! s'écrie-
» t-il, ne crois pas me vaincre en générosité :
» je suis François; Bayard m'arma chevalier;
» j'ai versé mon sang pour mon roi; je serai,
» comme mon parrain et comme mon prince,
» sans peur et sans reproche. Si tu restes parmi
» nous, je supplie don Carlos de t'accorder la
» main de sa sœur; si tu quittes Grenade, ja-
» mais un mot de mon amour ne troublera ton
» amante. Tu n'emporteras point dans ton exil
» la funeste idée que Lautrec, insensible à ta
» vertu, cherche à profiter de ton malheur. »

Et le jeune chevalier pressoit le Maure sur son sein avec la chaleur et la vivacité d'un François.

« Chevaliers, dit don Carlos à son tour, je
» n'attendois pas moins de vos illustres races.
» Aben-Hamet, à quelle marque puis-je vous
» reconnoître pour le dernier Abencerage? »

« A ma conduite, » répondit Aben-Hamet.

« Je l'admire, dit l'Espagnol; mais, avant de

» m'expliquer, montrez-moi quelque signe de
» votre naissance. »

Aben-Hamet tira de son sein l'anneau héréditaire des Abencerages qu'il portoit suspendu à une chaîne d'or.

A ce signe, don Carlos tendit la main au malheureux Aben-Hamet. « Sire chevalier, dit-il, je
» vous tiens pour prud'homme et véritable fils
» de rois. Vous m'honorez par vos projets sur
» ma famille : j'accepte le combat que vous étiez
» venu secrètement chercher. Si je suis vaincu,
» tous mes biens, autrefois tous les vôtres, vous
» seront fidèlement remis. Si vous renoncez au
» projet de combattre, acceptez à votre tour
» ce que je vous offre : soyez chrétien et rece-
» vez la main de ma sœur, que Lautrec a de-
» mandée pour vous. »

La tentation étoit grande; mais elle n'étoit pas au-dessus des forces d'Aben-Hamet. Si l'amour dans toute sa puissance parloit au cœur de l'Abencerage, d'une autre part il ne pensoit qu'avec épouvante à l'idée d'unir le sang des persécuteurs au sang des persécutés. Il croyoit voir l'ombre de son aïeul sortir du tombeau et lui reprocher cette alliance sacrilége. Transpercé de

douleur, Aben-Hamet s'écrie: « Ah! faut-il que
» je rencontre ici tant d'âmes sublimes, tant de
» caractères généreux, pour mieux sentir ce que
» je perds! Que Blanca prononce; qu'elle dise
» ce qu'il faut que je fasse, pour être plus digne
» de son amour! »

Blanca s'écrie : « Retourne au désert ! » et elle s'évanouit.

Aben-Hamet se prosterna, adora Blanca encore plus que le ciel, et sortit sans prononcer une seule parole. Dès la nuit même il partit pour Malaga, et s'embarqua sur un vaisseau qui devoit toucher à Oran. Il trouva campée près de cette ville la caravane qui tous les trois ans sort de Maroc, traverse l'Afrique, se rend en Égypte et rejoint dans l'Yémen la caravane de la Mecque. Aben-Hamet se mit au nombre des pèlerins.

Blanca, dont les jours furent d'abord menacés, revint à la vie. Lautrec, fidèle à la parole qu'il avoit donnée à l'Abencerage, s'éloigna, et jamais un mot de son amour ou de sa douleur ne troubla la mélancolie de la fille du duc de Santa-Fé. Chaque année Blanca alloit errer sur les montagnes de Malaga, à l'époque où son amant avoit coutume de revenir d'Afrique; elle s'asseyoit sur les rochers, regardoit la mer, les

vaisseaux lointains, et retournoit ensuite à Grenade : elle passoit le reste de ses jours parmi les ruines de l'Alhambra. Elle ne se plaignoit point ; elle ne pleuroit point ; elle ne parloit jamais d'Aben-Hamet : un étranger l'auroit crue heureuse. Elle resta seule de sa famille. Son père mourut de chagrin, et don Carlos fut tué dans un duel où Lautrec lui servit de second. On n'a jamais su quelle fut la destinée d'Aben-Hamet.

Lorsqu'on sort de Tunis, par la porte qui conduit aux ruines de Carthage, on trouve un cimetière : sous un palmier, dans un coin de ce cimetière, on m'a montré un tombeau qu'on appelle *le tombeau du dernier Abencerage.* Il n'a rien de remarquable ; la pierre sépulcrale en est tout unie : seulement, d'après une coutume des Maures, on a creusé au milieu de cette pierre un léger enfoncement avec le ciseau. L'eau de la pluie se rassemble au fond de cette coupe funèbre et sert, dans un climat brûlant, à désaltérer l'oiseau du ciel.



NOTES

ET CRITIQUES

SUR ATALA.

*Critique d'*Atala*, par M. de Fontanes, insérée dans le* Mercure de France *du 16 germinal an IX.*

On se plaint quelquefois de l'uniformité répandue sur le plus grand nombre des productions modernes. Ce reproche ne sera point fait à l'ouvrage qu'on annonce : tout est neuf, le site, les personnages et les couleurs. La scène est dans un désert du Nouveau-Monde, au pied des *Apalaches*, entre les rives de l'*Ohio* et du *Meschacebé*. Les acteurs sont un jeune homme et une jeune fille sauvages avec un missionnaire chrétien. Deux amants et un prêtre soutiennent seuls l'intérêt, sans autre événement que l'amour, sans autre spectacle que ceux de la reli-

gion et de la solitude. L'auteur a tiré tous ses effets de l'énergie des sentiments et de la richesse des tableaux.

Un sauvage de la tribu des *Natchez*, nommé *Chactas*, est le héros du roman : tel est le portrait qu'en trace l'auteur... (Voyez Atala, pag. 24 et 25.)

Ce même Chactas trouve un jeune François qu'il adopte pour son fils, et lui raconte au clair de la lune, et dans le silence de la nuit, la principale aventure de sa vie. C'est là, qu'après une magnifique description du lieu de la scène, commence l'action. Il faut se rappeler que si l'auteur retrace des passions qui sont de tous les temps et de tous les lieux, il décrit des mœurs, une nature et des nations tout-à-fait inconnues. Ses peintures et son style doivent avoir quelque chose d'extraordinaire, comme les montagnes, les prés et les torrents près desquels ses personnages sont placés.

Chactas, dans sa jeunesse, est fait prisonnier par les *Muscogulges*, avec qui les Natchez sont en guerre. Il est condamné, selon l'usage de ces peuplades, à mourir sur un bûcher. Il rend compte, avec la naïveté de l'homme de la nature, de tout ce qu'il voit et de tout ce qu'il sent. On citera beaucoup; c'est le plus sûr moyen de plaire au lecteur, et de ne point interrompre l'intérêt de ce récit. (Voyez Atala, pages 31 et 34.)

On devine déjà que, malgré la différence des religions, la jeune fille sauve le jeune prisonnier. Tous deux s'éloignent des lieux habités, et s'enfoncent dans

le désert. Leur amour s'y développe avec toute la violence que lui donnent la jeunesse, le malheur et la solitude : mais la religion est plus puissante que toutes les séductions réunies, elle combat dans le cœur d'Atala des désirs toujours prêts à l'entraîner. Atala, jusqu'au dénouement, semble accablée du poids d'un secret qu'elle veut et qu'elle n'ose dire. Rien n'est plus vif et plus doux, plus passionné et plus chaste à la fois, que les détails de cet amour singulier entre deux êtres que tout attire l'un vers l'autre, et qui pourtant sont éloignés par un obstacle inconnu.

Cependant Atala devient plus foible d'heure en heure contre le charme qui l'entraîne.

Un orage terrible, tel qu'on en voit dans ces régions sauvages du Nouveau-Monde, écarte les deux amants de leur route, et menace leur vie. Ils se croient loin de tout secours, quand un pauvre missionnaire, nommé le père Aubry, les aborde, et vient les sauver. Voici comme Chactas peint l'apparition de ce nouveau personnage. (Voyez Atala, pag. 72 et suiv.)

On reconnoît à ce tableau les mœurs bienfaisantes de ces pieux anachorètes qui, naguère encore, sur le mont Saint-Bernard, ont mérité la reconnoissance et l'amitié des soldats de Buonaparte. Le sujet amenoit naturellement l'éloge des anciens missionnaires dont l'héroïsme, les travaux et les leçons vivent encore au milieu de quelques-unes de ces tribus sauvages. Le grave Montesquieu, dans l'*Es-*

prit des Lois, Raynal lui-même, au milieu de toutes ses déclamations anti-religieuses, vantent l'un et l'autre ces prêtres législateurs qui gouvernèrent avec tant de sagesse les habitants du Paraguay. Le père Aubry est du même ordre qu'eux; il a suivi les mêmes principes dans la fondation de sa petite colonie.

Chactas, qui admire déjà le pouvoir de la religion sur le plus fougueux des désirs, l'aime bien plus en la voyant répandre tous ses bienfaits autour des huttes d'un peuple sauvage qu'elle éclaire et qu'elle adoucit.

Tandis qu'Atala se repose de ses fatigues, Chactas suit un moment le bon prêtre dans le hameau soumis à ses lois, et contemple de plus près tous les prodiges du christianisme. (Voyez Atala, pag. 81 et suiv.)

Le lecteur aura sans doute remarqué la description si touchante de cette messe célébrée au milieu des déserts et le baptême de l'enfant au milieu des fleurs, et les souvenirs des antiques migrations et des premières familles du genre humain.

Mais Chactas retourne à la grotte du Solitaire, et trouve Atala mourante, dont le secret s'échappe enfin et qui parle ainsi.... (Voyez Atala, pag. 91 et suiv.)

On n'a rien voulu dérober à l'effet de ce tableau: on l'a montré dans tout son ensemble; et ceux qui ont de l'âme et de l'imagination ne peuvent se plaindre de la longueur des morceaux qu'on a cités.

Au milieu de tant de traits pathétiques, on aura surtout remarqué les discours du vénérable hermite : ils sont sublimes et tendres comme la religion qui l'inspire, on y trouve des phrases jetées à la manière de Bossuet, celle-ci, par exemple : *Les reines ont été vues pleurant comme de simples femmes, et l'on s'est étonné de la quantité de larmes que contiennent les yeux des rois.* Cette réflexion est d'autant mieux placée, que l'hermite est le contemporain de Charles Ier., de sa veuve et de ses enfants.

L'ouvrage se termine par un épilogue qui est lui-même une sorte de petit poème. L'auteur s'y met en scène, et trouve une Indienne qui lui apprend que Chactas et le missionnaire sont morts non loin du tombeau d'Atala. L'épilogue achève et complète l'effet du roman.

L'auteur est le même dont on a déjà parlé plus d'une fois, en annonçant son grand travail *sur les Beautés morales et poétiques du Christianisme.*

Celui qui écrit, l'aime depuis douze ans, et il l'a retrouvé d'une manière inattendue après une longue séparation; mais il ne croit pas que les illusions de l'amitié se mêlent à ses jugements.

Tous les lecteurs, si je ne me trompe, trouveront dans ce roman toute l'empreinte du talent le plus original. Il est possible de reprocher quelquefois trop d'éclat et de luxe à cette imagination si brillante et si féconde; mais ce défaut dans un jeune écrivain est si excusable, et peut si facilement se corriger! Heureux celui qui, dans tous les genres, n'a

besoin que d'être plus économe de ses richesses ! Au reste, quelles que soient les observations des juges les plus sévères, la profondeur et le charme des sentiments, la naïveté des mœurs, la magnificence et la nouveauté des images, l'élévation des pensées et la beauté de la morale défendront assez contre la critique cette production d'un genre tout nouveau.

L'intérêt que mérite le talent de l'auteur redouble encore par celui qu'inspirent ses malheurs.

Les talents qui nous restent aujourd'hui sont trop rares pour les éloigner plus long-temps ; ils n'ont jamais été les ennemis de la France, qui peut seule leur donner des suffrages dignes d'eux, et dont ils augmentent la gloire. Il ne faut pas que les Muses françoises soient errantes chez les Barbares. Puissent-elles se rassembler enfin de tous côtés autour du pouvoir réparateur qui essuiera toutes leurs larmes en leur préparant un nouveau siècle de gloire !

*Extrait d'une critique d'*Atala, *signée* Y, *dans la* Décade philosophique, littéraire et politique, *du* 10 *floréal an IX.*

J'ai entendu vanter *Atala* dans quelques sociétés, je l'ai vu prôné dans plusieurs journaux, et je n'étois point encore convaincu que ce fût un bon ouvrage : je l'ai lu.... et cette lecture m'a convaincu seulement qu'il ne falloit pas toujours s'en rapporter aux jugements des sociétés, ni aux apothéoses des journalistes.

Ainsi qu'en sots auteurs,
Notre siècle est fécond en sots admirateurs.

J'ignore et veux ignorer les motifs secrets d'un enthousiasme qui me paroît indépendant du mérite de ce petit ouvrage. Quant à moi, je parlerai d'*Atala* parce qu'on en parle, et je dirai bonnement ce que j'en pense parce que je ne dis jamais autrement.

Un roman, comme une pièce de théâtre, à moins qu'ils ne signifient absolument rien, roulent ordinairement sur une situation principale, une idée mère, dont l'expression peut se réduire à une proposition, à un problème unique. Les combinaisons morales, réduites à des termes aussi simples, ne sont pas si nombreuses qu'on seroit tenté de le croire : aussi n'est-ce point à titre de censure que je remarquerai que la fable d'*Atala* est au fond absolument la même que celle de *Zaïre* de Voltaire.

Atala, comme Zaïre, est une Chrétienne amante d'un Infidèle : qui l'emportera, de la religion ou de l'amour ? voilà le problème.

Quand un auteur choisit un fond déjà connu, il a soin d'en changer les accessoires, de varier les teintes locales. . . . .

L'auteur d'*Atala* a transporté la scène de son drame dans l'Amérique septentrionale, sur les bords du Mississipi, qu'il appelle du nom plus agréable, et sans doute plus exact de *Meschacebé*, circonstance qui lui fournit l'occasion de peindre une nature étrangère, qu'il dit avoir lui-même visitée : ce qu'on croit sans peine, quand on voit la richesse et la vivacité de ses couleurs. En voici quelques exemples..... (Voyez ATALA, pag. 20 et suiv.)

Il y a là-dedans de la fraîcheur, de l'abondance, de la grâce. Des descriptions de ce genre sont répandues dans le reste du roman ; l'auteur peint d'autres sites, d'autres aspects, des déserts, des clairs de lune, des orages : on s'aperçoit qu'il a souvent pensé à *Paul et Virginie* ; mais il auroit dû remarquer que dans *Paul et Virginie*, ce n'est pas le héros de l'aventure, dont l'âme auroit été oppressée de trop de souvenirs, qui s'amuse à décrire : c'est une personne étrangère, qui, se mettant à la place de l'auteur, peut se livrer à des détails qui sentent l'auteur .... [1].

[1] Singulière inadvertance du critique, qui ne s'est pas aperçu que c'étoit l'auteur lui-même qui parloit dans cette description. Chactas n'a pas encore commencé son récit. (NOTE DES ÉDIT.)

Il y a de la naïveté, du sentiment, une touchante simplicité dans la scène suivante, qui prouve que l'auteur n'est pas moins habile à décrire les mœurs que les sites. (Voyez ATALA, pag. 31 et 32.)

Il étoit à désirer que l'auteur eût toujours été guidé, en décrivant, par un goût aussi pur. On ne rencontre que trop souvent des traits dont il auroit pu faire le sacrifice, sans beaucoup nuire à ses descriptions. Tantôt ses deux héros sont *aveuglés par d'énormes chauves-souris*; tantôt ils mangent des mousses appelées *tripes de roches*; dans un endroit on voit des *ours enivrés de raisins, qui chancellent sur les branches des ormeaux*..... [1].

Cependant le *jongleur invoque le ciel* (ce n'est point encore du prêtre catholique qu'il est question) : on prépare la cérémonie religieuse où l'on doit massacrer Chactas. Atala devient amoureuse de lui, ce qui est fort bien sans doute, mais n'offre aucune nouveauté de situation. Elle le délivre, et, pour ne point devenir victime elle-même, s'enfuit avec lui.

Les premiers essais pour fuir, la peinture des transes, des alternatives de crainte, d'espoir, d'amour, de remords qui tourmentent ces innocents fugitifs, enfin la chaleur de leur pudique amour,

[1] L'auteur a répondu à tous ces reproches en montrant que les critiques ont pris pour des jeux de son imagination, ce qui n'étoit que des faits réels, attestés par tous les voyageurs. (NOTE DES ÉDIT.)

présentent des développements admirables. Atala, élevée dans la foi chrétienne, fidèle à un vœu de virginité dans lequel sa mère s'est fort sottement engagée pour elle, est dans une situation attachante, et que *François-Auguste Châteaubriand* a heureusement développée en auteur très-profane, mais plein de verve. Voici quelques citations ; c'est Chactas qui parle...... (Voyez ATALA, pag. 35 et suiv.)

Voilà de la nature, voilà de la vérité et de la chaleur. Quand on a des talents, ce sont les seuls guides qu'il faille choisir ; mais on a un système à soutenir, un but à atteindre, et, pour y parvenir, il faut forcer les événements, se jeter dans un monde mystique, et décrire des scènes étrangères, extravagantes, que certaines gens ont voulu nous faire prendre pour le comble du sublime...

Le romancier présente ensuite un tableau des cérémonies du culte chrétien, comme il a fait pour celles du culte *muscogulge*. On a blâmé à tort, selon moi, la description d'une messe célébrée en plein air. Ce mystère est ici représenté avec toute la grandeur qu'il peut admettre, et ce qu'il a de ridicule[1] est sauvé avec assez d'adresse. Ce n'est point une prière insignifiante, marmotée en langue étrangère et mêlée d'attitudes et de gestes

[1] Cette expression et quelques autres que l'on remarquera dans cet article, rappellent comment certains critiques écrivoient en l'an IX de la république.

bizarres; ce n'est point un Dieu qu'on boit et qu'on mange ; c'est seulement un Dieu qui descend en esprit sur la terre, pour répondre à l'invocation des hommes ; c'est au moment où le soleil, précédé de l'aurore, embrase les portes de l'orient. (Voyez Atala, pag. 85.)

Cela est beau, très-beau, dans quelque croyance qu'on soit, et cela restera beau, quelque changement qui s'opère dans les opinions et dans les mœurs.

Le reste de l'ouvrage paroît être au contraire une satire de cette religion qu'il a voulu préconiser. Atala s'empoisonne quoique chrétienne, et le prêtre lui fait le plus sot et le plus ennuyeux sermon qu'on puisse imaginer, un sermon de dix pages, dans lequel il prouve à cette personne mourante, pendant qu'elle se débat dans les angoisses du poison, que *tous ses malheurs viennent de son ignorance ;* que la vie qu'elle perd *est bien peu de chose ;* qu'en Europe cela va bien plus mal, et que des reines ont été vues *pleurant comme de simples femmes ;* qu'elle se seroit infailliblement brouillée avec son mari ; que c'étoit un beau mariage que celui d'*Adam* et *Ève ;* que celui d'*Abraham* ne le valoit pas ; que *les plaisirs de la chair ne sont que des douleurs*, et qu'en conséquence elle doit remercier la *bonté divine* (comme s'il y avoit de quoi) ; que *l'amour n'étend point son empire sur les vers du cercueil ;* que si elle revenoit à la vie, elle verroit son amant infidèle : *tant*

l'inconstance est naturelle à l'homme; tant notre vie est peu de chose, même dans le cœur de nos amis !....

Idée atroce, fort développée par le missionnaire, qui a dit auparavant : *Si un homme revenoit à la lumière quelques années après sa mort, je doute qu'il fût revu avec joie par ceux-là même qui ont versé le plus de larmes sur sa tombe......*

J'ai fait grâce au lecteur de cette vilaine exhortation, dont le vénérable père Aubry n'a pas fait grâce à sa pénitente, etc., etc. [1].

*Critique d'*Atala, *par M. Dussault, dans le* Journal des Débats, *du 27 germinal an IX.*

Il y a des ouvrages dont on ne peut bien juger quand on les considère isolément. Il faut, pour les apprécier, avoir égard aux circonstances qui les ont fait naître, ne point les séparer des accessoires qui les accompagnent, se rappeler toujours dans quelles vues ils ont été conçus, et même compter pour quelque chose, et faire entrer dans la balance le nom et la destinée de leur auteur. Tel est le roman ou le poëme qui vient de paroître sous le titre d'*Atala*.

[1] Croiroit-on qu'il s'agit ici de ce discours du père Aubry, de ce discours regardé par La Harpe, Fontanes, MM. Dussault, Clément, etc., comme un modèle d'éloquence? (Note des édit.)

Les longues infortunes de l'écrivain à qui nous le devons ; le vaste plan de morale et de philosophie religieuse dont ce petit ouvrage fait partie, les voyages presque héroïques, les expériences courageuses et les pénibles observations dont il est le fruit, tout, indépendamment du talent d'exécution, lui donne un caractère qui le met à une distance immense des productions qu'on pourroit naturellement lui comparer.

Quand on ne sauroit pas que l'auteur d'*Atala* s'occupe d'un ouvrage où il se propose d'exposer les beautés poétiques et morales du christianisme, il seroit facile de s'apercevoir que cet essai n'est que l'ébauche d'une grande idée, ou plutôt d'un grand sentiment, qui demande un cadre plus vaste, et des développements plus étendus, plus variés et plus riches. *Atala* n'est qu'un petit tableau, composé d'après des principes aussi neufs que féconds : c'est une miniature qui laisse entrevoir la pensée du peintre; c'est une première expérience d'une théorie dont les éléments seront bientôt mis dans un plus grand jour.

Depuis que le christianisme a été relégué parmi ces institutions qu'on peut examiner avec tout le sang-froid de la philosophie, l'attention des hommes qui pensent s'est dirigée vers ce nouvel objet d'observations. Les sarcasmes et les plaisanteries, les déclamations et les diatribes ont fait place à l'esprit de réflexion et de sagesse; on a cessé d'exagérer le mal; on a voulu se rendre compte du bien; on a

pesé avec plus de justice les abus et les avantages, les bons et les mauvais effets; on a écarté les préjugés et les préventions de tout genre; et ce qui n'avoit été jugé que par la haine ou par l'enthousiasme, a subi l'examen de la raison. Tel est le sort de tous les établissements que les siècles ont consacrés. Pendant qu'ils subsistent, ils sont rarement appréciés par l'impartialité. Ils sont attaqués avec fureur et défendus avec maladresse : mais les passions se taisent sur leurs ruines. Quand ils sont renversés, on contemple leurs vastes débris d'un œil moins prévenu, et la vérité tardive prononce enfin un jugement qui n'excite quelquefois que de vains et stériles regrets. Le moment est venu où, sous la protection d'un gouvernement éclairé, il est permis de se livrer à des spéculations qu'en d'autres temps on eût taxées de fanatisme. Un monument qui a duré près de vingt siècles, une institution qui, pendant un si long espace de temps, a modifié la destinée et la condition de presque tous les peuples du monde, est digne sans doute des méditations du philosophe. Il seroit absurde qu'on ne pût en appeler de la sentence de ceux qui l'ont enveloppée dans leur vaste plan de bouleversement et de destruction universelle.

Je ne prétends pas juger d'avance le système de l'auteur du *Génie du Christianisme;* mais quand on réfléchit aux heureux sujets de toute espèce que cette religion a fournis aux arts de l'imagination, quand on considère les richesses que la peinture,

la poésie et l'éloquence ont tirées de cette mine nouvelle, on sent une prévention en faveur de la théorie de M. Châteaubriand. C'est cette religion qui animoit la voix de ces Pères de l'éloquence chrétienne, dont les discours sont placés par les gens de goût à côté de ceux des Cicéron et des Démosthène ; c'est elle qui, parmi nous, a élevé si haut les Massillon et les Bossuet ; elle dicta le plus beau poëme des temps modernes ; elle conduisit le pinceau d'un Raphaël, et lui inspira son chef-d'œuvre ; c'est dans les asiles solitaires des anachorètes, qu'un Le Sueur alla chercher les modèles de ces vertus paisibles et silencieuses qu'il sut exprimer avec un si prodigieux talent. Si le christianisme enflammoit le génie des artistes, il n'étoit point, comme on l'a voulu dire, l'ennemi des arts ; l'Europe les lui doit en partie ; ils sont nés, ils ont fleuri sous sa protection ; et Rome ne s'honore pas moins des monuments dont la religion chrétienne l'a embellie, que des chefs-d'œuvre que l'antiquité lui a légués. La mythologie pouvoit être une source plus féconde de beautés poétiques ; mais si le christianisme doit lui céder à cet égard, il lui reste bien encore de quoi se consoler.

Atala devient une nouvelle preuve de cette vérité qu'on se plaît à contester. Cet ouvrage tire son intérêt, non pas du fond d'une action assez foible, mais des effets que l'auteur a su produire par l'intervention des idées religieuses. Il s'est proposé, comme il le dit lui-même, de peindre la

religion, première législatrice du Sauvage; les dangers de l'ignorance et de l'enthousiasme religieux, opposés aux lumières, à la tolérance, au véritable esprit de l'Évangile; les combats des passions et des vertus dans un cœur simple; enfin, le triomphe du christianisme sur le sentiment le plus fougueux et la crainte la plus terrible, l'amour et la mort. Quand on voit la plupart des romanciers avoir recours à tous les artifices de l'imagination, accumuler incidents sur incidents, épuiser toutes les ressources de leur art pour produire beaucoup moins d'effet, on est obligé de reconnoître que les ressorts qu'il fait agir, quoique beaucoup plus simples, sont beaucoup plus puissants, et qu'il a ouvert la mine la plus riche et la plus profonde que le génie puisse exploiter. Il ébranle la sensibilité, il fait couler les larmes, il déchire le cœur, sans tourmenter ou révolter l'esprit par la complication des aventures et les surprises du merveilleux. Un prêtre, un Sauvage et son amante, sont les seuls personnages de ce drame éloquent, où le pathétique est poussé au dernier degré.

Les accessoires, le lieu de la scène contribuent beaucoup, il est vrai, à l'effet général du tableau; c'est parmi ces grands fleuves de l'Amérique septentrionale, au bord de ces lacs et de ces antiques forêts du Nouveau-Monde, au pied des monts Apalaches, qu'il transporte son lecteur. Ce spectacle d'une nature rude et sauvage anime et rend plus intéressant celui d'une religion qui vient y répandre ses

premiers bienfaits ; la magnificence des descriptions ajoute à la force des sentiments, et l'on s'aperçoit bien que ces peintures si vives et si énergiques ne sont pas des copies : l'auteur a vu ce qu'il peint, il a parcouru lui-même les lieux qu'il décrit. C'est sous les yeux de la nature, c'est à l'aspect de ses beautés, d'autant plus imposantes qu'elles sont plus incultes, qu'il a saisi ses crayons pour dessiner les traits majestueux dont ses regards étoient frappés. Il a su trouver ce point où les effets physiques et les effets moraux se fortifient mutuellement ; on ne pourroit lui reprocher que de se livrer avec trop peu de retenue aux attraits du style descriptif, de ne pas varier assez ses teintes, et peut-être d'altérer quelquefois, par des couleurs un peu trop chargées, les formes de son modèle.

Le style descriptif a été singulièrement perfectionné dans ce siècle ; les Buffon, les Rousseau, les Saint-Pierre ne laissent rien à désirer en ce genre : il semble qu'à mesure que les ressources de la poésie commençoient à s'épuiser, la prose ait voulu y suppléer. On sent, en lisant le *Télémaque*, que l'illustre auteur de ce bel ouvrage n'avoit vu la nature que dans les poëmes d'Homère et de Virgile : les grands écrivains de notre siècle l'avoient eux-mêmes étudiée ; ce sont leurs propres sensations qu'ils rendent, lorsqu'ils la peignent, et leurs tableaux ont une vérité, une fraîcheur, une énergie et une originalité qui ne peuvent jamais être le fruit des seules études du cabinet. Homère et Vir-

gile leur ont sans doute appris à voir la nature; mais ils ont mis leurs préceptes en pratique, au lieu de se borner à copier leurs descriptions. Ils ne se sont pas fiés aux yeux d'autrui, ils ont vu par eux-mêmes : aussi peut-on les regarder comme de véritables poëtes, très-supérieurs à ceux qui ne font qu'astreindre à la mesure des vers leurs confuses réminiscences, et qui défigurent, dans leurs prétendus tableaux, les beautés de la nature qu'ils n'ont jamais ni étudiée ni sentie. Je connois tel poëme célèbre dans lequel il y a cent fois moins de poésie que dans quelques pages de Rousseau ou de Saint-Pierre.

L'auteur d'*Atala* paroît avoir bien des rapports avec ce dernier; et je ne doute même pas que les *Études de la Nature* n'aient beaucoup contribué à développer ses idées et son talent. Ils ont peint tous deux une nature étrangère : l'un nous a transportés sous le ciel de l'Afrique; l'autre nous ouvre le spectacle de l'Amérique. Ils se sont l'un et l'autre proposé un grand but moral, et semblent avoir été guidés par les mêmes principes et les mêmes sentiments ; mais l'auteur de *Paul et Virginie* est plus doux, plus coulant, plus châtié; celui d'*Atala*, plus nerveux, plus fort, plus énergique : l'un ménage ses couleurs avec un goût exquis et un art d'autant plus merveilleux qu'il paroît moins; l'autre les répand et les prodigue avec une profusion et une abondance qui nuisent quelquefois à l'effet : l'un est plus sage et plus retenu;

l'autre plus hardi et plus impétueux. L'auteur de *Paul et Virginie* accorde plus aux idées morales, celui d'*Atala* aux idées religieuses : le premier a honoré la religion avec transport, en censurant ses ministres avec amertume ; le second honore à la fois et confond dans les mêmes hommages, et le dogme et le culte, et les ministres et la religion. Dans *Paul et Virginie*, un prêtre devient la cause indirecte, mais toujours odieuse, de la fatale catastrophe ; dans *Atala*, c'est un prêtre qui répare tous les maux causés par les passions, l'ignorance et le fanatisme. L'ouvrage de Bernardin de Saint-Pierre se ressent de ces temps où dominoient la satire anti-religieuse et l'esprit d'innovation ; celui de M. de Châteaubriand, d'une époque où la piété, la commisération et la vraie philosophie lui ont succédé.

Je voudrois appuyer de citations et d'exemples ce que j'ai dit de ce nouvel ouvrage ; mais il est déjà trop connu pour qu'il soit nécessaire d'en présenter des extraits : les éloges sont déjà justifiés par la voix publique. Je me bornerai donc à citer un passage qui justifiera peut-être la critique que j'ai hasardée. Il me paroît, comme j'ai osé l'avancer, que l'auteur détruit quelquefois l'effet de ses plus belles peintures par un excès de force et d'énergie. Il décrit une messe dans le désert : « L'aurore, paroissant derrière les montagnes, enflammoit le vaste orient. Tout étoit d'or ou de rose dans la solitude ; les ondes répétoient les feux colorés du

ciel et la dentelure des bois et des rochers qui s'enchaînent sur leurs rives. L'astre annoncé par tant de splendeur sortit enfin d'un abîme de lumière, et son premier rayon rencontra l'hostie consacrée que le prêtre en ce moment élevoit dans les airs. » Cette dernière circonstance, ce dernier trait par lequel l'auteur achève son tableau, est, contre son intention, très-petit et très-mesquin : ce rapprochement du lever du soleil et de la consécration n'est pas heureux et paroît forcé [1]; il a quelque chose de recherché, et la recherche est toujours l'antipode du sublime.

Au reste, on est bien dédommagé de quelques fautes par des beautés sans nombre, par un style qui anime et vivifie tout, et dont la rudesse même est une grâce de plus dans un sujet de ce genre. Ce petit ouvrage fait désirer encore davantage celui dont il est détaché.

[1] Le critique a lui-même rétracté ce jugement dans un autre numéro du Journal des Débats. (NOTE DES ÉDIT.)

*Extrait de la Critique d'*Atala, *par* le Publiciste, *27 germinal an IX.*

Un ouvrage attendu, annoncé avec éclat, ne peut guère paroître, dans le premier moment, ni médiocrement bon, ni médiocrement mauvais. Ou l'amour-propre des lecteurs élève le prix de cet ouvrage, qui doit l'indemniser des frais de l'attente, ou il se console par la critique, de la contrariété d'avoir vu son attente trompée. Le roman que nous annonçons ne devoit rien redouter de ce dernier calcul, et n'avoit pas besoin de l'autre : quelques éclairs échappés déjà au talent de l'auteur avoient fait accueillir avec de grandes espérances ce petit ouvrage, et l'ouvrage a répondu aux espérances qu'on avoit conçues. Nous ne dirons que peu de mots de la fable. . . . .

. . . .

Quelque peu compliqués que paroissent les événements, on pressent facilement combien de situations touchantes ils ont pu fournir à la plume éloquente de l'auteur; mais ce qu'on ne se représentera point, ce qu'il est difficile de rendre, ce sont les couleurs dont il a su peindre une foule de tableaux divers, créés par une imagination brillante, nourrie de toutes les idées poétiques, exaltée par la religion et la solitude, et dirigée par un talent qui sait choisir et disposer ses matériaux; faire ressortir l'un par l'autre, et créer ces effets qu'on admire en raison de la simplicité des moyens

qui les ont produits. Les singularités du Nouveau-Monde y sont retracées et embellies par les arts du monde ancien; et des scènes dont nous n'avions pas d'idée sont rendues sensibles à notre imagination, sans le secours d'aucun objet de comparaison qui puisse lui aider à les saisir. Il faut citer pour se faire comprendre; nous choisirons pour cela le passage de la description de la Floride.........

. . . .

C'est ainsi qu'après de vives et sensibles images, représentées avec le degré d'illusion que comportent les objets propres au sens de la vue, il termine sa description par des esquisses vagues d'objets indéterminés, en laissant à l'imagination le soin d'achever un tableau que tout l'art de la parole ne sauroit plus embellir. Ce sont là non-seulement les ressources de cet art, mais encore les véritables secrets de tous les arts. Qu'on joigne à cette peinture la première promenade des deux amants, surtout la description de la messe célébrée sur un rocher, et d'autres passages qu'on remarquera facilement dans l'ouvrage même, et l'on comprendra tout le charme attaché à une lecture où l'on puise successivement des impressions si douces et si variées.

Il en faut convenir cependant, toutes ces impressions ne sont pas également désirables; l'imagination de l'auteur lui fait adopter quelquefois des expressions figurées qui ne présentent rien d'assez sensible, et quelquefois aussi des images dont les

parties ne sont pas bien d'accord. D'un autre côté, ce mélange des styles, que l'auteur paroît regarder comme un avantage, ne sert souvent qu'à refroidir l'illusion, parce qu'il est contraire à la vérité. C'est un Sauvage qui parle, un Sauvage, il est vrai, à demi civilisé. Que les idées enfantées par la civilisation, et les sensations qu'il a conservées de l'état de la nature, se modifient l'une par l'autre dans son langage comme dans ses affections, à la bonne heure ; mais le même homme ne peut tour à tour raisonner comme un Européen, et sentir comme un Sauvage. Celui qui prête une *voix* aux fleuves, et une *âme* à la solitude, ne s'amusera point à définir le premier regard de celle qu'il va aimer. Enivré d'amour à ses pieds, il peut s'y pénétrer d'admiration, mais il ne cherchera pas à démêler dans ses traits *ce caractère d'élévation et de force morale, ce je ne sais quoi de vertueux et de passionné dont l'attrait étoit irrésistible* : ceci est d'un Sauvage qui contemple la nature en amant, et sa maîtresse en observateur.

Une critique rigoureuse pourroit relever quelques invraisemblances dans la conduite du roman. On pourroit aussi reprocher à l'auteur de se tromper quelquefois sur la nature des émotions que l'on doit chercher à exciter : il peint, par exemple, avec trop de vérité les tourments que les Sauvages font éprouver à leurs prisonniers, et les images dont il environne la mort, prises en général dans l'idée de la destruction plutôt que dans le senti-

ment des regrets, sont poussées jusqu'à des détails difficiles à supporter. Lorsque l'auteur, pour peindre le zèle du missionnaire, dit que *tous ses vieux os s'étoient ranimés par l'ardeur de la charité*, cette image est-elle bien naturelle et bien heureuse? et lorsqu'il représente *Atala* mourante, communiant des mains du missionnaire, et qu'il ajoute : *sa langue vient, avec un respect profond, chercher le Dieu que lui présente la main du prêtre*, n'y a-t-il pas dans ce tableau quelque chose qui contrarie l'effet que l'auteur a voulu produire? D'ailleurs, les idées religieuses sont présentées dans l'épisode du missionnaire avec une magnificence dont nous avons peu d'exemples : le caractère de ce vieillard montre ce que peut offrir de plus frappant l'enthousiasme du christianisme uni à la tolérance, la vertu adoucie par la sensibilité. Enfin, l'effet général de l'ouvrage est un sentiment de plaisir et d'entraînement, et les défauts sont des exceptions que la critique est obligée de remarquer : le talent de l'auteur est trop riche de ses propres ressources, pour qu'il soit pénible de lui indiquer quelques erreurs, quelques taches qu'on est fâché d'observer dans la réunion des dons brillants qui ont valu à ses premiers essais des éloges si flatteurs.

Observations critiques sur Atala, *par A. Morellet.*

Après les mauvais ouvrages, il n'y a point de cause plus active de la propagation du mauvais goût, que les éloges exagérés qu'on donne aux bons, soit qu'on y loue avec excès ce qu'il y a de bien, soit qu'une indulgence trop grande en approuve et en justifie jusqu'aux défauts mêmes.

Il est bien vrai que cette disposition à l'indulgence n'est pas la plus commune parmi nous ; le dénigrement est beaucoup plus général, et nous péchons aussi par ce côté : mais il faut éviter l'un et l'autre écueil ; et c'est un excès du premier genre que je me propose de combattre ici.

Ces réflexions se sont présentées à moi, à l'occasion du petit roman nouveau qui a pour titre *Atala,* qu'on dévore et qu'on loue à l'égal de *Clarisse* et de *la Nouvelle Héloïse,* et dans lequel je trouve, parmi plusieurs beautés, beaucoup de défauts : et, comme on le vante, à mon avis, beaucoup trop, j'entreprends, pour l'instruction des romanciers à venir, d'en relever ici les fautes. Si j'appuie un peu fortement sur ce côté de la balance, ce ne sera que pour rétablir un juste équilibre.

Quoi, dira-t-on, déployer la sévérité de la critique contre un roman où se montrent une imagination brillante et féconde, des intentions estimables, une morale douce et bienfaisante, et dans lequel on ne peut méconnoître des beautés de plus

d'un genre ? Il faut pour cela n'avoir point de sensibilité.

Eh! mesdames, vous vous trompez. Quoique je critique *Atala, mon sein n'enferme point un cœur qui soit de pierre :* je pleure tout comme un autre ; mais ce n'est qu'à bon escient et pour de bonnes raisons ; et, quand je m'attendris, je veux savoir pourquoi.

Je vous dirai ce qui retient ou sèche quelquefois mes larmes, en lisant des ouvrages qui vous causent de si vives émotions.

C'est l'affectation, l'enflure, l'impropriété, l'obscurité des termes et des expressions, l'exagération dans les sentiments, l'invraisemblance dans la conduite et la situation des personnages, les contradictions et l'incohérence entre les diverses parties de l'ouvrage, enfin, et en général, tout ce qui blesse le goût et la raison; ingrédients nécessaires de tout ouvrage, depuis la discussion philosophique la plus profonde, jusqu'aux contes des fées inclusivement.

Je ne crois pas qu'en aucun genre d'ouvrages, on puisse se dispenser d'être vrai de la vérité qui convient au genre ; d'éviter l'enflure et l'exagération, qui sont une fausseté toujours contraire à l'effet; d'être toujours clair, puisqu'on n'écrit que pour être entendu; d'être d'accord avec soi-même, et de tenir ses personnages d'accord avec leur caractère, parce que, sans cela, il n'y a ni intérêt ni plaisir; et enfin, d'être toujours raisonnable, parce que la raison est la règle universelle à laquelle il

faut que toute composition se rapporte : et je suis convaincu que, tant que la critique ne fait qu'applaudir à l'observation de ces règles, et blâmer ceux qui les violent, elle est utile et nécessaire, et mérite l'approbation et les encouragements de tous ceux qui aiment les lettres et la vérité.

L'auteur d'*Atala* lui-même a trop d'esprit pour contester ces maximes ; mais il a espéré qu'on ne les invoqueroit pas contre lui à la rigueur : il a pu croire ,

« Qu'en examinant tout ce qu'il a fait entrer dans un si petit cadre ; en considérant qu'il n'y a pas une circonstance intéressante des mœurs des Sauvages qu'il n'ait touchée, pas un bel effet de la nature qu'il n'ait décrit, etc. ; en faisant attention aux difficultés qu'il a dû trouver à soutenir l'intérêt dramatique entre deux seuls personnages ; en remarquant enfin que, dans la catastrophe, il ne s'est soutenu, comme les anciens, que par la force du dialogue, ces considérations mériteroient quelque indulgence du lecteur, pour un écrivain qui s'efforce de rappeler la littérature à ce goût antique, trop oublié de nos jours. »

Cette notice de l'ouvrage est assez favorable pour faire beaucoup mieux que d'obtenir l'indulgence du lecteur, puisqu'elle présente un éloge véritable, mérité, si l'on veut, mais assez flatteur. Or, comme elle est de l'auteur lui-même, elle prouve, ce me semble, qu'il a cru échapper à la critique, soit parce qu'on ne pourroit trouver dans son ouvrage

que des taches légères, soit parce que les beautés y seroient assez nombreuses et assez frappantes pour en couvrir les défauts.

Mais les espérances de ce genre, que nourrissent quelquefois les jeunes écrivains, sont souvent trompeuses; et je dirois volontiers à ceux qui peuvent craindre des censeurs plus éclairés et plus sévères que moi :

Mais quoi! l'homme aux cent yeux n'a pas fait sa revue :
Jusque-là, pauvre cerf, ne te vante de rien.

Je ne suis point l'homme aux cent yeux; mais après avoir entendu louer *Atala* avec un enthousiasme dont l'expérience m'a appris à me défier, je l'ai lu avec attention; et, parmi les beautés que je crois avoir senties comme un autre, j'ai cru voir que l'auteur s'est laissé aller à beaucoup de fautes, et je vais en relever quelques-unes, en suivant le roman.

C'est une description de la *Louisiane* qui commence l'ouvrage. Les descriptions n'en sont pas la partie la moins soignée, ni la moins vantée : on y trouve souvent du vague, des images peu nettes, des expressions forcées, et en général un grand défaut de naturel.

Dès les premières pages, l'auteur nous dit qu'au sortir de l'hiver, les arbres déracinés, abattus et assemblés vers les sources des fleuves qui se jettent dans le Mississipi, forment des radeaux qui descendent de toutes parts. « Le vieux fleuve, ajoute-t-il,

s'en empare et les pousse à son embouchure; par intervalles, il élève sa grande voix en passant sous les monts, etc. »

On ne sait pas ce que signifie l'épithète de *vieux fleuve,* donnée au Mississipi, qui n'est pas plus vieux que ceux qui lui fournissent leurs eaux, sans lesquelles lui-même ne couleroit pas.

Je n'entends pas non plus ce que c'est que *la grande voix du fleuve,* ou du moins je ne vois pas quel mérite il y a à appeler *la grande voix* du Mississipi, le bruit qu'il fait lorsqu'il est débordé, et entraînant tout ce qui se trouve sur son passage.

« Depuis l'embouchure du Mississipi jusqu'à la jonction de l'Ohio, *le tableau le plus extraordinaire suit le cours de ses ondes*[1]. »

Cette tournure est laborieuse et fausse. L'auteur veut dire que le fleuve présente dans son cours un grand nombre de sites et de points de vue extraordinaires. Mais ces sites, par cela seul qu'ils sont extraordinaires et variés, sont autant de tableaux différents. Il n'y a donc pas là *un tableau extraordinaire* qui suit le cours du fleuve.

.... *Chactas* raconte comment, après avoir passé deux ans à Saint-Augustin, dans la maison de l'Espagnol Lopez, comblé de ses bienfaits, il paroît un jour devant lui en habit de Nat-

[1] Ce passage a été corrigé dans les éditions subséquentes.

(NOTE DES ÉDIT.)

chez, et lui déclare la résolution qu'il a formée de reprendre la vie sauvage.

A cette déclaration, l'auteur fait répondre par Lopez : *Va, magnanime enfant de la nature, reprends la précieuse indépendance de l'homme, que je ne veux point te ravir.*

En mettant ce discours dans la bouche de Lopez, à qui il donne d'ailleurs un beau caractère et beaucoup de raison, il se met en contradiction avec ce qu'on lit, en plusieurs endroits du roman, des avantages de la vie sociale sur la vie sauvage : car, si ces avantages sont réels et grands, *l'indépendance de l'homme sauvage, du magnanime enfant de la nature,* n'est point du tout précieúse, comme on le fait dire à Lopez [1].

.... Chactas, prisonnier, dit aux femmes qui le gardent : « Vous êtes les grâces du jour, et la nuit vous aime comme la rosée. »

Pourquoi les *grâces du jour?* Qu'est-ce que les grâces du jour ? et qu'est-ce que *l'amour de la nuit pour la rosée?* La terre altérée par la chaleur aime la rosée et la fraîcheur des nuits ; mais la nuit n'aime pas plus la rosée que toute autre disposition de l'atmosphère. Enfin, je ne puis m'empêcher de voir là le style *précieux* dont Molière s'est si bien moqué.

.... « Atala, dit Chactas, étoit dans mon cœur, comme le souvenir de la couche de mes pères. »

[1] Ce passage a été corrigé. (NOTE DES ÉDIT.)

Qu'est-ce que le *souvenir de la couche de ses pères,* du hamac dans lequel il a dormi, a d'analogue avec l'amour qu'il vient de prendre pour Atala? Ces idées sont disparates, et ne se tiennent par aucune relation qui puisse en autoriser le rapprochement. Les Sauvages, en effet, prodiguent les comparaisons, et l'auteur veut les imiter; mais celle-là n'est point naturelle.

Je dirai aussi, qu'avec quelque plaisir qu'il se souvienne de la couche de ses pères, s'il n'aime Atala que comme il aime son hamac, sa passion ne mérite pas d'être le sujet d'un roman.

.... Chactas, se trouvant seul avec Atala, éprouve ce premier embarras connu de tous ceux qui ont aimé. « Étrange contradiction du cœur de l'homme! s'écrie-t-il; moi qui avois tant désiré de dire les choses du mystère à celle que j'aimois déjà comme le soleil, maintenant interdit et confus, je crois que j'eusse préféré d'être jeté aux crocodiles de la fontaine, que de me trouver seul avec Atala. »

Je n'ai pas besoin d'observer que la phrase n'est pas françoise, faute de l'imprimeur sans doute [1]; mais c'en est une de l'auteur bien plus grave, de mettre cette étrange exagération dans la bouche de son jeune Sauvage : c'est un parti bien violent qu'on lui fait prendre; se donner en pâture aux crocodiles plutôt que d'éprouver l'embarras de dire *je vous aime,* est une hyperbole amoureuse dont on ne trouveroit

[1] Le critique a raison. (NOTE DES ÉDIT.)

pas le pendant dans tous les romans de la Calprenède et de Scudéry.

. . . . « Atala est plus belle que le premier songe de l'époux. »

Il est fâcheux qu'on soit toujours obligé de demander une explication. Que veut dire cela ? Est-ce qu'Atala est plus belle que l'objet que le nouvel époux embrasse dans son premier songe ? Mais si le premier songe de l'époux n'est pas une infidélité, c'est l'image de son épouse qu'il embrasse, et cette image n'est pas plus belle que l'épouse elle-même : ainsi Atala est belle comme la nouvelle épouse aux yeux de son jeune époux ; ce qui peut se dire, quoique l'éloge ne soit ni neuf ni piquant, mais ce qu'il ne faut pas dire d'une manière si détournée.

. . . . Atala dit à son amant qu'il *est beau comme le désert* [1]. Or, veut-on se faire une idée de la beauté de ce désert ; on la trouve décrite quelques pages après.

« Accablés, dit Chactas, de soucis et de craintes, exposés à tomber dans les mains d'Indiens ennemis, à être engloutis dans les eaux, piqués des serpents, dévorés des bêtes sauvages ; trouvant difficilement une chétive nourriture ; perdus dans des montagnes inhabitées, et ne sachant plus où porter nos pas, les maux d'Atala et les miens ne pouvoient plus

[1] Le critique a supprimé le reste de la phrase : « avec toutes » ses fleurs et toutes ses brises, » et va chercher six pages plus bas le commencement de la description d'un orage.

(NOTE DES ÉDIT.)

s'accroître, etc. » Et c'est dans une pareille situation que l'auteur fait dire à Chactas, par son amante, qu'il est beau comme le désert.

.... Chactas, *assis dans l'eau* [1], contre un tronc d'arbre, tenant Atala sur ses genoux, au bruit d'une horrible tempête, et inondé de torrents de pluie, sent tomber *sur son sein* une larme d'Atala (qu'il distingue sans doute de la pluie, parce que la larme est chaude). *Orage du cœur*, s'écrie-t-il, *est-ce une goutte de votre pluie ?*

C'est là un exemple parfait de ce que les Italiens appellent *freddura ;* il n'est guère possible, en effet, d'imaginer rien de plus froid et de plus déplacé, dans un tel moment, qu'une semblable question. Cette apostrophe à l'*orage du cœur*, mise en contraste avec l'*orage du ciel*, est une pensée bien étrange, et tout le monde sent que la situation de Chactas ne peut pas lui permettre de faire un tel rapprochement.

.... Chactas peint Atala prête à céder à ses transports. *Il a bu la magie de l'amour sur ses lèvres* (si l'on peut boire la magie). Il est tout prêt de triompher de sa foible résistance ; et *les déserts et l'Éternel* vont être témoins de leur union.

C'est en se rappelant cette situation, après cinquante-trois ans écoulés, que Chactas s'écrie : « Superbes forêts qui agitiez vos lianes et vos dômes

[1] Ce passage a été corrigé. (NOTE DES ÉDIT.)

comme les rideaux et le ciel de notre couche! Pins embrasés qui formiez les flambeaux de notre hymen! Fleuves débordés, montagnes mugissantes, pompe nuptiale, digne de nos malheurs et de la grandeur de nos amours sauvages, n'étiez-vous donc qu'un vain appareil préparé pour nous tromper [1]? »

Ceci est tout-à-fait déraisonnable, et nous allons le faire comprendre, en rassemblant toutes les circonstances de la situation où l'auteur place ces deux amants.

Chactas est, comme on l'a vu plus haut, assis dans l'eau, tenant son amante sur ses genoux, et lui *réchauffant les pieds de ses mains amoureuses*, recevant des torrents de pluie dont il s'efforce de la garantir en lui faisant un rempart de son corps (tableaux que j'avoue ne pouvoir se concilier entre eux, ni me peindre nettement)...... Des insectes sans nombre, et d'énormes chauves-souris les aveuglent; « les serpents à sonnettes bruissent de toutes parts; les loups, les ours, les carcajous, les petits tigres remplissent ces retraites de leurs rugissements, etc. »

Maintenant je le demande, comment une situation si horrible qu'elle ne peut laisser à l'homme d'autre pensée que celle des dangers qui l'environnent, et des moyens de s'en sauver, est-elle une *pompe nuptiale*, un *appareil* préparé aux jouissances

[1] Toute cette critique se détruit par les corrections indiquées dans la note précédente. (NOTE DES ÉDIT.)

de l'amour ? comment les pins embrasés, les fleuves débordés, le fracas du tonnerre, etc., sont-ils des apprêts de noces qui trompent les deux amans ?

Certes, quoi qu'en puisse dire un romancier, donnant à son héros amoureux tout ce qu'il voudra de bravoure, une telle tentation ne peut pas être forte, ni le piége bien dangereux. Tout ce qui peut arriver de plus heureux à Chactas et à Atala, est de se tirer de là sans être mordus des serpents à sonnettes, ou dévorés des ours et des tigres. Je dirai même que, loin de croire qu'ils aient été exposés là à une bien pressante tentation, je ne comprends guère comment ils n'en sont pas sortis tous les deux perclus.

.... Chactas fait un portrait du missionnaire fort intéressant, mais où se trouve encore cette malheureuse recherche, qui écarte toujours la vérité, et au moins la clarté. « Son nez aquilin, dit-il, sa longue barbe avoient quelque chose de sublime dans leur quiétude, et comme d'aspirant à la tombe par leur direction naturelle vers la terre [1]. » Qu'est-ce que la *quiétude d'un nez* et la *quiétude d'une barbe ?* qu'est-ce que le sublime de cette quiétude ? Quel mérite est-ce à un nez et à une barbe d'aspirer à la tombe ? Mais je me reproche ces observations, car la critique la plus sévère qu'on puisse faire d'un tel passage, est de le rapporter.

[1] Ce passage a été corrigé. (NOTE DES ÉDIT.)

. . . . Chactas, décrivant un pont naturel, tel que celui qui se trouve en Virginie, dit au jeune François qui l'écoute : « Les hommes, mon fils, surtout ceux de ton pays, imitent souvent la nature, mais leurs copies sont toujours petites ; il n'en est pas ainsi de la nature, quand elle se plaît à copier les ouvrages des hommes : alors elle jette des ponts du sommet d'une montagne à une autre montagne, répand des fleuves pour canaux, sculpte des monts pour colonnes, et, pour bassins, creuse des mers. »

Cette réflexion est fausse dans toutes ses parties. Les hommes, en faisant des ponts, n'ont pas pensé à imiter la nature, mais à passer les rivières, les torrents ; et lorsqu'ils ont construit les aquéducs qui amenoient les eaux à l'ancienne Rome et des ponts sur les fleuves les plus rapides, et le pont du Gard, etc., ils ont fait de grandes choses, des choses plus grandes que le pont naturel de Virginie, si l'on entend par grandeur autre chose que l'étendue de l'espace qu'elles occupent, et qu'on y fasse entrer tant d'autres éléments qui entrent dans l'idée raisonnable de la grandeur.

Bien moins encore la nature a-t-elle imité les ouvrages des hommes [1] ; elle est avant l'homme, et ses ouvrages les plus grands ont devancé tous les travaux de l'industrie humaine. Cette idée de

[1] Cette seconde partie de la critique semble juste, et l'auteur a mis un correctif à la phrase qui en est l'objet.

(Note des édit.)

la nature est même contraire à celle que l'auteur veut donner de sa grandeur, puisqu'il lui fait imiter les ouvrages des hommes, qu'il regarde comme petits et mesquins. Il la rapetisse beaucoup, en lui faisant répandre un fleuve pour faire un canal, et taillant des montagnes pour en faire des colonnes, si le canal de Languedoc et les colonnes antiques sont de *petites choses*.

« . . . . Les ondes répétoient la dentelure des bois et des rochers qui s'enchaînoient sur leurs rives [1]. »

Voilà du genre descriptif dans lequel l'auteur dit ailleurs qu'il croit pouvoir se dispenser d'être simple. Mais encore faut-il toujours être entendu : et qui peut entendre ce jargon ? N'est-on pas tenté de prier l'auteur de se *démétaphoriser*, comme fait dom Japhet pour être entendu du Bailli ?

Me voici arrivé à une des parties les plus admirées dans le roman : les discours du missionnaire à Atala mourante et au jeune Sauvage désespéré, dans lesquels il y a en effet de belles choses, mais souvent gâtées, à mon avis, par l'inconvenance et l'invraisemblance qui les accompagnent [2].

1 Ce passage a été corrigé. (NOTE DES ÉDIT.)

2 Pour la réfutation de la critique suivante du discours du père Aubry, nous renvoyons à l'autorité de La Harpe, Fontanes, etc.

L'auteur a cependant corrigé quelque chose, supprimé quelques traits dans le dénouement de son poëme. Au reste, il a

Le missionnaire commence par dire à Atala qu'elle *perd peu de chose en perdant ce monde*, etc.... et comme elle perd son amant, qui est tout pour elle, elle ne peut ni entendre la morale du missionnaire, ni y croire. Si elle l'entend, son premier sentiment doit être de trouver ce prêtre un homme bien dur.

« .... Malgré la solitude où vous avez vécu, vous avez connu les chagrins; et que penseriez-vous donc, si vous eussiez été témoin des maux de la société; si, en abordant aux rivages d'Europe, votre oreille eût été frappée du long cri de douleur qui s'élève de cette vieille terre, qui n'est

répondu aux autres reproches du critique dans la préface d'une édition séparée de René et d'Atala.

« J'ai été accusé, dit-il, de vouloir établir une religion désolante, et de calomnier la nature humaine. On ne veut pas surtout que l'homme oublie PROMPTEMENT ses amis. Je pourrois en appeler à l'expérience. Ce n'est pas en France que l'on peut avoir la prétention de NE PAS OUBLIER. Sans parler des morts, dont on ne se souvient guère, que de vivants sont revenus dans leur famille, et n'y ont trouvé que l'oubli, l'humeur et le dégoût! Bossuet n'avoit-il pas dit avant moi : « Ah! si quelques générations, que dis-je? quelques années après votre mort vous reveniez, hommes OUBLIÉS au milieu du monde, vous vous hâteriez de rentrer dans vos tombeaux pour ne voir pas votre nom terni, votre mémoire abolie et votre prévoyance trompée dans vos amis, dans vos créatures, et plus encore dans vos héritiers et dans vos enfants! » (Or. fun. de Michel Le Tellier.) D'ailleurs, quel est le but du père Aubry? n'est-ce pas d'ôter à Atala le regret d'une vie dont elle vient de s'arracher volontairement? Dans cette intention-là, le missionnaire, en exagérant à Atala les maux de la vie, feroit encore un acte d'humanité. » (NOTE DE M. DE CHATEAUBRIAND.)

que la cendre des morts pétrie des larmes des vivants ? »

Ce sont là des sentiments misanthropiques et faux, qu'on prête mal à propos à un homme en qui on suppose autant de raison que de vertu. Sur cette vieille terre fleurissent les arts utiles et agréables, règnent des lois plus ou moins imparfaites, mais qui assurent la vie des hommes, leur liberté, leur propriété, au moins dans l'état ordinaire des choses. Là, se trouvent beaucoup de jouissances douces pour un grand nombre d'hommes, tandis que ceux qui en ont le moins sont encore partagés mieux que les Sauvages. Là se trouvent la religion et tous ses bienfaits, que le missionnaire ne peut méconnoître, et qui adoucissent les misères humaines, etc. Le missionnaire, en disant que l'Europe n'est que la cendre des morts pétrie des larmes des vivants, en donne donc à Atala une très-fausse idée.

La jeune fille ne peut-elle pas lui répondre aussi : Que me fait votre Europe, où je ne veux pas aller ? nos déserts et mon amant me suffisent, et vous me donnez là une bien insuffisante consolation.

« Les reines, lui dit-il encore, ont été vues pleurant comme de simples femmes, et l'on s'est étonné de la quantité de larmes que contiennent les yeux des rois. »

La jeune fille sauvage de dix-huit ans, qui n'est jamais sortie de l'enceinte occupée par sa peuplade,

ne peut avoir aucune idée *des rois et des reines qu'on a vus pleurant*, et de ce qu'il y a d'étonnant à leur voir verser des larmes ; encore moins peut-elle entendre la figure bizarre qu'emploie l'orateur, voulant faire mesurer la douleur des rois sur *la quantité de larmes que contiennent* leurs yeux.

« *Est-ce votre amour que vous regrettez ?* — Eh ! mon père, sans doute. — *Ma fille, il faudroit autant pleurer un songe.* — Je suis votre servante : les plaisirs que je regrette sont réels, et ne sont pas des songes. »

Mais voici qui est pis de la part du missionnaire : « Connoissez-vous le cœur de l'homme, et pourriez-vous compter les inconstances de son désir ? Atala, un jour peut-être le dégoût fût venu avec la satiété, et l'on n'eût plus aperçu que les inconvénients d'une union pauvre et méprisée. »

L'auteur oublie d'abord ici la situation des personnages qu'il met en scène. Ce discours semble adressé à une jeune paysanne que la mort empêche d'épouser le seigneur de son village ; mais il n'y a point ici d'union mal assortie : Chactas est bon pour Atala, et Atala pour Chactas.

Mais ce n'est pas tout. Cette morale du missionnaire est ridicule à prêcher à la pauvre fille, dans le moment où elle se trouve. Comment a-t-on le cœur de lui annoncer, sans en rien savoir, que Chactas lui auroit été infidèle ? Comment, avec la passion qu'on lui prête, peut-elle le croire ou même le craindre ? et des prédictions auxquelles

elle ne peut croire, ne peuvent être pour elle des motifs de consolation.

L'exemple d'Adam et d'Ève que le missionnaire allègue à Atala pour lui persuader qu'elle n'auroit pas été heureuse avec Chactas, est très-mal choisi, tant parce qu'il ne prouve rien, que parce qu'il n'est pas dit dans la Bible qu'Adam et Ève aient jamais cessé de s'aimer.

« Je vous épargne les détails des soucis du ménage, les reproches mutuels, les disputes et les peines secrètes qui veillent sur l'oreiller du lit conjugal, les douleurs de l'enfantement, la perte des enfants, etc. » Ce sont là autant de lieux communs, fort insuffisants à calmer une douleur présente et vive. Et puis, comment la jeune Sauvage peut-elle entendre le style emphatique du père Aubry, *les peines qui veillent sur l'oreiller du lit conjugal ?*

Le missionnaire termine l'énumération des peines de la vie, en exprimant un sentiment vraiment révoltant. « Si un homme, dit-il, revenoit à la lumière quelques années après sa mort, je doute qu'il fût revu avec joie par ceux-là même qui ont versé le plus de larmes à son trépas : tant notre vie est peu de chose, même dans le cœur de nos amis ! »

On voit facilement que cette morale désolante, qui ne croit ni à l'amour constant, ni à l'amitié sincère, doit être étrangère à Atala ; qu'elle ne

peut y croire, ni par conséquent y trouver des motifs de consolation.

Je dirai, à cette occasion, que les idées que l'auteur prête à son missionnaire, de l'homme, de ses sentiments, de ses passions, de la société civile, et en général de la vie humaine, me semblent teintes d'une sorte de fanatisme ; je ne dis pas d'un fanatisme intolérant et persécuteur, mais du même fanatisme qui a rempli les déserts de solitaires arrachés aux travaux et aux devoirs de la vie, et a enseveli dans des retraites séparées du monde, tant de créatures qui en auroient fait la force et l'ornement. Car, si la terre n'est, comme il le dit, qu'une *vallée de larmes*, qu'une *cendre des morts pétrie des larmes des vivants ;* si l'on ne peut croire ni à l'amour, ni à l'amitié ; s'il est beau à de jeunes filles *de sacrifier leur beauté aux chefs-d'œuvre de la pénitence ;* s'il y a quelque mérite à *mutiler cette chair révoltée dont les plaisirs ne sont que des douleurs*, ce n'est pas la peine de naître, ce n'est pas la peine de vivre, ce n'est pas la peine pour les hommes de se réunir en société : si ce n'est pas là du fanatisme, je demande à l'auteur de nous en donner sa définition.

Et il ne faut pas croire que ces maximes fausses et exagérées soient échappées à l'auteur dans la chaleur de la composition, en faisant parler son missionnaire. C'est sciemment et avec réflexion qu'il les lui prête, pour ne pas imiter *ceux qui jusqu'à présent ont mis les prêtres en action,* et qui en ont

fait *des espèces de philosophes*, toutes les fois qu'ils n'en ont pas fait des *scélérats*. (Voyez la première préface d'Atala.)

Comme on ne peut pas supposer que l'auteur ne connoît ni le *Las-Casas des Incas*, ni le *Curé de Mélanie* (et j'en pourrois citer quelques autres), il faut qu'il les regarde l'un et l'autre comme entachés de philosophie, et qu'ils ne soient pas assez religieux pour lui. Ce sont pourtant là deux beaux caractères, en qui l'homme le plus religieux, sans fanatisme comme sans impiété, ne désire rien, et à qui il ne reproche rien. Pour l'intérêt de son plan et le succès durable de son ouvrage, l'auteur d'*Atala* eût bien fait de contenir son missionnaire dans les bornes que n'ont pas cru devoir passer les auteurs des *Incas* et de *Mélanie*. Il eût alors observé le précepte de saint Paul, *sapere ad sobrietatem*, fort nécessaire à suivre en traitant de telles matières, au temps où nous sommes.

L'inconvenance et l'invraisemblance ne sont pas moins marquées dans les discours du missionnaire, comme rapportés par Chactas qui n'a pu ni les comprendre quand ils ont été tenus, ni s'en souvenir si long-temps après.

Chactas n'a que vingt ans lorsqu'il est pris par les Muscogulges, et qu'il fuit avec Atala; et, pendant les trente mois qu'il a passés chez les Espagnols, à Saint-Augustin, où il lui a fallu d'abord apprendre la langue de ses maîtres, il a constamment refusé d'embrasser la religion chrétienne.

Non-seulement Chactas n'est pas chrétien à l'époque où il rencontre le missionnaire, mais il ne l'est pas encore cinquante-trois ans après, lorsqu'il raconte ses aventures à René, comme il le dit lui-même ; et de plus, dans tout son récit, il parle en idolâtre, comme lorsqu'il dit que les Natchez et les Espagnols furent vaincus, parce qu'Areskoui, le dieu de la guerre chez les Sauvages américains, et les Manitous ne leur furent pas favorables, et lorsqu'il invoque les Esprits du désert, etc.

Observons enfin cette circonstance importante, qu'à l'époque où il fait son récit, il s'est écoulé cinquante-trois ans depuis la mort d'Atala.

Cela posé, je demande comment Chactas, à l'âge de vingt ans, idolâtre et Sauvage, a pu entendre un seul mot des *discours admirables que le missionnaire fait sur Dieu et sur le bonheur des justes ?*

Comment il a pu comprendre le langage mystique de la religion catholique dans la bouche du prêtre, disant à Atala :

« . . . . . que les plaisirs de la chair révoltée ne sont que des douleurs ; que la couronne des Vierges se prépare pour elle, et que la Reine des Anges l'appelle pour la faire asseoir sur un trône de candeur, parmi les filles qui ont sacrifié leur beauté aux chefs-d'œuvre de la pénitence ; qu'elle est une rose mystique, et qu'elle va trouver dans le cercueil le lit nuptial où elle se réunira à Jésus-Christ ? »

Je demande comment Chactas, idolâtre et demeurant tel, a pu apercevoir que « toute l'humble grotte étoit remplie de la grandeur d'un trépas chrétien, » et comprendre ce que c'est qu'un trépas chrétien ?

Comment il a pu voir la grotte illuminée, entendre dans les airs les paroles des Anges et les frémissements des harpes célestes, et voir *Dieu lui-même sortir du flanc de la montagne ?*

Enfin, car il faut borner cette énumération que je pourrois étendre bien davantage, comment a-t-il pu observer, idolâtre et demeurant tel, « la langue d'Atala, qui vient avec un profond respect chercher le Dieu que lui présentoit la main du prêtre ? »

Les conteurs doivent avoir bonne mémoire, s'ils veulent mettre d'accord toutes les parties de leur récit, et s'ils ne veulent pas que leurs caractères se démentent, ni qu'un fait soit en contradiction avec un autre fait.

Ici, il paroît que l'auteur, dans le feu de la composition, a complétement oublié l'ignorance et l'idolâtrie de son jeune Sauvage, en lui faisant faire, par le missionnaire, tant de beaux discours auxquels il n'a dû rien entendre, et qu'il n'a pu trouver ni beaux ni vrais, s'il les a compris.

Mais il y a une autre invraisemblance non moins choquante, c'est de faire rapporter fidèlement par Chactas des discours qu'il a entendus cinquante-trois ans auparavant, et qu'il n'a pas dû compren-

dre au moment où il les a entendus ; car il est, certes, bien impossible de se souvenir, au bout de cinquante-trois ans, d'un discours qu'on n'a pas compris lorsqu'il a été tenu.

On peut tenter d'écarter ces reproches d'invraisemblance, en disant que le sauvage qui raconte à soixante-treize ans ce qui lui est arrivé à vingt, peint les circonstances de la mort d'Atala, et rend les discours du missionnaire d'après les idées et les connoissances qu'il a acquises depuis, « en conversant avec tous les grands hommes du siècle de Louis XIV, et en assistant aux tragédies de Racine, et aux oraisons funèbres de Bossuet. »

Mais d'abord cette excuse ne peut être employée par l'auteur, qui nous donne Chactas, à l'époque où il fait son récit, comme n'étant pas encore chrétien, et qui ne peut par conséquent lui faire dire qu'il a *vu* Dieu, et *entendu les voix des Anges*, etc.

En second lieu, même en supposant Chactas, à l'époque de son récit, très-bon chrétien et familiarisé avec la langue mystique des dévots, il est contre toute convenance, en lui faisant raconter la mort d'Atala, de le faire parler d'après des opinions qui n'étoient pas *alors* les siennes, et de lui faire employer un langage qu'*alors* il ne pouvoit pas entendre. Il ne peut et ne doit peindre ce spectacle qu'avec les couleurs sous lesquelles il l'a vu, lorsqu'il ignoroit encore qu'il *y avoit pour les Vierges une couronne et un trône de candeur, et qu'elles seront les épouses de Jésus-Christ*, etc.

Il peut bien dire qu'il vit donner à Atala, par le prêtre, une hostie blanche comme la neige (quoique cette grande blancheur n'ait rien de pathétique); mais il ne peut pas dire « qu'il vit *alors* Dieu sortir des flancs de la montagne, et la langue d'Atala s'avancer, avec un profond respect, pour chercher le Dieu, etc. »

Enfin, on voit, par cet endroit, que l'auteur ne s'est pas donné la peine ou le temps de mettre dans son petit ouvrage l'ensemble si nécessaire à toute espèce de composition, et de pratiquer le précepte d'Horace : *Ponere totum.*

.... « Le flambeau de la religion à la main, le missionnaire sembloit précéder Atala dans la tombe, pour lui en montrer les secrètes merveilles, et toute l'humble grotte étoit remplie de la grandeur d'un trépas chrétien. » J'ai déjà remarqué que le Sauvage idolâtre ne peut ni entendre, ni dire un mot de tout cela. Mais je demande ici ce que la tombe a de merveilleux. Ce que la religion nous enseigne de l'autre vie, est admirable, sans doute, mais ces merveilles ne sont pas dans la tombe.

On n'entend pas mieux, et le Sauvage doit comprendre encore moins que nous, ce que c'est que *la grandeur d'un trépas chrétien*. On diroit fort bien, en style religieux, *la beauté d'une mort chrétienne*, mais jamais *sa grandeur*. Un chrétien mourant implore la miséricorde de Dieu, se résigne à sa volonté, espère les biens éternels; mais, dans tout

cela, il n'y a rien de grand pour celui qui ne veut employer que les mots propres.

Atala mourante demande pardon à Chactas des maux qu'elle lui a causés : « Je vous ai, dit-elle, beaucoup tourmenté par mon orgueil et mes caprices. »

L'auteur oublie là, et le caractère qu'il a donné à la jeune Sauvage, et la peinture qu'il a faite de son dévouement à Chactas, et la vie qu'ils ont menée l'un et l'autre, et enfin la courte durée du temps qu'ils ont passé ensemble, et qui n'est que de trente et quelques jours. Où, quand, comment, à quelle occasion, par quels moyens a-t-elle pu tourmenter Chactas *de son orgueil et de ses caprices?* C'est là la confession d'une coquette très-civilisée; et, quand la pauvre fille eût eu ces belles dispositions, elle n'a eu ni l'occasion ni le temps de s'y livrer.

. . . . « Pour te peindre aujourd'hui le désespoir qui saisit mon cœur, lorsque Atala eut rendu le dernier soupir, il faudroit que mes yeux fermés pussent se rouvrir au soleil pour lui demander compte des pleurs qu'ils versèrent à sa lumière. »

Ceci ne s'entend point. Comment Chactas pourra-t-il peindre mieux son désespoir, lorsqu'il *aura demandé compte au soleil* des larmes qu'il a versées avant qu'il fût aveugle? Que ce compte lui soit rendu ou non, son désespoir sera toujours au-dessus de l'expression : c'est ce qu'il veut dire,

et ce qu'il pourroit dire plus simplement, ou au moins plus intelligiblement.

Le missionnaire et Chactas veillent auprès du corps d'Atala. « . . . . La lune prêta son pâle flambeau à cette veillée funèbre. Elle se leva au milieu de la nuit, comme une blanche vestale qui vient pleurer sur le cercueil d'une compagne. Elle répandit dans les bois ce grand secret de mélancolie qu'elle aime à raconter aux vieux chênes et aux rivages antiques des mers. »

Les vestales viennent là fort mal à propos; ce n'est pas là le langage de la douleur. Ce ne peut être celui du personnage qu'on met en scène, et qui ne peut pas penser aux vestales, ni même à la lune, en peignant une situation aussi déchirante. C'est là de la prose poétique, qui montre l'auteur à découvert, et non un discours dramatique approprié au personnage.

Je demande aussi ce que c'est que *le grand secret de mélancolie* que la lune raconte aux chênes. Un homme de sens, en lisant cette phrase recherchée et contournée, en reçoit-il quelques idées nettes? Delille, Saint-Lambert, Lemierre, Malfilâtre, ont fait de la nuit des descriptions pleines de charmes, qui nous font éprouver cette douce mélancolie qu'inspire et nourrit l'aspect de l'astre de la nuit poursuivant son cours paisible sur un ciel pur; mais aucun n'a dit que cette mélancolie étoit un secret! et si la lune le raconte, comment est-ce un secret? et comment le raconte-

t-elle aux vieux chênes et aux antiques rivages des mers, plutôt qu'aux vallées profondes, aux montagnes et aux fleuves?

Chactas raconte que le missionnaire, veillant auprès du corps mort d'Atala, « plongeoit de temps en temps un rameau fleuri dans une onde consacrée, et puis, secouant la branche humide, parfumoit la nuit des baumes du ciel. »

Quel langage dans la bouche d'un homme au désespoir!

Quelle recherche pour dire que le prêtre aspergeoit d'eau bénite la chambre et le corps gisant? Il ne faut pas tenter d'agrandir, au moins par-delà de certaines mesures, de petits objets. Ces dénominations de *parfums* et de *baumes du ciel* ne peuvent être données à un peu d'eau commune et salée, qui n'a ni baume ni parfum. On voit d'ailleurs combien cette forme est éloignée de l'*extrême simplicité* que l'auteur nous assure qu'il a recherchée dans le style. Enfin, comment Chactas, idolâtre à l'époque où l'événement qu'il raconte s'est passé, et même encore au moment où il le raconte, a-t-il pu, ou peut-il voir, dans l'eau bénite, *les parfums du ciel?*

Le missionnaire et Chactas enterrent Atala. « Je répandis, dit Chactas, la terre antique sur un front de dix-huit printemps [1]. »

[1] Ce passage a été corrigé. (NOTE DES ÉDIT.)

En écrivant de telles choses, ou en les admirant, on ne se met pas assurément à la place de celui qu'on fait parler. Quelle froide antithèse que celle de la *terre antique* avec le *front de dix-huit printemps !* Quelle recherche dans les expressions d'un homme désolé ! Je prie les lecteurs de se figurer Chactas sanglotant ces paroles : *Je répandis la terre antique sur un front de dix-huit printemps.*

. . . . « Croyez-moi, mon fils, dit le missionnaire, les douleurs ne sont point éternelles, parce que le cœur de l'homme est fini ; et c'est une de nos plus grandes misères, que nous ne sommes pas même capables d'être long-temps malheureux [1]. »

Ce n'est là qu'un paradoxe qui ne soutient pas l'examen. Il est évident, au contraire, que l'être

[1] Voici encore une note de l'édition in-12 d'Atala-René :

« Un critique s'est fort élevé contre cette pensée comme fausse et misanthropique ; il a prétendu que c'étoit au contraire un des grands biens de l'homme que cette faculté d'oublier promptement le malheur. Le critique, qui a la prétention d'être un fort logicien, a cependant ici confondu les mots. Je n'ai pas dit, « c'est une de nos grandes infortunes, » ce qui seroit faux en effet ; j'ai dit : « C'est une de nos grandes misères, » ce qui est très-vrai. Qui ne sent que cette impossibilité où est le cœur de l'homme de garder long-temps sa douleur est la preuve la plus complète de sa sécheresse, de son indigence, de sa MISÈRE ? Le peu d'hommes qui ont nourri long-temps des douleurs profondes n'ont-ils pas toujours passé, au contraire, pour des âmes fortes et énergiques ? »

(NOTE DE M. DE CHATEAUBRIAND.)

qui ne peut pas être long-temps malheureux, en est, par-là même, moins misérable, puisque la durée de la souffrance est sans doute un des éléments qui se combinent avec son intensité pour composer le malheur.

Il est vrai, comme l'ont éprouvé tous ceux qui ont ressenti de grandes douleurs, qu'au moment où l'âme en est le plus cruellement navrée, la pensée qu'on lui présente, ou qui se présente quelquefois d'elle-même, qu'on se consolera quelque jour de la perte d'une épouse adorée, d'un enfant chéri, d'un tendre ami, est très-douloureuse, et contribue un moment à accroître nos regrets. Mais ce n'est là qu'une peine fugitive et une exagération de notre douleur même : la raison ne nous en montre pas moins, comme un bienfait de la nature, l'organisation de l'homme qui le rend incapable de nourrir une douleur éternelle. C'est donc s'exprimer sans justesse et sans vérité, que de dire que nous sommes d'autant plus malheureux, que notre malheur ou le sentiment de notre malheur est moins durable : ce qui équivaut à dire que nous sommes d'autant plus malheureux que nous le sommes moins.

Je ne pousserai pas plus loin ces observations de détail, que j'aurois pu aisément grossir du double, et qui sont déjà trop nombreuses. . . . .

. . . .

Il me reste à m'excuser auprès des admirateurs d'*Atala*, et de l'auteur lui-même, de la sévérité

avec laquelle je l'ai critiqué, car je conviens que ma critique est sévère; mais il se plaint lui-même de la décadence du goût; il dit que tout est perverti en littérature. . . . . Eh bien! c'est pour retarder les progrès du mal que j'ai pris la plume; je proteste n'avoir aucun autre motif.

Je souscris volontiers aux éloges que donne à *Atala* le citoyen Fontanes, qui y trouve l'empreinte d'un talent original, la profondeur et le charme des sentiments, la naïveté des mœurs, l'élévation des pensées et la beauté de la morale [1]. Mais je n'en crois que plus nécessaire de relever les défauts d'un ouvrage que les éloges qu'on en fait présentent comme un modèle à l'admiration de nos jeunes écrivains, qui peuvent être tentés d'en imiter les défauts même; car, si cette foule d'auteurs qui n'auront ni l'originalité, ni la profondeur, ni la naïveté, ni l'élévation qu'on trouve dans *Atala*, peut s'abandonner impunément aux excès du style figuré, négliger la justesse, la clarté, la vérité, le naturel, l'ensemble des parties, etc., je demande ce que deviendront le goût et la langue, et la littérature françoise? Et l'on voit bien que, pour opposer une digue à ce débordement, il faut s'en prendre à un ouvrage qui ait quelque mérite; car qui auroit le courage de critiquer tant de chétives productions qui naissent

[1] Voyez ci-devant, pag. 276.

et meurent ignorées, et dont la critique partageroit le sort?

Je prévois cependant que les amis de l'auteur d'*Atala* et lui-même diront peut-être que je suis un de ces philosophes qui ne gardent point de mesure envers lui, *parce qu'ils se figurent que, dans son grand ouvrage, le* Génie du Christianisme, ou Beautés poétiques et morales du Christianisme, *il dira beaucoup de mal de la révolution et des philosophes.* (Voyez la première préface d'Atala).

Je ne prends point fait et cause pour les philosophes qui pourront entrer en guerre avec l'auteur du *Génie du Christianisme.* Quand son ouvrage aura paru, le public jugera si la révolution et les philosophes y sont traités avec justice.

Mais je ne vois pas trop, au moins sur le titre de l'ouvrage, pourquoi les philosophes, en entendant ce mot au sens défavorable auquel il paroît l'employer, l'attaqueront, et ne garderont pas de mesure avec lui.

Il a pour objet de développer les beautés poétiques et morales du christianisme. Quant aux beautés poétiques, il me semble qu'il ne doit pas trouver ces philosophes en son chemin Ce n'est pas de beauté poétique, mais de vérité qu'il s'agit entre ces philosophes et les hommes religieux (puisqu'il est convenu que ces deux classes d'hommes sont en opposition). Diderot s'extasioit à la vue d'un capucin, et s'écrioit : La belle chose que cette barbe et ce vêtement! Il croyoit aux beautés

poétiques du christianisme, en le regardant comme une belle fiction.

Quant à moi, je crois, comme l'auteur, aux beautés poétiques de la religion chrétienne, sans penser qu'à cet égard elle ait autant d'avantages que la religion païenne. Mais ce que je crois, et ce qui est beaucoup plus important, c'est que ses beautés morales l'emportent incontestablement sur celles de toutes les autres religions.

Que l'auteur d'*Atala* traite ce sujet avec le talent dont il est doué, et plus de sagesse et de simplicité dans le style qu'il n'en a mis dans son roman; qu'il peigne avec éloquence le mal qu'ont fait à la nation, et par-là même au genre humain, les tyrans insensés qui ont détruit dans l'esprit du peuple tous les sentiments religieux, base antique de sa morale; qu'il poursuive de son indignation l'insolence de quelques misérables qui, magistrats du peuple, ont osé dire à une nation de trente millions d'hommes : Vous avez des opinions religieuses et un culte, vous abandonnerez ce culte et cette religion; nous profanerons vos autels, nous renverserons vos temples, nous égorgerons vos prêtres, et qui ont mis, presque sans obstacle, à exécution ces horribles projets : qu'il exécute ce plan, et j'applaudirai à ses efforts avec autant d'intérêt et de chaleur qu'en pourra montrer aucun admirateur d'*Atala*.

Telle est ma profession de foi, qui doit, je pense, détourner l'auteur de me compter au nombre des

philosophes qui écriront contre lui par esprit de parti, et qui ne garderont avec lui aucune mesure. Je ne crois pas avoir passé celle qu'une critique honnête permet. C'est pour les intérêts du goût que j'ai relevé les fautes que j'ai cru apercevoir dans son ouvrage, et pour en garantir, s'il est possible, et lui-même à l'avenir, et ceux qui seroient tentés de l'imiter dans ses défauts, sans avoir le talent qui les fait pardonner.

Extrait d'une Réponse à la critique précédente, ayant pour titre : L'Après-dîner de Mousseaux, *ou* la Défense d'Atala [1].

. . . .

Je ne puis concevoir comment un savant écrivain a pu se donner la peine de faire une critique d'*Atala,* d'un tiers aussi volumineuse que l'ouvrage, sous prétexte de *retarder* les progrès du mauvais goût, quoique le savant écrivain sache fort bien que le *dénigrement est beaucoup plus général que l'indulgence,* et il nous le prouve de reste; mais avec d'aussi bonnes intentions pour *les jeunes écrivains,* il auroit bien dû lui-même châtier un peu plus son style, où l'on trouve dès la première phrase,

[1] Cette Défense est dédiée à la plus belle des quêteuses de Saint-Roch.

— *Que les éloges exagérés.... soit qu'on y loue*, etc., que.... que.... que... que.... que. ..

— *Le goût et la raison, ingrédients nécessaires de tout ouvrage.*

— *Déployer la sévérité de la critique.*

— *Vrai de la vérité qui convient au genre.*

— Que le savant critique *pleure tout comme un autre, mais à bon escient*, etc., etc.

Je vous fais grâce du reste, parce que j'aurois trop à dire, si je voulois, à son exemple, m'appesantir sur les détails.

En second lieu, le savant critique auroit dû nous expliquer pourquoi, faisant écho à d'autres journalistes qui vantent journellement les mauvaises productions de leurs amis, il s'élève avec autant d'acharnement, et même d'injustice, contre un petit poëme dont le plus grand crime est d'avoir eu du succès.

Malheur au cœur glacé qui commande à ses larmes, et mesure mathématiquement le feu de l'imagination et du sentiment! Malheur à celui qui veut interdire au génie la hardiesse et les figures, et enchaîner à jamais notre langue dans la servitude, en l'empêchant de prendre l'essor que tant d'autres ont su prendre!

Quel écrivain, à commencer par Homère, sortiroit intact de l'examen, si l'on s'avisoit de le dépecer pour anatomiser pointilleusement jusqu'à la moindre de ses syllabes?

N'attendez point que je réponde à tous les reproches que l'on fait à cette pauvre Atala. Il en est de justes, sans doute; mais je puis vous assurer que la plupart de ceux du savant critique ne le sont point. Vous allez en juger par les suivants, qui font la majeure partie de son examen.

1°. On ne sait ce que c'est que *le vieux fleuve*.

Le savant critique le demandera à tous les poëtes qui qualifient les fleuves de *Pères* :

> Pater *Tiberinus* (Virg. Georg. 14),
> Padre *Eridano* (Monti. 65),
> *Peneusque* senex (Ovid. 2);

à tous les artistes qui nous les peignent avec des barbes antiques et limoneuses; il peut même voir aux Tuileries plusieurs fleuves représentés par d'habiles artistes, lesquels ont personnifié de petits fleuves comme leurs enfants. Il nous auroit fait grâce de ses vastes connoissances en physique, s'il eût fait attention que *vieux* n'est pas pris comme plus ou moins *vieux* que les fleuves *sans lesquels il ne couleroit point*. Il ne s'agit ici que d'une chose vraie, surtout pour Chactas, savoir, de l'antiquité du Meschacebé, lequel, d'après la nature des lieux, n'est point un courant vulgaire et passager, mais un fleuve immense dont l'existence est immémoriale et aussi ancienne que les contrées qu'il couvre de ses eaux [1].

[1] Cette réplique à M. A. Morellet est très-bonne. Il y en avoit une plus simple encore, c'est que le mot Meschacebé signifie l'aïeul des fleuves. (Note des édit.)

2°. *La grande voix du fleuve.*

Et que diroit-il donc de la *voix des tempêtes* qui se trouve partout ?

> L'homme s'éveille encore à la voix des tempêtes.
>
> SAINT-LAMBERT.

On a dit *la voix de la nature, qui se fait entendre aux yeux ;* et il ne sera pas permis de personnifier un fleuve tel que le Meschacebé, et de lui donner une grande voix ! Si le savant critique consulte les poëtes, il verra très-souvent le mot *voix* employé pour bruit.

3°. *Le sifflement des tonnerres.*

Oui, quand ils s'éteignent dans les ondes. *Voyez* le texte.

. . . .

6°. *Les cadavres des pins et des chênes.*

Le savant critique a tort de blâmer cette locution, qui est belle, parce que la métaphore est juste et poétique, et admise depuis long-temps.

> Arbres dépouillés de verdure,
> Malheureux cadavres des bois !
>
> J. B. ROUSSEAU.
>
> *Cantate contre l'Hiver.*

. . . .

10°. *Chactas n'a pas pu comprendre ni retenir les discours du missionnaire*, etc.

Cela paroît avoir beaucoup frappé le savant critique, qui répète souvent cette même idée; mais il auroit fait moins de bruit à ce sujet, pour peu qu'il eût réfléchi, 1°. que *Chactas*, ayant vécu deux ans chez Lopez, a eu tout le temps de s'instruire de ce qui regarde le culte des chrétiens;

2°. Qu'il étoit d'ailleurs naturel que cet Indien, en voyant les derniers moments d'Atala, se pénétrât des mêmes sentiments qu'éprouvoit une amante adorée, et qu'il les rendît siens, pour ainsi dire, par cette imagination passive qui nous identifie avec nos semblables, surtout avec ceux que nous aimons.

11°. *On est étonné de la quantité de larmes*, etc., etc.

Le savant critique s'étend avec beaucoup de complaisance sur le discours du missionnaire: il prétend qu'Atala n'a pu avoir aucune idée *des rois et des reines*. Je ne vois pas sur quoi il fonde cette assertion, attendu que le voisinage des Espagnols, et l'existence de cette même autorité dans plusieurs peuplades, peuvent faire supposer cette connoissance à la fille du chef des Muscogulges. Mais, quand il seroit vrai qu'Atala auroit peu d'idée de cette dignité, il n'en est pas moins dans le caractère d'un missionnaire catholique de retracer, dans ses exhortations, les malheurs *des rois et des reines*, dont

l'histoire est remplie, parce que le trône étoit alors ce qu'il y avoit de plus grand après l'autel. Au fond, quel exemple plus frappant que celui des souverains qui disposent du sort de tant d'hommes, réduits à envier le dernier de leurs sujets? Sans doute on est étonné de voir jusqu'où peut aller la douleur de ceux qui semblent si peu faits pour l'éprouver. Voilà ce que veut dire figurément *la quantité de larmes que contiennent les yeux des rois ;* locution noble, énergique et intelligible, excepté pour ceux qui ne veulent point l'entendre.

. . . .

13°. *Parfums et baume du ciel*, etc.

Ici le savant critique s'écrie : Quel langage dans la bouche d'un homme au désespoir ! Je lui ferai observer que *Chactas* n'est point ici au désespoir, mais qu'il fait ce récit à *René* long-temps après l'événement. On a déjà répondu au reproche d'invraisemblance sur ce que *Chactas* dit de la vertu de l'eau mystique des chrétiens. Quant à l'observation très-profonde du critique, sur *l'eau commune et salée,* qui n'a *ni baume ni parfum,* je suis dispensé de relever le peu de bonne foi qu'il a de blâmer l'auteur de vouloir relever des détails que la critique se donne tant de peine de rabaisser et d'avilir.

14°. *Elle avoit les yeux levés au ciel*, etc.

Comment certaines personnes ont-elles pu avancer que ce tableau est *dégoûtant?* Quelle que soit l'opinion que l'on puisse avoir à cet égard, il faut être bien injuste de blâmer un écrivain de peindre avec noblesse et vérité un acte religieux que tant de fameux artistes nous ont si souvent offert. Si ce tableau est *dégoûtant*, il faudra condamner *la Communion de sainte Marie Égyptienne;* il faudra faire un crime à Benefiali de nous avoir représenté sainte Marguerite expirante, recevant l'hostie de la main d'un religieux; enfin, il faudra briser le tableau sublime du Dominicain, qui nous montre saint Jérôme dans cette même extase et dans cette même attitude. En vérité, il faut être bien prévenu, pour ne pas voir que toute expression qui tient à l'enthousiasme, quelle qu'en soit la source, est nécessairement belle, et qu'elle doit toujours frapper l'âme faite pour l'apprécier et la sentir.

15°. *Tout homme a son style, et n'en a qu'un.*

Par style mêlé, on n'entend pas ici, tantôt un style, tantôt un autre, comme le suppose le savant critique; on veut dire seulement un mélange d'idées et d'expressions diverses fondues ensemble, ce qui est un peu différent. S'il est vrai que le sauvage Chactas ait été parmi des Européens, il est tout simple que son langage tienne de l'Indien et de l'Européen à la fois; de même qu'un François

qui seroit resté en Espagne contracteroit nécessairement des locutions espagnoles, *et vice versâ.* Cela devient encore plus vrai dans le cas actuel, par la différence extrême des idées et des locutions d'un Sauvage avec celles des peuples civilisés. Chactas a vécu deux ans avec Lopez, avant ses amours avec Atala; ensuite il a séjourné long-temps en France; il a donc pu connoître et emprunter les pensées et le langage de l'Europe, et modifier ses idées premières par les notions qu'il a acquises. Qu'on s'épuise en longs raisonnements, qu'on entasse les citations, pour ridiculiser le langage indien, il n'en est pas moins vrai pourtant que l'auteur a dû faire ainsi parler son personnage. C'est précisément ce style qui donne à son ouvrage une teinte locale et une sorte d'harmonie avec son sujet. Cela est si vrai, que Klopstock, dans les hymnes qui accompagnent la bataille d'Herman, a donné à ses Bardes des chants et des locutions adaptées à leurs mœurs et à leurs idées. Que le critique n'aime ni la Bible, ni Homère, ni Ossian, à lui permis; mais qu'il ne fasse pas un crime à celui qui fera parler des Hébreux, des Grecs ou des Bardes, d'employer les locutions et les figures qui leur sont familières, et qui, par conséquent, leur conviennent plus que les nôtres.

Je finis en répondant à ceux qui trouvent les descriptions mal placées dans la bouche de *Chactas* [1],

[1] Nous avons déjà fait observer, dans une note de la critique de la Décade, que les longues descriptions ne sont point

et qui voudroient qu'elles fussent faites par un autre, comme dans *Paul et Virginie*. Ils ne font pas attention que le conteur est éloigné de l'époque dont il parle, et qu'il peut, sans aucune invraisemblance, s'appesantir sur des détails et des tableaux rendus encore plus intéressants par les sentiments qui les ont accompagnés. Ils oublient que les poëtes, et Virgile lui-même, de tous le plus sage, mettent dans la bouche de leurs personnages des descriptions bien plus pompeuses encore que celles de *Chactas*, etc.

Sur la critique de A. Morellet (Journal des Débats, *du 5 prairial an IX*).

> L'Académie en corps a beau le censurer,
> Le public révolté s'obstine à l'admirer.
>
> Boileau.

Après la gloire de réunir toutes les voix en sa faveur, le sort le plus heureux d'un livre est de les partager, d'avoir de chauds partisans et de violents adversaires, de mettre les lecteurs aux prises, et d'exciter beaucoup de disputes. Malheur à l'ouvrage qui naît et meurt dans le silence ! le peu de bruit qu'il fait dans le monde est le signal assuré de sa

dans la bouche de Chactas, mais dans celle de l'auteur. Voyez le Prologue et l'Épilogue. (Note des édit.)

foiblesse. Combien de romans passables, honorés même de plusieurs éditions, qui sont entre les mains de tous les jeunes gens, sur la toilette de toutes les femmes, et dont personne ne parle! Sans doute ils ont de l'intérêt, et supposent quelque mérite dans leurs auteurs; mais ils n'ont point cet heureux caractère de force et d'originalité qui maîtrise les esprits, et qui les passionne : ils sont peut-être dignes d'avoir beaucoup de lecteurs, ils ne méritent point d'avoir des ennemis. Mais qu'il paroisse un ouvrage d'un talent rare et supérieur, il produit l'enthousiasme et réveille la censure; les esprits se divisent, les partis se forment, et la critique devient aussi bruyante que l'admiration

Son triomphe sera complet, si des écrivains distingués prennent la plume pour en marquer les défauts; je ne sais si leurs suffrages même lui feroient plus d'honneur : c'est une manière de rendre hommage au talent, qui n'est pas moins flatteuse; et quand je vois un de nos meilleurs dialecticiens, un ancien membre de l'Académie françoise, s'armer de toute sa logique pour attaquer *Atala*, les éloges donnés à l'auteur dans les cercles et dans les journaux me paroissent moins doux pour lui qu'une pareille censure. Les remarques des critiques de profession, et les louanges des feuilles périodiques, étant la monnoie courante de la république des lettres, M. de Châteaubriand l'a reçue tout comme un autre; sa destinée à cet égard n'a rien de particulier; il ne s'agit que du plus ou du moins : mais la

critique d'*André Morellet* est une médaille frappée à sa gloire. . . . .

. . . .

Si quelques-uns des reproches qu'il fait au fond et à la contexture de l'ouvrage paroissent fondés en raison, la plupart de ses observations sur le style manquent absolument de justesse. Il ne faut que de l'attention et de la logique pour voir si les caractères d'un drame ou d'un roman se soutiennent bien, si toutes les parties forment un ensemble exact. Mais quand il s'agit de juger du style, ce même esprit géométrique peut égarer beaucoup : c'est dans cette partie que commence le domaine du goût. *Condillac* auroit bien su nous dire si l'auteur de l'*Art poétique* étoit toujours conséquent ; mais le fait a prouvé qu'il n'auroit pas fallu le consulter sur les vers.

Je ne puis m'empêcher de rire quand je vois nos philosophes s'évertuer à donner au langage cette précision rigoureuse qu'ils feroient beaucoup mieux de mettre dans leurs raisonnements : on diroit qu'ils veulent le *spiritualiser* au point qu'il n'auroit plus aucune proportion avec nos facultés intellectuelles. De là ce torrent de mots abstraits qui ont inondé et noyé l'éloquence dans ces derniers temps; de là cet abus des termes métaphysiques, qui rend les ouvrages de quelques-uns de nos auteurs actuels si complétement inintelligibles. Le citoyen *Morellet*, qui a publié, il y a quelque temps, dans le *Mercure*, une excellente dissertation sur *l'étymologie*

et sur les figures du style, paroît oublier totalement sa théorie, quand il veut juger *Atala*.

Je multiplierois les exemples, si la critique d'une critique n'étoit pas une chose trop fastidieuse : je me contenterai de deux ou trois passages. *Atala est plus belle que le premier songe de l'époux*. Là-dessus le critique fait la réflexion suivante : « Il est fâcheux qu'on soit toujours obligé de demander une explication. Que veut dire cela ? Est-ce qu'Atala est plus belle que l'objet que le nouvel époux embrasse dans son premier songe ? Mais si le premier songe de l'époux n'est pas une infidélité, c'est l'image de son épouse qu'il embrasse, et cette image n'est pas plus belle que l'épouse même : donc Atala est belle comme la nouvelle épouse aux yeux de son jeune époux ; ce qui peut se dire, mais ce qu'il ne faut pas dire d'une manière si détournée. » — Cela peut s'appeler un raisonnement en forme ; mais si le songe de l'époux n'est ni l'image de sa femme, ni celle d'aucune autre, que deviendra ce beau dilemme ? Depuis quand les poëtes ont-ils cessé de personnifier les songes ! Je ne crois pas qu'ils aient perdu ce droit-là. S'il est reçu que le premier songe du jeune époux est un beau songe, pourquoi ne pas lui comparer Atala, comme on la compareroit à l'aurore, à la rose? etc. Chactas dit aux femmes qui le regardent : *Vous êtes les grâces du jour, et la nuit vous aime comme la rosée*. Là-dessus le censeur répond : « Pourquoi les grâces du jour? et qu'est-ce que l'amour de la

nuit pour la rosée? La terre, altérée par la chaleur, aime la rosée et la fraîcheur des nuits; mais la nuit n'aime pas plus la rosée que toute autre disposition de l'atmosphère. » — Quand un homme ne voit dans la rosée qu'une *disposition de l'atmosphère*, il peut être fort sensé, il peut raisonner fort juste en physique, mais il n'est pas né pour sentir et juger les poëtes. La nuit aime la rosée, parce que la rosée est sa plus douce influence; la nuit aime les femmes, parce que les femmes ajoutent à ses charmes, les femmes sont les grâces du jour, parce qu'elles l'embellissent. Le citoyen *Morellet*, qui renvoie cet article *aux Précieuses Ridicules*, n'a qu'à trouver précieux aussi ce vers si connu du poëte le plus naturel :

Et la grâce plus belle encor que la beauté.

Car, enfin, qu'est-ce qui peut être plus beau que la beauté? Il seroit facile, en raisonnant à sa manière, de prouver que ce vers n'a pas de sens.

Je n'aurois pas le courage de poursuivre; arrêtons-nous là. Ces deux exemples suffisent pour faire voir que le citoyen *Morellet* est absolument sorti de son genre, en critiquant *Atala*. On dit que M. *de La Harpe* prépare une réponse à ces observations; c'est à lui surtout qu'il appartient de prononcer. Au reste, toutes ces querelles littéraires, qui succèdent aux querelles politiques, prouvent combien notre situation est améliorée.

Les plaisirs de l'esprit sont presque aujourd'hui notre unique affaire.

Ille meas errare boves, ut cernis, et ipsum
Ludere quæ vellem calamo permisit agresti.

Extrait du Tableau annuel de la Littérature [1], *par J.-M. Clément, de Dijon*, n°. 3.

. . . .

Horace, fatigué des horreurs de la guerre civile, disoit :

Vos quibus est virtus, muliebrem tollite luctum,
Etrusca præter et volate littora.
Nos manet oceanus circumvagus : arva beata
Petamus, arva, divites et insulas.
. . . .
Jupiter illa piæ secrevit littora genti,
Ut inquinavit ære tempus aureum :
Ære, dehinc ferro duravit secula, quorum
Piis secunda, vate me, datur fuga [2].

Voilà aussi, depuis quelques années, ce qui donne tant d'attraits à la lecture des voyages, aux descriptions des terres nouvellement découvertes, à la peinture de ces peuplades isolées dans quelques îles heureuses, et vivant encore sous les douces lois de la nature. Si de pareils récits, purement historiques, et tracés par des plumes sou-

[1] Il n'a paru que cinq numéros de ce journal.
[2] Epod. Od. XI.

vent arides, ne laissent pas que d'attacher fortement par la seule impression des faits et des objets nouveaux qui y sont décrits, quel puissant intérêt n'y doit pas ajouter celui qui sait répandre sur ces images toutes neuves les charmes du style, la chaleur des sentiments ou des passions mêlées à un grand caractère moral, et même ces formes un peu romanesques dont on est aujourd'hui plus avide que jamais.

Ce mérite, qui avoit fait le succès de *Paul et Virginie*, se retrouve avec une simplicité moins gracieuse et moins touchante peut-être, mais avec plus de force et une plus grande richesse de couleurs dans *Atala*, le seul ouvrage du même genre qui ait frappé aussi vivement la curiosité du public, et fixé son attention, sans avoir pu néanmoins se concilier également tous les suffrages.

L'auteur de *Paul et Virginie*, en se renfermant modestement dans son petit cadre, racontant avec beaucoup d'ingénuité des aventures peu extraordinaires, ornant son récit d'images aussi naïves que ses personnages, et n'élevant son ton qu'à la hauteur de son sujet, a fait sans prétention ce qu'il a voulu faire, a donné peu de prise à la critique, et presque toujours il a satisfait le cœur, l'esprit et le goût.

Peut-être l'auteur d'*Atala* s'est-il annoncé avec trop d'importance pour la narration d'un événement obscur, où la vraisemblance ne couvre point assez la stérilité du fond et la foiblesse de l'invention;

peut-être tous les apprêts des formes poétiques, tout l'appareil de la pompe oratoire font-ils un peu trop ressortir la nudité du sujet.

Plus nous aurons d'éloges à donner aux beautés de détail, plus il est utile d'examiner ce qu'il peut y avoir de défectueux dans l'ensemble : car un homme d'un mérite déjà si mûr, d'un talent si distingué, ne pense pas sans doute, comme nos petits écrivains, que le plan est la moindre partie d'un ouvrage, et qu'il suffit de broder quelques fleurs sur des toiles d'araignée.

. . . .

Chactas, après avoir quitté Lopez, n'a pas fait deux pas dans le bois qu'il est pris par les *Muscogulges*, qu'il est reconnu pour *Natchez*, conduit devant le chef qui lui dit : *Réjouis-toi, tu seras brûlé au grand village.*— *Voilà qui va bien*, répondit-il; et il entonna sa chanson de mort. Cette simplicité féroce n'est pas d'une nature bien attrayante ; mais voici une autre simplicité de mœurs et de langage qui est d'un naturel charmant, et du goût le plus pur. (Voyez Atala, pag. 36 et 37.)

Atala, après avoir donné le premier baiser de l'amour à son bien-aimé, lui apprend que sa religion la sépare de lui pour toujours. *O ma mère !* s'écrie-t-elle, *qu'as-tu fait ?* Au lieu d'interroger sa jeune amie sur le sens de cette exclamation, *Chactas* se livre à un désespoir enfantin. Cet arrangement de l'auteur pour ne pas révéler le secret

d'Atala, est contre la vraisemblance, et voilà le défaut principal de l'ouvrage[1].

. . . .

L'auteur supplée de temps en temps au foible intérêt de son action languissante, par de petits épisodes écrits d'un meilleur style. Celui-ci surtout respire le naturel antique et la grâce la plus ingénue. (Voyez Atala, pag. 41 à 43.)

. . . .

Le caractère du P. *Aubry* est ce qu'il y a de plus beau dans cet ouvrage; c'est la simplicité sublime du christianisme. . . . .

Des invraisemblances étoient nécessaires pour amener une des plus touchantes et des plus belles exhortations à la mort, qui aient été prononcées par l'éloquence chrétienne : c'est l'humilité sublime des Pères du désert; c'est quelquefois l'élévation

[1]. Quand Chactas eût relevé ce simple mot : « O ma mère, » qu'as-tu fait? » et qu'il en eût demandé l'explication à Atala, elle ne la lui auroit pas donnée, puisque sa mère lui avoit recommandé, en mourant, le secret de son vœu ENVERS LES PAÏENS PERSÉCUTEURS DE SA RELIGION. A quoi donc auroit servi la question de Chactas? Lorsque M. de La Harpe préparoit une défense d'Atala, contre la critique de M. l'abbé Morellet, nous lui avons souvent entendu dire que ce qu'il loueroit surtout dans ce petit poëme, ce seroit la sagesse du plan, et la manière dont le secret (nœud de l'action) étoit ménagé dans tout le cours du récit, de manière à soutenir, sans invraisemblance, l'intérêt du lecteur jusqu'à la fin de l'ouvrage.

(NOTE DES ÉDIT.)

et l'énergie de Bossuet ; c'est souvent l'onction pénétrante et la tendresse pieuse de Fénélon.

. . . .

Le récit des funérailles d'*Atala* termine cette scène de douleur de la manière la plus touchante. Point d'emphase, point de faux ornements ; c'est l'expression simple et vraie de l'affliction la plus ingénue : il n'y a pas une seule image, pas un seul mot qui n'ait la couleur et la teinte mélancolique la plus convenable à un pareil tableau. La crainte de trop multiplier les citations m'empêche d'en rapporter les plus heureux détails.

. . . .

Pour ne pas interrompre l'analyse de ce roman poétique, et les réflexions que les défauts de conduite nous ont suggérées, nous n'avons dit encore que peu de chose de la partie descriptive, un peu trop étalée dans le prologue, et mieux entremêlée par la suite avec la narration. La nature toute neuve dont l'auteur avoit à peindre les sauvages richesses, demandoit aussi des couleurs toutes nouvelles et difficiles à créer. Plus l'abondance de ces beautés premières échauffoit l'inspiration, moins elle offroit de ressource à l'art de l'écrivain, pour tracer fidèlement cette foule d'images inconnues à la langue et aux lecteurs françois. Il nous semble que notre auteur a vaincu la plupart de ces difficultés d'une manière libre, aisée et brillante, sans donner lieu de croire que son enthousiasme ait jamais été refroidi par l'embarras ou la recherche de l'expres-

sion. Jugez-en par la description suivante. . . . .
(Voyez Atala, pag. 22 et 23.)

Il n'est guère possible de réunir, dans une description, plus de chaleur à plus d'élégance, et d'échapper plus habilement à l'ennui de trop décrire. Quelque heureux talent que l'auteur ait en ce genre, il n'y attache point une trop haute importance : il n'est point, dit-il lui-même, un de ces barbares contempteurs de la poésie, qui la ravalent au-dessous de la prose, ou les confondent ensemble ; et il convient que cinquante beaux vers valent mieux que des volumes entiers de prose descriptive.

. . . .

Une réflexion très-heureuse de l'auteur d'*Atala*, c'est que *la grâce est toujours unie à la magnificence dans les scènes de la nature ;* et, ce qu'il a si bien observé, il l'a mis en pratique : ses diverses peintures offrent presque toujours l'agréable mélange du beau et du gracieux, du doux et du sévère : voilà ce qui plaît, ce qui attache, ce qui sauve de la monotonie presque inséparable du genre descriptif.

. . . .

Les descriptions religieuses que l'auteur a mêlées parmi les grands tableaux de la nature, répandent sur son ouvrage un nouvel intérêt, et lui donnent un caractère aussi moral qu'imposant.

. . . .

Nous ne devons pas oublier une description du

divin sacrifice, où l'auteur s'est élevé à toute la dignité de son sujet, en l'ornant de circonstances poétiques et même gracieuses. (Voyez ATALA, pag. 85.)

L'insensibilité, la froideur inanimée de la plupart des auteurs descriptifs, n'est donc point le défaut de l'auteur d'*Atala*, qui communique à ses divers tableaux, des sentiments, de l'âme et de grands mouvements. C'est avec le même bonheur que, pour varier son ton et ses images, il sème dans son récit et dans ses peintures, des comparaisons ou des rapprochements ingénieux et nouveaux, qui donnent à l'esprit l'agréable occupation de rassembler beaucoup d'idées autour du même objet. Ainsi, après avoir dit de l'aveugle Chactas, que deux sources de larmes coulèrent de ses yeux fermés, le long de ses joues flétries, il ajoute : (Voyez ATALA, pag. 34.)

Ainsi, il nous représente *Atala*, quand elle a cessé de vivre comme enchantée par l'ange de la mélancolie. (Page 118.)

Ainsi, dans un autre endroit, quand il parle du peu de réalité qui suit les rêves de l'homme sur le bonheur, quand il a dit qu'il n'est point de cœur qui n'entretienne une plaie cachée, quelle force n'ajoute pas à cette idée morale et trop vraie, la comparaison suivante! (Page 123.)

Voici une autre sorte de comparaison vrai-

ment poétique, et dans le goût des anciens. (Pag. 21.)

Ce que j'estime le plus dans ce petit ouvrage, c'est ce goût des idées sensibles et des pensées revêtues d'images, qui est le goût par excellence de l'antiquité. Qui ne reconnoît, par exemple, la manière de peindre les plus petites circonstances par des couleurs attachantes, cette manière, dis-je, d'Homère et de Virgile, dans le passage qu'on va lire? (Page 54.)

Le même goût antique respire dans cette autre image. (Page 63.)

Quelle douceur naïve et charmante! quelle précision exquise dans ce petit apologue d'un genre oriental, comme on en trouve dans les livres saints! (Page 64.)

Nous citerons encore ce petit récit comme parfait pour sa touchante simplicité. (Page 130.)

Voilà certainement des beautés du goût le plus pur, dignes de plaire dans tous les temps, à tous les bons esprits; et ce roman en offre plusieurs autres non moins distinguées.

. . . .

Nous n'ajouterons plus qu'un mot : que l'auteur médite davantage ses plans, et l'invention ou la disposition des sujets qu'il veut traiter; qu'il respecte la vraisemblance presque autant que la vérité; qu'il soit fidèle aux bons principes qu'il a puisés dans les meilleures sources de l'antiquité; qu'il épure de

plus en plus son style et ses pensées aux rayons du bon sens; qu'il évite avec soin l'emphase et l'affectation de bizarrerie qui compose l'orgueilleux esprit du jour; enfin, qu'il soit toujours digne d'être comparé avec les modèles du bon goût et avec lui-même, et nous aurons un bon écrivain de plus à compter parmi ceux des meilleurs temps.

---

*Critique d'*Atala, *par M. Geoffroy, extraite de l'*Année Littéraire[1] (tome III, pag. 361).

. . . .

ATALA est un véritable poëme où l'auteur a trouvé le secret, aujourd'hui bien rare, d'être original sans se montrer absurde. Tout est nouveau dans cette production vraiment singulière. Le poëte vous transporte au milieu des déserts, dans des régions inconnues, où la nature, encore vierge, offre des aspects et des sites qu'aucun écrivain grec ou latin n'a jamais connus : c'est une source de descriptions dont on ne trouve pas même le germe dans Homère et dans Virgile. Ses personnages sont aussi étranges que la scène où ils paroissent, et les mœurs qu'il dépeint sont encore plus poétiques que les mœurs des héros de l'Iliade et de l'Odyssée.

Le Mississipi ne jouit pas, il est vrai, d'une

[1] Ce journal a cessé de paroître dans les derniers mois de 1801.

bonne réputation en France;..... mais ces impressions défavorables s'effacent à la vue du tableau magnifique que nous trace l'auteur, des régions arrosées par ce grand fleuve : l'imagination étonnée préfère ce spectacle majestueux de la nature sauvage, aux peintures les plus riantes des campagnes cultivées et fertiles.

. . . .

Le tableau du peuple chasseur et du peuple laboureur; la religion, première législatrice des Sauvages; les dangers de l'ignorance et de l'enthousiasme religieux, opposés aux lumières, à la tolérance et au véritable esprit de l'Évangile; les combats des passions et des vertus dans un cœur simple; enfin, le triomphe du christianisme sur le sentiment le plus fougueux et la crainte la plus terrible, l'amour et la mort : tels sont les grands objets que présente ce petit poëme épique, auquel je ne crains pas de donner ce nom, puisqu'il renferme les beautés les plus essentielles à la poésie, le pathétique des sentiments, la richesse et la variété des tableaux, et la plus heureuse imitation d'une belle et grande nature : il ne lui manque que la rime, qui souvent donne à la poésie plus d'entraves que d'agréments. On remarque surtout dans cet ouvrage une précieuse simplicité, et l'art merveilleux de soutenir l'intérêt par le développement du cœur et des passions, par l'heureux choix et la vérité des circonstances. Un goût sévère pourroit lui reprocher la profusion des images, et un luxe d'expressions poé-

tiques quelquefois plus bizarres que sublimes : ce défaut est celui d'un génie ardent et vigoureux, et d'une surabondance d'imagination qui, pour bien des poëtes froids et décharnés, seroit un objet d'envie. On rencontre aussi, dans son style audacieux, certains traits qui tiennent en suspens la critique, et partagent les connoisseurs; les uns admirent comme des expressions de génie ce que les autres blâment comme une affectation froide; par exemple, cette phrase : *Les reines ont été vues pleurant comme de simples femmes, et l'on s'est étonné de la quantité de larmes que contiennent les yeux des rois*, a été citée comme digne de Bossuet : je souscris à ce jugement, quant à la première partie de la phrase; mais je n'oserois prononcer sur la dernière, et il se peut que dans cette *quantité de larmes contenues dans les yeux des rois*, il y ait plus de recherche que de vrai sublime.

Voltaire regarde comme un grand mérite, dans l'auteur de *la Jérusalem délivrée*, d'avoir su ennoblir, dans ses descriptions, les cérémonies de la religion chrétienne. L'auteur d'*Atala* me paroît supérieur au Tasse lui-même; rien n'égale l'onction, l'intérêt, le pathétique qu'il a su répandre sur les mystères et les sacrements de la religion, qui ne paroissoient pas propres à recevoir les couleurs poétiques; il semble avoir démenti cet oracle de Boileau :

De la religion les mystères terribles
D'ornements égayés ne sont pas susceptibles.

Il a ouvert aux poëtes épiques une nouvelle source de merveilleux, et son exemple a prouvé que c'est le défaut de génie et d'invention, bien plus que le caractère des mœurs modernes, qui a réduit certains beaux-esprits aux fonctions d'historiens versificateurs. Si la *Henriade* n'a qu'une élégance sans intérêt, c'est que l'auteur n'a jamais connu l'enthousiasme de l'épopée, c'est qu'il étoit dénué de ce feu et de cette imagination qui sait embellir les sujets les plus arides et créer des beautés nouvelles. La chevalerie et la religion suffisoient aux modernes pour remplacer l'ancienne mythologie, s'ils avoient eu le génie qui connoît les ressources, et sait en profiter.

Atala est donc une fiction vraiment originale, dont les détails, aussi neufs que hardis, me semblent avoir agrandi le domaine de la haute poésie, et enrichi notre langue poétique, dont on accuse avec justice la sécheresse et l'indigence. L'auteur a fait l'usage le plus heureux des formes antiques ; le ton, les figures et les mouvements du chantre d'Achille et d'Ulysse se retrouvent dans l'auteur d'*Atala*, avec une teinte de mélancolie sombre, une certaine rudesse sauvage, qui semblent leur donner un nouveau degré d'énergie : c'est l'Homère des forêts et des déserts.

Extrait d'un article sur René, *inséré dans le* Mercure *du 15 floréal an X.*

Cet épisode, qui rappelle tout le talent d'*Atala*, et qui même lui est préféré par plusieurs gens de goût, est compris dans la partie littéraire. On peut aussi le considérer comme un petit ouvrage à part. L'auteur de *René* a voulu peindre cet orage intérieur et cette espèce de fermentation sourde qui travaille le jeune homme avant que ses passions se soient fixées sur un objet. Dans une telle disposition, la solitude devient funeste, surtout lorsqu'elle n'est pas habitée avec la religion : alors la paix et le silence ne servent qu'à redoubler l'énergie malheureuse du cœur humain ; c'est ce que l'auteur s'attache principalement à développer. Il prouve encore, contre les sophistes, qu'il y a telles circonstances de la vie où le cœur trompé dans ses affections, et la vertu fatiguée de ses combats, ne peuvent trouver de repos que dans les abris du cloître.

Le personnage que l'on met en scène est le même René auquel Chactas raconte ses aventures dans *Atala*.

Ce jeune homme, qui s'étoit marié pour se conformer aux mœurs des Sauvages, paroît consumé d'une grande tristesse, et mène une vie errante dans les bois. Chactas, son père adoptif, et le père Souël, missionnaire à la Nouvelle-France, voudroient connoître le secret de son cœur ; mais il résiste à toutes

leurs prières : enfin il cède ; ils vont un jour ensemble sur les bords du Meschacebé, et le jeune homme commence ainsi : (René, *pag.* 142.)

Il décrit ensuite les premières sensations de son enfance. (*Pag.* 143 et 144.)

Le père de René meurt; celui-ci, abandonné à lui-même, et poussé par un vague instinct, se met à voyager. (*Pag.* 148.)

Après avoir visité plusieurs peuples, sans rien trouver qui remplisse le vide de son cœur, il revient dans sa patrie. Pendant quelque temps il essaie des distractions d'une grande ville; mais ses dégoûts qui s'en augmentent le poursuivent dans la solitude.

C'est alors que l'auteur, entrant plus avant dans son sujet, montre le jeune homme aux prises avec toutes les puissances de son imagination. (*Pag.* 157; et suiv.)

On n'avoit pas encore, je crois, trouvé des couleurs aussi vraies pour un état de l'âme tellement orageux et indéfini qu'il se dérobe à la pensée même de celui qui l'éprouve.

Enfin René, après avoir consumé inutilement tous les désirs de son cœur, arrive au dernier dégoût de la vie : il songeoit à s'en délivrer, lorsque sa sœur, qui a deviné ce projet funeste, vient le surprendre dans sa retraite.

Pendant quelques mois qu'Amélie passa avec son frère, elle parvint à mettre un peu de paix dans ce cœur troublé; mais un jour elle s'échappe tout à coup, laissant une lettre où elle explique sa résolu-

tion. On remarquera sans doute cette lettre à la fois si chaste et si passionnée, où l'amour semble avoir concentré ses accents, et se laisse deviner sous le voile de la religion. Amélie apprend à son frère qu'elle va se consacrer à Dieu dans un cloître; René, surpris d'une telle résolution, part pour l'en détourner. . . . . .

Nous n'avons pas voulu interrompre l'auteur pour faire remarquer ses beautés. Il n'est personne qui n'ait senti le charme douloureux de cette dernière visite au château paternel; de cette lettre où Amélie décrit la paix et les consolations qu'elle a trouvées au pied des autels, etc. Mais ce roman doit surtout plaire aux lecteurs qui conservent quelques souvenirs de l'âge d'inquiétude et des passions naissantes qu'on a voulu peindre; ils y verront leur propre cœur deviné, pour ainsi dire, et jusqu'aux nuances de leur existence confuse, fixées dans ces tableaux éloquents. Peut-être même que, jugeant ce petit ouvrage d'après le mérite de la composition et des difficultés vaincues, ils préfèreront aux amours de Chactas les rêveries du jeune René. D'ailleurs, la moralité est tout-à-fait neuve, et malheureusement d'une application très-étendue. Elle s'adresse à ces nombreuses victimes de l'exemple du jeune Werther, de Rousseau, qui ont cherché le bonheur loin des affections naturelles du cœur et des voies communes de la société. La brusque réprimande du missionnaire donne un grand effet à cette moralité, et fait mieux ressortir la triste vanité de ces jeunes

gens qui se sont imaginé que la bizarrerie étoit inséparable du génie, et qui ont commencé par la bizarrerie en attendant le génie.

Au reste, le sujet de *René* n'est qu'un des points de vue de cette partie littéraire dont nous devons rendre compte. Elle en offre plusieurs autres qui paroîtront aussi neufs que féconds; mais leur examen se rattache aux questions les plus intéressantes de la littérature, et il ne faut pas trop se hâter de juger le résultat de plusieurs années de travail et de méditation.

P. M.

Article inséré dans le Mercure *du* 1er. *thermidor an XIII* (20 *juillet* 1805).

Tout ce qui porte le caractère de l'invention, tout ce qui dépasse d'un vol hardi le cercle des idées communes, étonne d'abord l'expérience, et déconcerte le jugement des sages. Il ne faut pas s'en plaindre, et l'homme de génie doit souffrir avec respect leurs contradictions. La raison, qui marche toujours appuyée sur ces principes, s'avance lentement à la découverte de la vérité; elle éprouve toutes les doctrines avec une défiance salutaire; et son jugement se forme et s'établit dans la maturité des temps. La médiocrité arrogante se fait gloire

d'insulter à cette sage circonspection, qui est la sauvegarde des principes et des lois. Mais c'est un des caractères du vrai génie qu'on ne peut se défendre d'admirer dans l'auteur d'*Atala*, de témoigner autant de déférence pour les règles établies, qu'il fait paroître de hardiesse dans ses inventions. La doctrine littéraire de M. de Chateaubriand ne se sépare point des bonnes traditions ; elle ne change rien aux fondements de l'art : elle ne fait qu'en reculer les limites ; et s'il est juste de soumettre ces conquêtes d'une imagination entreprenante à l'examen de la raison et à l'autorité de l'expérience, qui seule peut les affermir, il faut aussi savoir estimer son travail et reconnoître si c'est innovation dans les principes, ou progrès dans les conséquences.

Si l'on considère les épisodes d'*Atala* et de *René* selon le dessein de l'auteur, et dans les vues qui ont présidé à leur conception, on voit d'abord qu'il faut écarter les scrupules qu'une conscience religieuse pourroit élever touchant la peinture des passions ; car ces romans ayant été préparés pour servir d'amorce à un siècle corrompu, ils ont dû intéresser les cœurs, sous peine de laisser la vérité sans attrait. Il a fallu recouvrir de fleurs ces routes abandonnées, d'où les enfants du plaisir se détournoient avec dégoût. En un mot, il falloit plaire et reconquérir, par une surprise innocente, le droit de faire entendre une doctrine sévère. Il faut donc louer l'habileté de l'écrivain qui, dans un dessein si convenable aux dispositions présentes du monde, a

fait servir la passion même au succès de sa cause, et orné la vérité de tout ce que la jeunesse et l'amour peuvent avoir de grâces et de fraîcheur. On ne dissimulera pas qu'il règne quelquefois dans ces descriptions une force d'imagination et un charme de tendresse et de mélancolie trop vif peut-être, et trop enivrant pour l'âge des illusions. Mais, outre qu'il est du devoir des instituteurs d'en pressentir l'effet et d'en écarter le danger, on ne craint pas de dire que la séduction de ces peintures est sauvée par la morale et le profond pathétique du dénoûment qui, effaçant toute autre sensation, ne laisse plus dans l'âme qu'une douleur tendre et vertueuse. C'est par ces impressions dominantes qu'il faut juger de l'effet d'une lecture : c'est par elles que le *Télémaque* a triomphé des censures de ces moralistes plus chagrins que judicieux, qui faisoient un crime à Fénélon d'avoir peint si vivement les voluptés de l'île de *Calypso*. La passion de René sort, il est vrai, des bornes légitimes. Mais, sans examiner si le choix d'un tel ressort n'étoit pas nécessaire pour tirer du sujet une instruction plus frappante et mieux proportionnée aux mœurs de notre siècle, qui regarde un amour ordinaire plutôt comme un embellissement et un plaisir à rechercher, que comme un péril à redouter et à fuir, tout ce qu'on peut conclure des scrupules les plus délicats, c'est que pour rendre le *Génie du Christianisme* parfaitement classique, ces deux brillants épisodes, ne servant plus un jour à faire goûter une doctrine remise

en honneur, seront retranchés du corps de l'ouvrage, et resteront pour les connoisseurs ce qu'ils sont aujourd'hui, des chefs-d'œuvre de sentiment, d'imagination et de style.

On porte ce jugement avec d'autant plus de confiance que, dans la nouvelle édition qui les réunit, l'auteur a fait disparoître, avec une attention rigoureuse, toutes ces taches légères que les censeurs s'étoient complu à découvrir, et l'amertume de leurs critiques ne l'a pas empêché (chose bien rare!) d'en reconnoître la raison. Mais en même temps il a su défendre, contre leurs injustes dédains, les grandes et solides beautés que des juges supérieurs avoient recommandées avant nous à l'admiration publique.

Ces premières considérations suffiroient pour calmer les reproches des hommes austères et les réconcilier avec ces productions touchantes où le talent ne prend des formes si aimables que pour se rendre plus utile. Mais *Atala* et *René* ont pour les gens de goût un dessein plus remarquable qui tient à la manière originale de l'écrivain, c'est d'appuyer par des exemples une théorie neuve et profonde. M. de Chateaubriand ne s'est pas borné à découvrir ce fonds de poésie et de beautés dramatiques que recèle le christianisme; il a lui-même mis en œuvre un si riche trésor. Bien différent de ceux qui bâtissent après coup une poétique pour étayer leurs foibles conceptions, il a tiré de sa propre doctrine des ouvrages de génie qui la couvrent de leurs suc-

cès. Si nous l'interrogeons sur le principe de ces beautés, il nous fera voir que toute passion qui souffre des combats, porte avec elle un intérêt proportionné à la grandeur des sacrifices que le devoir lui impose; et nous serons conduits à reconnoître que la religion la plus réprimante, celle qui prescrit les devoirs les plus rigoureux et la résistance la plus héroïque aux foiblesses du cœur, sait aussi tirer de nos passions des ressorts plus énergiques, et élever les âmes à une plus grande hauteur de sentiments. Mais, après que l'auteur a développé cette doctrine en approfondissant tous les caractères, toutes les situations du cœur humain, et en comparant leurs diverses expressions, dans la littérature ancienne et moderne; après qu'il nous a fait voir comment la poésie dramatique a été portée au plus haut degré de perfection, sous l'influence du christianisme, que dirons-nous de la manière brillante dont il met sa doctrine en évidence, dans les profondes passions qu'il a traitées, mais surtout dans ce beau caractère du père Aubry, qui offre tout ensemble ce qu'il y a de plus noble dans les mœurs, et de plus éloquent dans l'expression? Celui du père Souël, quoique moins développé, est du même ordre de sublime; son petit discours vaut lui seul un long traité de morale. Toute l'antiquité païenne chercheroit en vain parmi ses pontifes et ses vieillards un personnage de cette vigueur; et M. de Chateaubriand triomphe à la fois par la profondeur des principes et par la force des exemples.

Au reste, la supériorité dramatique du christianisme est assez reconnue aujourd'hui par les premiers hommes de notre littérature, qui avouent que sa bonté morale a rehaussé les caractères, et enfanté dans les arts ce que nous appelons le beau idéal. Les poëtes anciens, qui mettoient sur la scène un héros pleurant et jetant des cris comme une femme, étoient moins avancés que les statuaires, qui ne souffroient pas que les plus vives douleurs altérassent trop sensiblement la dignité de la figure humaine. Nous en avons un exemple dans le *Laocoon*, qui est d'une expression plus haute que celui de *Virgile*. Ce dernier a toute la foiblesse du théâtre grec et de l'enfance. *Clamores simul horrendos ad sidera tollit*. Le premier, au contraire, représente noblement la patience de l'homme qui est aux prises avec la douleur. Ce que ces grands artistes faisoient par principe de goût, pour conserver la beauté physique, le poëte chrétien le fait par principe de vertu, pour conserver la beauté morale dans ses personnages. Or, c'est là ce qui constitue la perfection du drame et l'excellence de l'action poétique. Aussi voyons-nous qu'on n'a pu s'écarter de cette noblesse de l'âge mûr, sous prétexte de revenir au naturel, sans ramener l'art aux premiers cris de l'enfance, et sans changer les plaisirs nobles de l'esprit en un vain amusement des yeux. Le *christianisme* a donc, sous ce rapport, une supériorité évidente, et les plus belles scènes de notre théâtre l'ont rendue assez sensible aux véritables connoisseurs.

Mais les principes de M. de Chateaubriand trouveront plus d'obstacles dans ce qui regarde le merveilleux et la poésie descriptive. Il a déjà vu s'élever contre lui les critiques les plus distingués dans les deux partis ; et son ami même, M. de Fontanes, dont le jugement est une grande autorité en matière de goût, s'est déclaré en faveur de la mythologie. Cependant il est aisé de découvrir, dans cette opinion des juges les plus habiles, l'ascendant naturel de nos premiers sentiments, et l'enchantement presque invincible de ces illusions de la fable qui ont charmé notre berceau. C'est dans la première fleur de l'imagination et de la jeunesse que nous avons aimé ces dieux brillants d'Homère, et ces mensonges qui nous parurent si aimables sous le pinceau d'Ovide. Le merveilleux d'une religion plus imposante et plus auguste, et la poésie naturelle de ses Écritures, nous apparoissant depuis dans un jour plus sérieux, n'ont pu détruire ces premières impressions dont le souvenir a tant de charmes. Ainsi la religion chrétienne, dans ses temps même les plus florissants, ne régnoit sur les esprits que par la force de la raison, puisqu'elle avoit à combattre non-seulement les passions de l'homme, mais même les préjugés et les illusions de l'enfance; et qui peut douter que nous ne fussions devenus païens dans notre croyance et dans nos mœurs, comme nous l'étions dans quelques parties de notre littérature, si les lumières supérieures du christianisme ne s'y fussent opposées? Il faut donc, dans nos

opinions littéraires, attribuer quelque chose à la force d'un préjugé si séducteur et si puissant; et, pour peu que nous nous trouvions convaincus sur un seul point, nous devons suspendre notre jugement sur tous les autres.

Mais, avant d'entrer dans cette discussion, il faut observer que M. de Chateaubriand ne s'élève jamais contre la saine antiquité. Il est aisé de voir qu'il s'est nourri lui-même de ce qu'elle a de plus ingénieux et de plus poli; partout il en recommande l'admiration et l'étude. Ainsi l'autorité des modèles et la pureté des règles subsistent dans toute leur vigueur. Mais en reconnoissant, avec les anciens législateurs du goût, que les païens ont tiré d'une religion fausse et absurde des machines poétiques d'un très-bel effet, il convient au génie de notre siècle d'examiner si la vérité majestueuse du christianisme ne peut pas fournir à la poésie des moyens plus étendus et plus convenables aux lumières de la société.

Le célèbre critique qu'on vient de nommer tranche cette question en peu de mots par une assertion qui a dû étonner tous les hommes de lettres. « Tous » les avantages poétiques, dit-il dans sa conclusion, » sont en faveur des fables anciennes, puisqu'elles » sont toujours plus riantes que le christianisme, et » peuvent quelquefois être aussi graves que lui. » Et, pour prouver qu'en effet elles peuvent avoir la même gravité, il cite la Minerve du *Télémaque*, qui est une conception purement chrétienne! Quel-

ques personnes avoient déjà fait observer que cet exemple étoit favorable à la cause de M. de Chateaubriand. Mais M. de Fontanes lui-même le montre avec évidence, et la justesse de ses principes lui fait tourner ses propres armes contre son opinion. Après avoir développé avec son talent ordinaire les beautés les plus sublimes de ce rôle de Minerve, il s'écrie : *N'est-ce pas déguiser sous des noms mythologiques ce qu'il y a de plus élevé dans la théologie chrétienne?* Il est vrai; mais puisque la mythologie n'a ici qu'un nom à revendiquer, et que le fond des choses appartient au christianisme, comment un tel exemple pourroit-il décider en faveur de la première?

Ce caractère de grandeur et de raison est si étranger à la religion païenne, que ceux qui lui accordent la palme de la poésie exaltent surtout, comme un mérite qui la distingue, le fond riant et voluptueux de ses fables. On fait sonner bien haut ces *ornements égayés* que Boileau demande dans la poésie épique. Mais nous ne contredisons point cette doctrine. Seulement le christianisme, qui fait régner l'ordre partout où il est le principe dominant, veut que le poëte trouve ces ornements et ces choses riantes dans la peinture des passions humaines, et il conserve au merveilleux puisé dans son sein la majesté qui lui est nécessaire pour remplir son objet. De là naissent entre les joies de la terre et les rigueurs du ciel, ces contrastes si puissants sur l'âme, qui ont produit tant de caractères poétiques, et enrichi le tableau des passions de couleurs si neuves

et si intéressantes. Cet ordre de beauté manque totalement à la mythologie; et les préventions dont on a parlé plus haut nous ont trop puissamment aveuglés, si nous ne voyons pas que ces imaginations folâtres que les anciens ont tirées de leur religion, sont plus propres à dégrader qu'à embellir la poésie.

Le christianisme proscrit la fable, qui est essentiellement dépourvue de vérité; mais il permet la fiction, qui n'est que l'invention d'un fait naturel. Que le père des dieux, dans le quinzième livre de l'Iliade, menace Junon de la suspendre au milieu des airs avec une enclume à chaque pied, c'est là, si l'on veut, un ornement très-*égayé*, mais c'est en même temps une fable ridicule que le paganisme peut seul autoriser. Qu'au contraire la sagesse descende du ciel sous une figure humaine, pour fortifier le cœur d'un jeune héros, et lui apprendre à régner avec douceur, c'est une fiction que la religion chrétienne reçoit, et dont la forme et le fond lui appartiennent également. Le génie peut donc étendre ses ailes dans le vaste champ du possible. Le christianisme dirige son vol; il en soutient la hauteur, il ne le borne jamais. Cette distinction montre l'erreur de ceux qui se persuadent que notre croyance gêne l'imagination par la précision de ses dogmes. C'est confondre des objets d'une nature absolument différente. Mais il semble que ces questions peuvent être décidées par des principes plus élevés et plus lumineux.

L'homme, par les diverses facultés de son être, appartient à deux mondes qui s'unissent en lui. Par son esprit, il embrasse le monde des intelligences; par ses sens, il s'étend à celui des corps. Chacun de ces ordres a son expression qui lui est propre; et c'est pourquoi l'être qui les réunit a, tout ensemble, des pensées et des images. Les sciences purement intellectuelles, ou purement physiques, sont également bornées dans leurs vues, quoiqu'elles regardent des objets d'un mérite différent. Leur défaut est de n'apercevoir qu'une partie de la création. La poésie les voit toutes d'une vue générale. Elle unit les pensées aux images, et les corps aux esprits : elle assemble et concilie les expressions de chaque ordre; elle est l'harmonie des deux mondes.

L'homme est donc un être éminemment poétique, et la religion qui a le mieux connu la nature humaine, sera, par une conséquence nécessaire, la plus favorable à la poésie. Non-seulement elle connoîtra mieux l'ordre des intelligences, mais elle nous montrera dans une plus grande lumière, et sous des images plus frappantes, cette alliance de la nature morale avec la nature physique, qui est le fond même de la poésie. Or, c'est précisément ce que le christianisme nous met sous les yeux dans la plus haute action de ses mystères. Et si nous concevons cette union des deux mondes, qui se fait dans l'homme, si nous entendons que la poésie est l'expression la plus parfaite de leur har-

monie, puisqu'elle présente à la fois des pensées mises en action et des images mises en mouvement, nous comprendrons pourquoi toute instruction religieuse nous a été proposée sous des figures sensibles et poétiques, et pourquoi la parole intellectuelle de Dieu a dû être revêtue de la parole matérielle de l'homme.

Par-là s'expliquent toutes les difficultés. Nous voyons d'abord que la mythologie n'est pas la poésie, et que ses illusions ne sauroient remplir l'idée vaste que nous en avons. Nous découvrons ensuite que la vérité même est la source de sa beauté; et que, dans ses plus hautes créations, comme dans le merveilleux de l'épopée et dans les caractères du drame, elle doit être la représentation de la nature idéale, de même qu'elle est celle de la nature physique, dans ses tableaux et ses images. Cela nous montre le véritable objet de la poésie descriptive, et la raison des limites qui la circonscrivent. Elle ne peut former un genre à part, ni produire toute seule un ouvrage régulier, puisque la poésie, langage de l'homme parfait, doit exprimer ces deux mondes d'idées et de figures qui, liés par des nœuds admirables, composent le fond de la nature humaine.

Voilà les vues que présente la doctrine littéraire de M. de Chateaubriand. C'est sur de tels fondements qu'il peut se flatter sans illusion d'avoir élevé à la gloire du christianisme un monument aussi solide qu'honorable. Nous avons

montré le caractère de cet ouvrage sous un aspect plus sérieux que les critiques qui nous ont précédés. Nous n'avons pas cru devoir orner notre travail de tant de morceaux brillants qui sont dans la mémoire de tous les hommes de goût. Il a fallu écarter les fleurs pour faire voir ce qu'il a de profond. A travers les ornements que la plus riche imagination y a répandus, on découvre ce génie des compositions sévères, qui possède les espérances d'une longue vie. Tout s'y soutient par le même esprit, l'invention et la manière, l'exemple et le précepte; et l'ouvrage est lui-même la plus belle preuve qu'on puisse donner de la vérité et de la fécondité de ses principes.

Ch. D.

Article inséré dans le Journal de l'Empire, *du* 20 *septembre* 1808, *sur la traduction d'*Atala, *du françois en grec moderne vulgaire.*

J'avois eu l'idée de commencer cet article par quelques détails sur les diverses opinions qui partagent aujourd'hui les littérateurs grecs, les uns proposant pour l'emploi et la réforme de la langue des moyens que les autres rejettent; mais il m'a semblé que ces questions étoient trop délicates à toucher pour un étranger : d'ailleurs je ne me trouve pas suffisamment instruit pour en bien parler. Il est donc à la fois plus prudent et plus convenable de laisser les critiques nationaux débattre ces difficultés entre eux. Il ne m'appartient pas de m'interposer dans de semblables discussions : je n'y ai point de voix.

Seulement je dirai que l'auteur de cette traduction a employé l'idiome vulgaire; soit qu'il tienne au parti des écrivains qui veulent se servir, sans la trop réformer, de la langue actuellement parlée; soit qu'il ait cru ce genre de style plus convenable dans un roman destiné à toutes les classes de lecteurs, et particulièrement aux femmes, qu'un langage plus littéraire et plus classique auroit peut-être embarrassées.

Cette traduction a de la grâce et de la facilité. Un jeune Grec plein d'esprit et de goût, qui en lisoit devant moi quelques pages, étoit, à la vérité, offen-

sé par moments de certains mots, qu'il ne trouvoit ni assez corrects ni assez purs ; mais il admiroit le naturel de la phrase, le ton du style toujours original et libre, et trouvoit un grand charme à cette lecture. Ce que j'ai lu moi-même ne m'a pas moins charmé : cependant, comme presque toujours je comparois la copie au modèle, il m'a paru qu'en un petit nombre d'endroits, le traducteur avoit trop foiblement rendu la pensée de l'auteur. Par exemple, M. de Chateaubriand, peignant le cours majestueux du Meschacebé, dit qu'il « répand ses » eaux débordées autour des colonnades des forêts » et des pyramides des tombeaux indiens : c'est le » Nil des déserts. » Voici le grec littéralement traduit : « Il assiége les colonnes des forêts et les » tombes pyramidales des Indiens. Le fleuve Mes- » chacebé est en un mot le Nil des déserts de l'Amé- » rique. » Cette verbeuse et flasque paraphrase ôte au dernier trait tout éclat, toute vigueur ; et ce qui dans l'original est brillant et animé, n'a plus dans la copie ni mouvement ni chaleur. Je trouve un pareil défaut dans la description de la chute du Niagara. M. de Chateaubriand s'exprime ainsi : « La masse du fleuve qui tombe au levant, descend » dans une ombre effrayante ; on diroit une colonne » d'eau du déluge. » Ce qui est traduit dans ces termes, ou leurs équivalents : « Il tombe au levant » dans des lieux sombres, semblable aux hautes » colonnes que forma le déluge avec ses eaux, selon » la sainte Écriture. » L'on voit assez combien cette

inutile redondance énerve la pensée ; il y a d'ailleurs un contre-sens. Assurément ce ne sont point les lieux sombres qui sont semblables aux colonnes d'eau du déluge, mais la masse immense de la cataracte précipitée.

Atala est maintenant, je crois, traduit dans toutes les langues de l'Europe. Sans parler des langues vraiment littéraires, il y en a des traductions en hollandois, en portugais, en polonois, en russe, en suédois, et même en hongrois. Les Grecs en ont deux à présent, celle dont je viens de parler, et une autre que M. de Chateaubriand a vue lui-même dans le Péloponèse, à Misitra, entre les mains d'un caloyer.

La destinée de ce roman, si brillante chez les étrangers, n'a pas été moins heureuse en France. Les beautés éloquentes répandues dans *Atala*, dans *René*, dans le *Génie du Christianisme*, ont trouvé parmi nous de nombreux admirateurs. Mais les critiques ont été nombreuses aussi, très-sévères, et, il faut le dire, souvent injustes, trop souvent injurieuses. Tel est l'effet de nos perpétuelles divisions, que nous jugeons certaines productions littéraires bien plus avec nos passions qu'avec notre goût ; et ces doux noms de religion et de philosophie, qui ne devroient inspirer que des sentiments humains et pacifiques, sont presque toujours le signal des querelles.

Je ne viens point ajouter ici un nouvel éloge d'*Atala* à tous ceux qu'en ont faits des critiques

plus habiles que moi, des littérateurs dont le goût est plus sûr et plus exercé que le mien. Que dirois-je après eux qu'ils n'aient dit déjà? Pour paraître neuf, peut-être voudrois-je dire autrement, et je ne dirois pas si bien. Dernièrement encore, dans les *Tableaux de la Nature*, que M. Eyriés nous a si élégamment traduits, le célèbre M. de Humboldt, parlant de quelques grands peintres des scènes physiques, de Herder, de Buffon, de M. Bernardin de Saint-Pierre, joignoit à leurs noms celui de M. de Chateaubriand, et vantoit l'*inimitable vérité* de ses descriptions. Que signifieroient mes éloges après de tels suffrages? Pourrois-je ramener ceux que M. de Fontanes et M. de Humboldt n'auront pas persuadés?

Mais M. de Chateaubriand, qui a été si bien loué, n'a peut-être pas été aussi bien défendu. Je veux essayer de répondre à un de ses critiques.

Il a paru clandestinement (à Bruxelles, je crois), sans nom d'auteur, ni de lieu, ni d'imprimeur, une petite brochure dirigée principalement contre M. de Chateaubriand. Je n'ai point fait de recherches sur l'histoire de cette publication ; je laisse ce soin tout entier aux bibliographes. Ils tâcheront de découvrir en quelle année un écrivain, poussé par des vues peu louables, attaqua sans délicatesse, sans dignité, sans décence, avec esprit pourtant, un auteur dont le mérite et les sentiments sont tels que, même en le critiquant, ses plus grands adversaires lui doivent témoigner des égards. Dans ce

petit pamphlet, on a réuni, avec plus de malignité que de bonne foi, un assez grand nombre de phrases prises de tous côtés dans les ouvrages de M. de Chateaubriand. Ce rapprochement forcé produit beaucoup de singularité, d'incohérence et d'obscurité. Il faut convenir que ce moyen de critique n'est pas strictement loyal, et qu'il n'est point d'auteurs qui, traités de la sorte, échappassent au ridicule.

Parmi toutes les phrases qui ont déplu à ce rude critique, en voici une qui fut également condamnée autrefois par un célèbre académicien, et qu'à la première lecture j'avois aussi quelque peine à croire justifiable : « Le courant du milieu entraîne vers la mer *les cadavres* des pins et des chênes. » Cette métaphore est grande, énergique, imposante; mais son audace singulière étonne le lecteur; elle est de celles que Longin nomme périlleuses.

Que les hommes d'un goût scrupuleux et timoré ne se hâtent pas trop de condamner; ils verront que si l'éloquent auteur a été hardi, il ne l'a pas été sans prudence, et qu'il a pour lui d'assez bonnes autorités.

Sulpicius, dans cette lettre qu'il écrivit à Cicéron (IV. 5) pour le consoler de la mort de sa fille Tullia, emploie, entre autres arguments, le lieu commun si rebattu des vicissitudes humaines; mais il le traite d'une façon neuve. « Je revenois d'Asie, dit-il, » et je faisois voile d'Égine vers Mégare; je promenois ma vue sur tous les rivages d'alentour; der-

» rière moi étoit Égine, Mégare devant moi, à ma » droite le Pyrée, et Corinthe à ma gauche, villes » qui furent autrefois très-florissantes, et sont main- » tenant renversées et détruites; et je faisois en » moi-même cette réflexion : Eh quoi, tandis qu'en » un même lieu gisent épars *les cadavres* de tant de » cités, chétifs mortels que nous sommes, nous nous » récrions avec impatience, quand le temps ou le » glaive emporte quelqu'un de nous, de nous dont » la vie doit être bien plus courte! » *Cùm uno loco tot oppidûm cadavera projecta jacent.* Je me souviens qu'à l'Université, les professeurs n'avoient jamais assez loué cette magnifique pensée. Saint Ambroise, dont le style n'est point à mépriser, a dit, à l'imitation de Sulpicius (Ep. 35) : « *Tot igitur semi-* » *rutarum urbium cadavera, terrarumque sub eodem* » *adspectu funera.* » Le fils du grand Racine, écrivain toujours correct et peu hardi, n'a pas craint cependant de transporter cette métaphore dans notre langue. Il parle ainsi dans le premier chant de la Religion :

Peuples, rois, vous mourrez, et vous, villes, aussi ;
Là gît Lacédémone ; Athènes fut ici.
Quels CADAVRES épars dans la Grèce déserte !
Et que vois-je partout ? La terre n'est couverte
Que de palais détruits, de trônes renversés, etc.

Voici maintenant de quelle manière Rousseau commence sa treizième cantate :

ARBRES dépouillés de verdure,
Malheureux CADAVRES DES BOIS,
Que devient aujourd'hui cette riche parure,
Dont je fus charmé tant de fois ?

Si l'on m'opposoit maintenant que mes exemples françois appartiennent à des poëtes, et que les figures des poëtes ne sont pas toujours à l'usage des prosateurs, je répondrois : que M. de Chateaubriand est en prose plus poëte que beaucoup de versificateurs ne le sont en vers; et que, si l'on rejette ce genre de style, il faudra condamner non-seulement M. de Chateaubriand, mais Fénélon, mais Buffon, mais M. de Saint-Pierre. En vérité, ce seroit faire de trop grands sacrifices à une vaine théorie.

Ω.

FIN DU TOME SEIZIÈME.


Imprimerie de Tain.